



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



EX LIBRIS

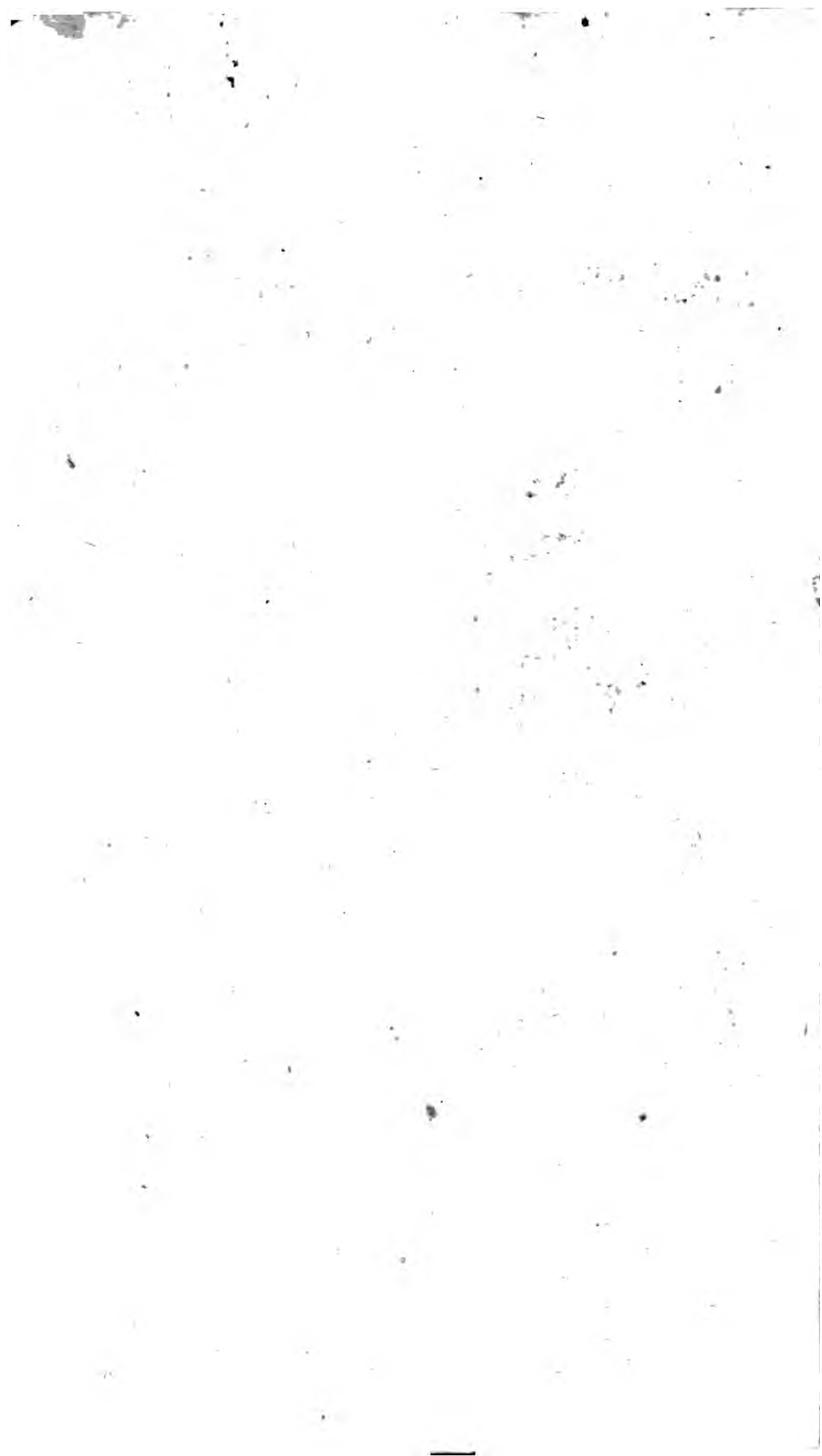


ALBRECHT  
MENDELSSOHN  
BARTHOLDY.

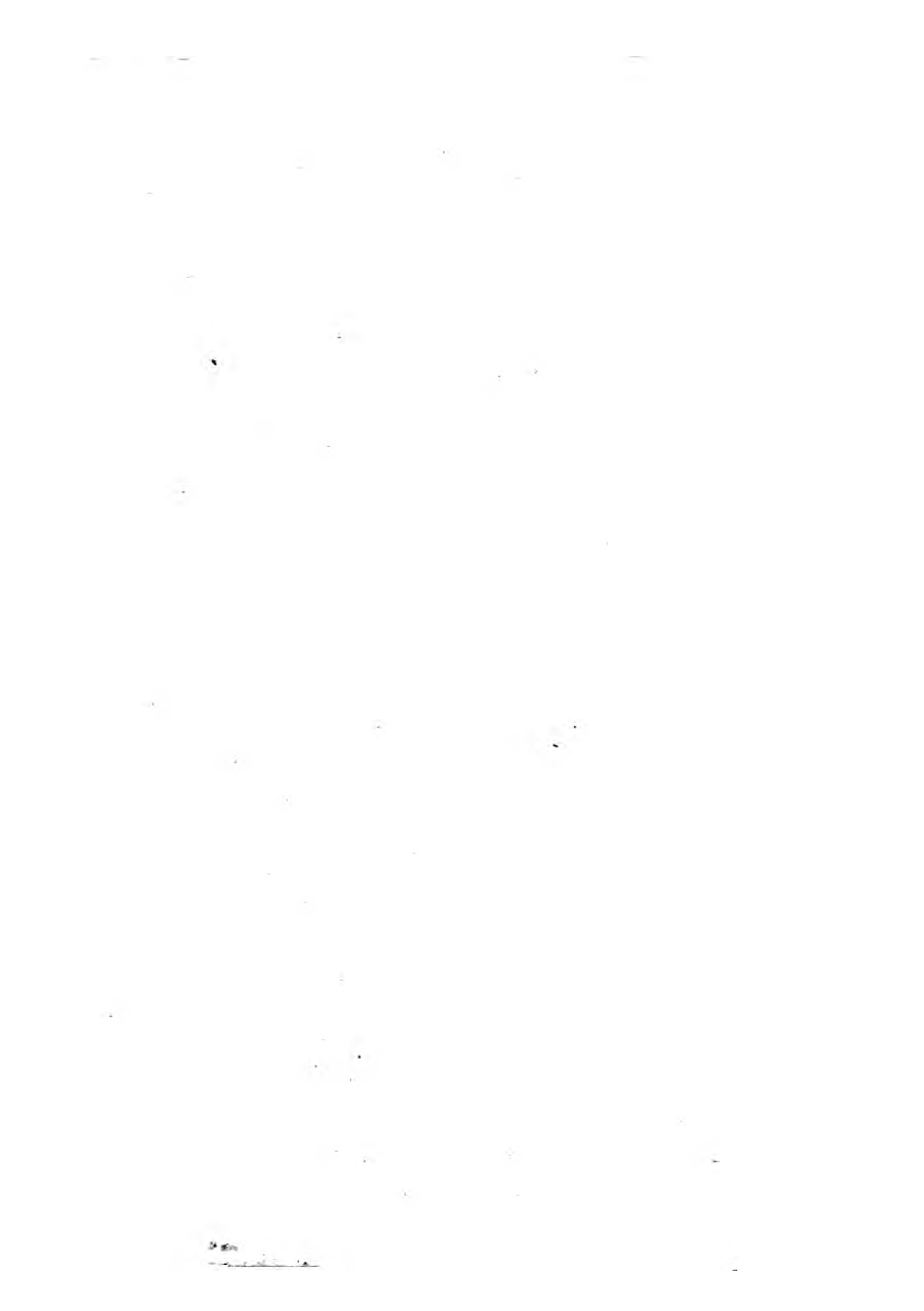


UNS 158 d. 18









*Benoit*

*L È S*

**CHEF - D'ŒUVRES**

*D R A M A T I Q U E S*

*de Messieurs*

**C O R N E I L L E**

*T O M E P R E M I E R.*





T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES  
Dans ce premier Volume.

TRAGÉDIES DE P. CORNEILLE,

LE CID.

HORACE.

CINNA.

POLYEUCTE.

LA MORT DE POMPÉE.

---

ENTREVUE DE SERTORIUS  
ET DE POMPÉE, *tirée du troisième*  
*Acte de la Tragédie de SERTORIUS.*



LES  
CHEF-D'ŒUVRES  
DRAMATIQUES

*de Messieurs*

CORNÉILLE,

AVEC

LE JUGEMENT DES SCAVANS  
*à la suite de chaque Pièce.*

TOME PREMIER.



A OXFORD.

---

M. DCC. LX.





## PRÉFACE.

UN Magistrat également distingué par sa naissance & par son mérite, a dit de ce Recueil qu'il seroit le *Corneille des Dames* : c'est en juger avec autant de vérité que de délicatesse. Une femme qui a des prétentions dans le monde littéraire, & qui veut avoir les honneurs du bel esprit, est ordinairement jalouse de décider souverainement de la beauté d'une pièce & du mérite de l'Auteur : elle n'ambitionne que le droit & le plaisir de faire prévaloir son sentiment sur les ouvrages de goût, sans avoir eu la peine de le méditer & de le réfléchir. La lecture des trois Volumes que nous présentons au Public, garantira au moins quelques-unes de ses décisions. Combien en voyons-nous encore qui s'érigent un petit Tribunal à moins de frais ? il leur suffit d'avoir lu les titres des Pièces dont

## P R É F A C E.

On leur parle , & d'aller quelquefois aux Spectacles , pour dire hautement : *vingt fois j'ai vu Polyeucte , Ariane , le Comte d'Essex , & j'y ai pleuré vingt fois.*

A mon gré le Corneille est joli quelquefois.  
*Despr. Sat. III.*

On s'est flatté que cette Edition des Chef-d'Œuvres Dramatiques de Mrs Corneille ne seroit pas reçue moins favorablement des Connoisseurs les plus capables d'en juger. L'Editeur n'a rien négligé pour la perfectionner. Le papier , les caracteres , l'exactitude de la correction , le choix des Pièces méritent qu'on lui donne quelque préférence sur dix-neuf Volumes que l'on n'achete qu'à regret , & dont on voudroit retrancher la plus grande partie.

Mais pourquoi , dira-t-on , oublier les restes précieux du génie sublime qui inspira ces deux illustres Poètes ? De ces débris magnifiques on pourroit encore élever un Théâtre qui seroit le Temple de leur gloire.

On sçait qu'il se trouve dans les autres Pièces de Mrs Corneille des caracteres heureux , des situations intéressantes ,

## P R É F A C E.

des Scènes admirables , comme celle d'Agésilas & de Lyfander , celle d'Attila qui délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe , ou à la France qui s'éleve ; le cinquième Acte de Pulchérie est parfaitement beau : mais après tout ce ne font que des traits dispersés qui feront souvenir aux Historiens du Théâtre François que ces Pièces sont de P. Corneille.

Quelques Comédies de ces deux Auteurs sont fort plaisantes & pleines d'esprit , comme *le menteur* , *Dom Bertrand de Cigalar* , *le Geolier de soi-même* : mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit alors inconnue , on ne songeoit point aux mœurs & aux caractères :

C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits ;  
Peut-être de son art eût remporté le prix ,  
Si moins ami du Peuple , &c.

*Despr. Art Poët. Chant III.*

M. de Fontenelle prétend que P. Corneille est un grand Homme dans tous ses Ouvrages , si on le compare à son siècle. Il faut l'être par rapport à tous les siècles où le goût & les Arts ont atteint leur perfection. Nous osons même avancer que l'esprit géométrique est déplacé dans une décision de ce genre , & qu'elle n'a

## P R É F A C E.

pas dû nous engager à conserver au Théâtre des Pièces qui ne méritent plus d'y paroître. Avouons-le, P. Corneille n'est point le grand Corneille dans *Mélite*, dans *Pertharite*, dans *Suréna*. Celles que nous avons choisies feront connoître au Lecteur que la Scène Françoisise ne lui seroit pas moins redevable qu'à son frere, & qu'il mériteroit de marcher à ses côtés, s'il s'étoit uniquement livré à ce genre de Poësie Dramatique qui intéresse le cœur, & où il égale M. Racine.



LE CID ;

LE CID,

*TRAGÉDIE.*





## A C T E · U R S .

D. FERNAND , premier Roi de Castille.

D. URRAQUE , Infante de Castille.

D. DIEGUE , pere de D. Rodrigue.

D. GOMÈS , Comte de Gormas , pere  
de Chimene.

D. RODRIGUE , amant de Chimene.

D. SANCHE , amoureux de Chimene.

D. ARIAS ,  
D. ALONSE , } Gentilshommes Castillans.

CHIMÈNE , fille de D. Gomès.

LEONOR , Gouvernante de l'Infante.

ELVIRE , Gouvernante de Chimene.

UN PAGE de l'Infante.

*La Scène est à Séville.*



LE CIDD,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.



Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincere?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon  
pere?

ELVIRE,

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés ;  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;  
Et si je ne m'abuse, à lire dans son ame,  
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois ;  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;  
Aprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois pren-  
dre ;

Un si charmant discours ne se peut trop entendre,  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour.

4 LE CID ;

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
 Que font auprès de toi D. Sanche & D. Rodrigue ?  
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
 Entre ces deux amans me panche d'un côté ?

ELVIRE.

Non , j'ai peint votre cœur dans une indifférence  
 Qui n'enfle d'aucun d'eux , ni détruit l'espérance ;  
 Et sans les voir d'un œil trop sévère , ou trop doux ,  
 Attend l'ordre d'un pere à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi , sa bouche & son visage  
 M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ,  
 Et puisqu'il faut encor vous en faire un recit ,  
 Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.

*Elle est dans le devoir , tous deux sont dignes d'elle ,  
 Tous deux formés d'un sang , noble , vaillant , fidèle ,  
 Jeunes , mais qui sont lire aisément dans leurs yeux  
 L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.*

*D. Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage  
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image ;  
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers ,  
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.  
 La valeur de son pere en son tems sans pareille ,  
 Tant qu'a duré sa force a passé pour merveille ;  
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits ,  
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.*

*Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere ;  
 Et ma fille , en un mot , peut l'aimer & me plaire.  
 Il alloit au conseil , dont l'heure qui pressoit  
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;  
 Mais à ce peu de mots , je crois que sa pensée  
 Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.  
 Le Roi doit à son fils élire un gouverneur ,  
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ,  
 Ce choix n'est pas douteux ; & sa rare vaillance  
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.  
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal ,  
 Dans un espoir si juste il sera sans rival.*

## TRAGÉDIE.

5

Et puisque D. Rodrigue a résolu son pere ;  
Au sortir du conseil à proposer l'affaire ,  
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son tems ,  
Et si tous vos desirs seront bientôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée  
Refuse cette joie , & s'en trouve accablée.  
Un moment donne au fort des visages divers ;  
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

---

---

## SCÈNE II.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimene de ma part  
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu  
tard ;  
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

---

---

## SCÈNE III.

L'INFANTE, LEONOR.

LEONOR.

Madame, chaque jour même desir vous presse ;  
Et dans son entretien je vous vois chaque  
jour  
Demander en quel point se trouve son amour.

Ce n'est pas sans sujet. Je l'ai presque forcée  
 A recevoir les traits dont son ame est blessée ;  
 Elle aime D. Rodrigue , & le tient de ma main ;  
 Et par moi D. Rodrigue a vaincu son dédain.  
 Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes ,  
 Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame , toutefois parmi leurs bons succès  
 Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
 Cet amour , qui tous deux les comble d'allégresse ;  
 Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?  
 Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux ,  
 Vous rend - t - il malheureuse alors qu'ils sont heu-  
 reux ?

Mais je vais trop avant , & deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrette.  
 Ecoute , écoute enfin comme j'ai combattu ,  
 Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.  
 L'amour est un tyran qui n'épargne personne ;  
 Ce jeune cavalier , cet amant que je donne ,  
 Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur ,  
 Et voi comme il se trouble au nom de son vain-  
 queur ,  
 Comme il le reconnoît.

LEONOR.

Pardonnez-moi , Madame ,  
 Si je fors du respect pour blâmer cette flamme.  
 Une grande princesse à ce point s'oublier ,  
 Que d'admettre en son cœur un simple cavalier !  
 Et que diroit le Roi ? Que diroit la Castille ?  
 Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ?

# TRAGÉDIE.

7

## L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang ;  
 Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.  
 Je te répondrois bien que dans les belles ames  
 Le seul mérite a droit de produire des flammes.  
 Et si ma passion cherchoit à s'excuser ,  
 Mille exemples fameux pourroient l'autoriser ;  
 Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'en-  
 gage.

La surprise des sens n'abat point mon courage ;  
 Et je me dis toujours , qu'étant fille de Roi ,  
 Tout autre qu'un Monarque est indigne de moi.  
 Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défen-  
 dre ,

Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre ;  
 Je mis au lieu de moi Chimene en ses liens ,  
 Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
 Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée  
 Avec impatience attend leur hymenée ,  
 Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui ,  
 Si l'amour vit d'espoir , il périt avec lui.  
 C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;  
 Et malgré la rigueur de ma triste aventure ,  
 Si Chimene a jamais Rodrigue pour mari ,  
 Mon espérance est morte , & mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable ;  
 Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ;  
 Je travaille à le perdre , & le perds à regret ;  
 Et de-là prend son cours mon déplaisir secret.  
 Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
 A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ,  
 Je sens en deux partis mon esprit divisé ,  
 Si mon courage est haut , mon cœur est embrasé ,  
 Cet hymen m'est fatal , je le crains , & souhaite ,  
 Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite ;  
 Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas ,  
 Que je meurs s'il s'acheve , ou ne s'acheve pas.

LEONOR.

Madame , après cela je n'ai rien à vous dire ;  
 Sinon que de vos maux avec vous je soupire ;  
 Je vous blâmois tantôt , je vous plains à présent ;  
 Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant ,  
 Votre vertu combat , & son charme , & sa force ,  
 En repousse l'assaut , en rejette l'amorce ,  
 Elle rendra le calme à vos esprits flottans.  
 Espérez donc tout d'elle , & du secours du tems ;  
 Espérez tout du ciel , il a trop de justice  
 Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

## SCENE IV.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

**P**Ar vos commandemens Chimene vous vient  
 voir.

L'INFANTE à Leonor.

Allez l'entretenir dans cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non , je veux seulement , malgré mon déplaisir ,  
 Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
 Je vous suis.



TRAGÉDIE.

9

---

SCÈNE V.

L'INFANTE *seule.*

**J**uste ciel, d'où j'attends mon remède,  
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,  
Assure mon repos, assure mon honneur,  
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,  
Cet hymenée à trois également importe;  
Rends son effet plus prompt, ou mon ame plus  
forte :  
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,  
C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.  
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimene,  
Et par son entretien soulager notre peine.

---

SCÈNE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

**E**nfin vous l'emportez, & la faveur du Roi  
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;  
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez  
Qu'il fait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous  
sommes,  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;

A 5



Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans ;  
Qu'ils sçavent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'ir-  
rite,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien, quand un Roi l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,  
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre ;  
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,  
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'a-  
mis,

Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.  
Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince ;  
Montrez-lui comme il faut régir une province,  
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,  
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,  
Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.  
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter les nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

# TRAGÉDIE.

II

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir ,  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années ,  
Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ,  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
Grenade , & l'Arragon tremblent quand ce fer  
brille ,  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;  
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix ,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour , chaque instant , pour rehausser ma  
gloire ,  
Met lauriers sur lauriers , victoire sur victoire.  
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ,  
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;  
Et pour repondre en hate à son grand caractère ,  
Il verroit .....

D. DIEGUE.

Je le sçai , vous servez bien le Roi ,  
Je vous ai vu combattre , & commander sous moi.  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace ,  
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;  
Enfin , pour épargner des discours superflus ,  
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

## LE CID;

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! Moi ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence ;

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

*( Il lui donne un soufflet. )*D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*Acheve, & prends ma vie après un tel affront,  
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

D. DIEGUE *après que son épée est tombée.*

O Dieu ! Ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,  
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.Adieu. Fais lire au Prince, en dépit de l'envie,  
Pour son instruction l'histoire de ta vie ;

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

## SCÈNE VII.

D. DIEGUE *seul.*

O Rage ! O désespoir ! O vieilleffe ennemie !  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers ,  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire ,  
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire ,  
Tant de fois affermi le trône de son Roi ,  
Trahit donc ma querelle , & ne fait rien pour moi ?  
O cruel souvenir de ma gloire passée !  
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !  
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte ,  
Et mourir sans vengeance , ou vivre dans la honte ?  
Comte , fois de mon prince à présent gouverneur ,  
Ce haut rang n'admet point un homme sans hon-  
neur ;  
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne ,  
Malgré le choix du Roi , m'en a sçu rendre indigne.  
Et toi , de mes exploits glorieux instrument ,  
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement ,  
Fer, jadis tant à craindre , & qui dans cette offense  
M'as servi de parade , & non pas de défense ,  
Va , quitte désormais le dernier des humains ,  
Passe pour me venger en de meilleures mains.



## SCENE VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

R Odrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere

L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colére !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce noble courroux :

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Vien, mon fils ; vien, mon sang, vien réparer ma  
honte,

Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mor-  
tel,

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger &amp; punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage,

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,

Je te donne à combattre un homme à redouter.

Je l'ai vu tout couvert de sang &amp; de pouffière,

Porter par-tout l'effroi dans une armée entière.

## T R A G E D I E.

15

J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;  
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus ,  
Plus que brave soldat , plus que grand capitaine ,  
C'est....

D. R O D R I G U E.

De grace , achevez

D. D I E G U E.

Le pere de Chimene.

D. R O D R I G U E.

Le ....

D. D I E G U E.

Ne replique point , je connois ton amour ,  
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour.  
Plus l'offenseur est cher , & plus grande est l'offense.  
Enfin tu sçais l'affront & tu tiens la vengeance ,  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi , venge-toi ,  
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi ;  
Accablé des malheurs où le destin me range ,  
Je vais les déplorer. Va , cours , vole , & nous venge.

---

## S C E N E I X.

D. R O D R I G U E *seul.*

**P**ercé jusques au fond du cœur  
D'une atteinte imprevue aussi-bien que mortelle ;  
Misérable vengeur d'une juste querelle ,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur ,  
Je demeure immobile , & mon ame abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu recompensé !

O Dieu ! l'étrange peine !

En cet affront mon pere est l'offensé ,  
Et l'offenseur le pere de Chimene

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse ;

Il faut venger un pere & perdre une maîtresse ;

L'un m'anime le cœur , l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix , ou de trahir ma flamme ,

Ou de vivre en infame ,

Des deux côtés mon mal est infini ,

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le pere de Chimene ?

Pere , maîtresse , honneur , amour ,

Noble & dure contrainte , aimable tyrannie ,

Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire ternie ;

L'un me rend malheureux , l'autre indigne du jour.

Cher & cruel espoir d'une ame généreuse ,

Mais ensemble amoureuse ,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur ,

Fer , qui cause ma peine ,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimene ?

Il vaut mieux courir au trépas ;

Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon pere ;

J'attire en me vengeant sa haine & sa colere ,

J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle ,

Et l'autre , indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ,

Tout redouble ma peine.

Allons , mon ame , & puisqu'il faut mourir ,

Mourons du moins sans offenser Chimene.

Mourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !

Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire

D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !

Respecter un amour dont mon ame égarée  
 Voit la perte assurée !  
 N'écoutons plus ce penser suborneur  
 Qui ne sert qu'à ma peine.  
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'hon-  
 neur,  
 Puisqu'après tout il faut perdre Chimene.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,  
 Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse ;  
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
 Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.  
 Je m'accuse déjà de trop de négligence,  
 Courons à la vengeance ;  
 Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
 Ne soyons plus en peine,  
 Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,  
 Si l'offenseur est pere de Chimene.

*Fin du premier Acte.*







## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut ;  
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède,  
Il y prend grande part, & son cœur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense ;  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense ;  
Demandent des devoirs, & des soumissions,  
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
Le Roi vous aime encore, appeidez son courroux ;  
Il a dit, *Je le veux*. Désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,  
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;  
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents,  
Pour le faire abolir, sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoiqu'on fasse d'illustre & de considérable,  
Jamais à son sujet un Roi n'est redevable :

TRAGÉDIE. 19

Vous vous flattez beaucoup, & vous devez sçavoir

Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'Etat périra s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi ! Vous craignez si peu le pouvoir souverain....

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.  
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ;  
Et ma tête en tombant feroit cheoir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'envain je tâche à vous résoudre.

Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

## LE CID,

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diegue satisfait.

*(seul.)*Qui ne craint point la mort , ne craint point les me-  
naces ,

J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgraces ,

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur ,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCENE VII.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

**A** Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Don Diegue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,

La vaillance &amp; l'honneur de son tems ? Le sçais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte ;

Sais-tu que c'est son sang ? Le sçais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

TRAGÉDIE.

21

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais sçavoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais, aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?

Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,  
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sçais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte,  
Semblent porter écrit le destin de ma perte ;  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;  
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.  
A qui venge son pere il n'est rien d'impossible,  
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur, qui paroît au discours que tu tiens,  
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;  
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.  
Je sçais ta passion, & suis ravi de voir  
Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir,  
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,  
Que ta haute vertu répond à mon estime ;  
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;  
 J'admire ton courage , & je plains ta jeunesse.  
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ,  
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette vic-  
 toire ;

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire :  
 On te croiroit toujours abattu sans effort ;  
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. R O D R I G U E .

D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

L E C O M T E .

Retire-toi d'ici.

D. R O D R I G U E .

Marchons sans discourir ;

L E C O M T E .

Es-tu si las de vivre ?

D. R O D R I G U E .

As-tu peur de mourir ?

L E C O M T E .

Vien , tu fais ton devoir ; & le fils dégénère  
 Qui survit un moment au deshonneur du père.

### S C E N E III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

**A**ppaise , ma Chimene , appaise ta douleur ,  
 Fais agir ta constance en ce coup de malheur ;  
 Tu reverras le calme après ce foible orage ,  
 Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage ;  
 Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennui n'ose rien espérer.  
 Un orage si prompt, qui trouble une bonace ;  
 D'un naufrage certain nous porte la menace,  
 Je n'en sçaurois douter, je peris dans le port.  
 J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord ;  
 Et je vous en contoïis la première nouvelle  
 Au malheureux moment que naissoit leur querelle ;  
 Dont le recit fatal, si-tôt qu'on vous l'a fait,  
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie ;  
 Honneur impitoyable à mes plus chers desirs ;  
 Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre ;  
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre ;  
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
 Puisque déjà le Roi les veut accommoder ;  
 Et tu sçais que mon ame à tes ennuis sensible,  
 Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodemens ne font rien en ce point ;  
 De si mortels affronts ne se réparent point.  
 En vain on fait agir la force ou la prudence,  
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence ;  
 La haine que les cœurs conservent au-dedans  
 Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra Don Rodrigue & Chi-  
 mene,

Des peres ennemis dissipera la haine ;  
 Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort  
 Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère ;  
 D, Diéguë est trop altier, & je connois mon pere.

Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;  
Le passé me tourmente , & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? D'un vieillard l'impuissante foiblesse ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup ,  
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;  
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point , quel comble à mon ennui !  
Et s'il peut m'obéir , que dira-t-on de lui ?  
Etant né ce qu'il est , souffrir un tel outrage !  
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage ,  
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux , ou confus  
De son trop de respect , ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimene a l'ame haute , & quoiqu'intéressée ,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;  
Mais si jusques au jour de l'accommodement  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant ,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage ,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah ! Madame ! En ce cas je n'ai plus de souci.



SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LEONOR;  
UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui....

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce Palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HElas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!  
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;  
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.



Ce qui va séparer Rodrigue de Chimene  
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine ;  
Et leur division que je vois à regret ,  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

L E O N O R .

Cette haute vertu qui régne dans votre ame  
Se rend-t-elle si-tôt à cette lâche flamme ?

L' I N F A N T E .

Ne la nomme point lâche , à présent que chez moi  
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi.  
Porte-lui du respect , puisqu'elle m'est si chère ,  
Ma vertu la combat , mais malgré moi j'espere ;  
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu  
Vole après un amant que Chimene a perdu.

L E O N O R .

Vous laissez cheoir ainsi ce glorieux courage ;  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L' I N F A N T E .

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison ,  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !  
Et lorsque le malade aime sa maladie ,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

L E O N O R .

Votre espoir vous séduit , votre mal vous est doux ;  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L' I N F A N T E .

Je ne le sçais que trop ; mais si ma vertu cède ,  
Apprens comme l'amour flatte un cœur qu'il pos-  
sède.

Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat ,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat ,  
Je puis en faire cas , je puis l'aimer sans honte ,  
Que ne fera-t-il point , s'il peut vaincre le Comte ?  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix ;  
Et mon amour flatteur déjà me persuade  
Que je le vois assis au thrône de Grenade ,

Les Mores subjugués trembler en l'adorant ;  
 L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant ,  
 Le Portugal se rendre , & ses nobles journées  
 Porter de-là les mers ses hautes destinées ,  
 Du sang des Africains arroser ses lauriers ;  
 Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers ;  
 Je l'attens de Rodrigue après cette victoire ,  
 Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais , Madame , voyez où vous portez son bras  
 En suite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé , le Comte a fait l'outrage ,  
 Ils sont sortis ensemble , en faut-il davantage ?

LEONOR.

Hé bien , ils se battront , puisque vous le voulez ;  
 Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? Je suis folle , & mon esprit s'égare ;  
 Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.  
 Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis ,  
 Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI.

D. FERNAND , D. ARIAS , D. SANCHE ;  
 D. ALONSE.

D. FERNAND.

LE Comte est donc si vain & si peu raisonnable !  
 Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu ;  
 J'ai fait mon pouvoir , Sire , & n'ai rien obtenu !

Justes cieux ! Ainsi donc un fujet téméraire  
 A si peu de respect & de soin de me plaire !  
 Il offense D. Diegue , & méprise son Roi !  
 Au milieu de ma Cour il me donne la loi !  
 Qu'il soit brave guerrier , qu'il soit grand capitaine ;  
 Je sçaurai bien rabattre une humeur si hautaine :  
 Fût-il la valeur même , & le Dieu des combats ,  
 Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
 Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence ,  
 Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;  
( à D. Alonso )  
 Mais puisqu'il en abuse ; allez dès aujourd'hui ,  
 Soit qu'il résiste , ou non , vous assurer de lui.

---

## S C E N E V I I .

D. FERNAND , D. SANCHE , D. ARIAS.

D. SANCHE.

**P**Eut-être un peu de temps le rendroit moins re-  
 belle ,  
 On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;  
 Sire , dans la chaleur d'un premier mouvement  
 Un cœur si généreux se rend mal aisément :  
 Il voit bien qu'il a tort , mais une ame si haute  
 N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche , taisez-vous ; & foyez averti  
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis , & me tais ; mais de grace encor , Sire ;  
 Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des soumissions.  
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;  
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.  
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur ;  
Et vous obéiroit , s'il avoit moins de cœur.  
Commandez que son bras nourri dans les allarmes  
Répare cette injure à la pointe des armes ;  
Il satisfera , Sire , & vienne qui voudra ,  
Attendant qu'il l'ait sçu , voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect ; mais je pardonne à l'âge ;  
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un Roi , dont la prudence a de meilleurs objets ,  
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;  
Je veille pour les miens , mes soucis les conservent ,  
Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ,  
Vous parlez en Soldat , je dois agir en Roi ;  
Et quoiqu'on veuille dire , & quoiqu'il ose croire ,  
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
D'ailleurs , l'affront me touche , il a perdu d'hon-  
neur

Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.  
S'attaquer à mon choix , c'est se prendre à moi-mê-  
me ,

Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
N'en parlons plus. Au reste , on a vu dix vaisseaux  
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ,  
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître ;  
Et tant de fois vaincus , ils ont perdu le cœur.  
De se plus hazarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais , fans quelque jalousie ;  
 Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie ;  
 Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé ,  
 Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
 Placer depuis dix ans le thrône de Castille ,  
 Pour les voir de plus près , & d'un ordre plus prompt  
 Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils sçavent aux dépens de leurs plus dignes têtes ,  
 Combien votre présence assure vos conquêtes ;  
 Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger ;

Le trop de confiance attire le danger ,  
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
 Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.  
 Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs ,  
 L'avis étant mal sûr , de paniques terreurs.  
 L'effroi que produiroit cette alarme inutile ,  
 Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.  
 Faites doubler la garde aux murs & sur le port ,  
 C'est assez pour ce soir.

## S C E N E V I I I .

D. FERNAND , D. SANCHE , D. ARIAS ,  
 D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire , le Comte est mort.

D. Diégué par son fils a vengé son offense.

TRAGÉDIE. 31

D. FERNAND.

Dès que j'ai sçu l'affront, j'ai prévu la vengeance;  
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimene à vos genoux apporte sa douleur,  
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,  
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité  
Ce digne châtiment de sa témérité.  
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
Après un long service à mon état rendu,  
Après son sang pour moi mille fois répandu,  
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige;  
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

---

SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE,  
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;  
Il a de votre sceptre abattu le soutien ,  
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre , & parlez à loisir.  
Chimene , je prens part à votre déplaisir ,  
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.  
( à D. Diégue. )

Vous parlerez après , ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire , mon pere est mort , mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ,  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles ,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles ,  
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous ;  
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre ,  
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur ,  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur ,  
Sire , la voix me manque à ce récit funeste ,  
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prens courage , ma fille , & sçache qu'aujourd'hui  
Ton Roi te veut servir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire , de trop d'honneur ma misere est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit , je l'ai trouvé sans vie ,  
Son flanc étoit ouvert , & pour mieux m'émouvoir ,  
Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir ,

Où plutôt sa valeur en cet état réduite  
 Me parloit par sa plaie & hâtoit ma poursuite ;  
 Et pour se faire entendre au plus juste des Rois ,  
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire , ne souffrez pas que sous votre puissance ;  
 Règne devant vos yeux une telle licence ,  
 Que les plus valeureux avec impunité  
 Soient exposés aux coups de la témérité ,  
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire ,  
 Se baigne dans leur sang , & brave leur mémoire.  
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
 Eteint , s'il n'est vengé , l'ardeur de vous servir.  
 Enfin , mon pere est mort , j'en demande vengeance ;  
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ,  
 Vengez-la par une autre , & le sang par le sang.  
 Immolez , non à moi , mais à votre couronne ,  
 Mais à votre grandeur , mais à votre personne ,  
 Immolez , dis-je , Sire , au bien de tout l'état ,  
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

D. Diégue , répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie  
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie ,  
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux  
 Au bout de leur carrière un destin malheureux !  
 Moi , dont les longs travaux ont acquis tant de gloire ,  
 Moi , que jadis par-tout a suivi la victoire ,  
 Je me vois aujourd'hui pour avoir trop vécu ,  
 Recevoir un affront & demeurer vaincu.  
 Ce que n'a pu jamais combat , siège , embuscade ;  
 Ce que n'a pu jamais Arragon ni Grenade ,  
 Ni tous vos ennemis , ni tous mes envieux ,  
 Le Comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux.  
 Jaloux de votre choix , & fier de l'avantage  
 Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

B 5



Sire , ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois ,  
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois ,  
 Ce bras , jadis l'effroi d'une armée ennemie ,  
 Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie ,  
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi ,  
 Digne de son pays , & digne de son Roi.  
 Il m'a prêté sa main , il a tué le Comte ,  
 Il m'a rendu l'honneur , il a lavé ma honte.  
 Si montrer du courage & du ressentiment ,  
 Si venger un soufflet mérite un châtement ,  
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
 Quand le bras a failli , l'on en punit la tête.  
 Qu'on nomme crime , ou non , ce qui fait nos dé-  
 bats ,

Sire , j'en suis la tête , il n'en est que le bras ;  
 Si Chiméne se plaint qu'il a tué son pere ,  
 Il ne l'eût jamais fait , si je l'eusse pu faire.  
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir ,  
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chiméne ,  
 Je n'y résiste point , je consens à ma peine ;  
 Et , loin de murmurer d'un rigoureux décret ,  
 Mourant sans deshonneur , je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance , & bien considérée  
 Mérite en plein Conseil d'être délibérée.

Don Sanche , remettez Chiméne en sa maison ;  
 Don Diegue aura ma cour & sa foi pour prison.

( à Don Arias. )

Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

C H I M E N E.

Il est juste , grand Roi , qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos , ma fille , & calme tes douleurs.

C H I M E N E.

M'ordonner du repos , c'est croître mes malheurs.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait ? Où viens-tu misérable ?  
D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,  
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoi ! Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maison du mort !  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné,  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chi-  
mene,

Je mérite la mort de mériter sa haine ;  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,  
A ses premiers transports dérobe ta présence ;

Va ne t'expose point aux premiers mouvemens  
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non , non , ce cher objet à qui j'ai pu déplaire ;  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colére ;  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler ,  
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimene est au palais de pleurs toute baignée ;  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue , fuis , de grace , ôte-moi de souci ,  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
Veux-tu qu'un médifant , pour comble à sa misere ;  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere ?  
Elle va revenir , elle vient , je la voi ;  
Du moins , pour son honneur , Rodrigue , cache-  
toi.

## S C E N E II.

D. SANCHE , CHIMENE , ELVIRE.

D. SANCHE.

O Ui , Madame , il vous faut de sanglantes vic-  
times ,  
Votre colere est juste & vos pleurs légitimes ;  
Et je n'entreprends pas , à force de parler ,  
Ni de vous adoucir , ni de vous consoler.  
Mais si de vous servir je puis être capable ,  
Employez mon épée à punir le coupable ,  
Employez mon amour à venger cette mort ;  
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse !

D. SANCHE.

De grace , acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous sçavez qu'elle marche avec tant de longueur ,  
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ,  
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes ,  
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes ,  
La voie en est plus sûre , & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède , & s'il y faut venir ,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure ,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend ;  
Et pouvant l'espérer , je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

CHIMENE , ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre , & je puis sans contrainte ,  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ,  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs ,  
Je puis t'ouvrir mon ame & tous mes déplaisirs.

Mon pere est mort , Elvire , & la premiere épée  
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.  
Pleurez , pleurez , mes yeux , & fondez-vous en  
eau ,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ,  
Et m'oblige à venger après ce coup funeste ,  
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah ! que mal à propos ;  
 Dans un malheur si grand tu parles de repos !  
 Par où fera jamais ma douleur apaisée ,  
 Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ;  
 Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel ,  
 Si je poursuis un crime aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere , &amp; vous l'aimez encore !

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer , Elvire , je l'adore ,  
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment ,  
 Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;  
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colere ,  
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere ;  
 Il l'attaque , il le presse , il cède , il se défend ,  
 Tantôt fort , tantôt foible , & tantôt triomphant ;  
 Mais en ce dur combat de colere & de flamme  
 Il déchire mon cœur sans partager mon ame ;  
 Et quoique mon amour ait sur moi de pouvoir ,  
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir.  
 Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige ;  
 Rodrigue m'est bien cher , son intérêt m'afflige ,  
 Mon cœur prend son parti ; mais malgré son effort ,  
 Je scai ce que je suis , & que mon pere est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMENE.

Ah ! cruelle pensée ;  
 Et cruelle poursuite où je me vois forcée !  
 Je demande sa tête , & crains de l'obtenir ;  
 Ma mort suivra la sienne , & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez , quittez , Madame , un dessein si tragique ;  
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi ! mon pere étant mort , & presqu'entre mes bras ,

Son sang criera vengeance , & je ne l'aurai pas !

Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes ,

Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !

Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur

Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame , croyez-moi , vous serez excusable

D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;

Contre un amant si cher , vous avez assez fait ,

Vous avez vu le Roi , n'en pressez point l'effet ,

Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire , il faut que je me venge ;

Et de quoi que nous flatte un desir amoureux ,

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue , il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout , que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui ,

Le poursuivre , le perdre , & mourir après lui ?



## SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

**H**E bien, sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? Et qu'est-ce que je  
vois?

Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment;

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après ne me répons qu'avec cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimene.

C H I M E N E.

Ote-moi cet objet odieux ;  
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. R O D R I G U E.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine ;  
Pour croître ta colere , & pour hâter ma peine.

C H I M E N E.

Il est teint de mon sang.

D. R O D R I G U E.

Plonge-le dans le mien ,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

C H I M E N E.

Ah ! Quelle cruauté , qui tout en un jour tue  
Le pere par le fer , la fille par la vue !  
Ote-moi cet objet , je ne le puis souffrir ;  
Tu veux que je t'écoute , & tu me fais mourir !

D. R O D R I G U E.

Je fais ce que tu veux , mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin , n'attens pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Deshonoroit mon pere , & me couvroit de honte ;  
Tu sçais comme un soufflet touche un homme de  
cœur ,

J'avois part à l'affront , j'en ai cherché l'auteur ,  
Je l'ai vu , j'ai vengé mon honneur & mon pere ,  
Je le ferois encor , si j'avois à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi  
Ma flamme assez long - temps n'ait combattu pour  
toi ,

Juge de son pouvoir. Dans une telle offense  
J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance ,  
Réduit à te déplaire , ou souffrir un affront ,  
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt ;  
Je me suis accusé de trop de violence ;  
Et ta beauté sans doute emportoit la balance ,



A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
 Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas ;  
 Que malgré cette part que j'avois en ton ame ,  
 Qui m'aima généreux , me haïroit infâme ,  
 Qu'écouter ton amour , obéir à sa voix ,  
 C'étoit m'en rendre indigne , & diffamer ton choix.  
 Je te le dis encore ; & quoique j'en soupire ,  
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire ,  
 Je t'ai fait une offense , & j'ai dû m'y porter ,  
 Pour effacer ma honte & pour te mériter.  
 Mais quitte envers l'honneur , & quitte envers mon  
 pere ,

C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ,  
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me  
 vois ,

J'ai fait ce que j'ai dû , je fais ce que je dois.  
 Je sçais qu'un pere mort t'arme contre mon crime ,  
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

## C H I M E N E .

Ah , Rodrigue ! Il est vrai , quoique ton ennemie ;  
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs ,  
 Je ne t'accuse point , je pleure mes malheurs.  
 Je sçais ce que l'honneur après un tel outrage ,  
 Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage :  
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
 Mais aussi , le faisant , tu m'as appris le mien.  
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ,  
 Elle a vengé ton pere & soutenu ta gloire ;  
 Même soin me regarde , & j'ai pour m'affliger ,  
 Ma gloire à soutenir , & mon pere à venger.  
 Hélas ! Ton intérêt ici me désespère ;  
 Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere ,  
 Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir  
 L'unique allegement qu'elle eût pu recevoir ;

Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes ,  
 Quand une main si chere eut effuyé mes larmes.  
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ,  
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;  
 Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine ,  
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
 Car enfin , n'attens pas de mon affection  
 De lâches sentimens pour ta punition :  
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne ,  
 Ma générosité doit répondre à la tienne ;  
 Tu t'es en m'offensant montré digne de moi ,  
 Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. R O D R I G U E.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne ;  
 Il demande ma tête , & je te l'abandonne ,  
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt ,  
 Le coup m'en fera doux aussi-bien que l'arrêt.  
 Attendre après mon crime une lente justice ,  
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ;  
 Je mourrai trop heureux , mourant d'un coup si  
 beau.

C H I M E N E.

Va , je suis ta partie , & non pas ton bourreau.  
 Si tu m'offres ta tête , est-ce à moi de la prendre ?  
 Je la dois attaquer , mais tu la dois défendre ,  
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;  
 Et je dois te poursuivre , & non pas te punir.

D. R O D R I G U E.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne ;  
 Ta générosité doit répondre à la mienne ;  
 Et pour venger un pere emprunter d'autres bras ,  
 Ma Chimene , crois-moi , c'est n'y répondre pas.  
 Ma main seule du mien a sçu venger l'offense ;  
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

C H I M E N E.

Cruel , à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
 Tu t'es vengé sans aide , & tu m'en veux donner ?

Je suivrai ton exemple ; & j'ai trop de courage  
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
 Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir  
 Aux traits de ton amour , ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! Quoique je  
 fasse ,

Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?  
 Au nom d'un pere mort , ou de notre amitié ,  
 Punis-moi par vengeance , ou du moins par pitié ;  
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
 A mourir par ta main , qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme , & si peu les faux bruits ?  
 Quand on sçaura mon crime & que ta flamme  
 dure ,

Que ne publieront point l'envie & l'imposture ?  
 Force-les au silence ; & sans plus discourir ,  
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;  
 Et je veux que la voix de la plus noire envie  
 Eleve au ciel ma gloire , & plaigne mes ennuis ;  
 Sçachant que je t'adore , & que je te poursuis.  
 Va-t-en , ne montre plus à ma douleur extrême  
 Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime ;  
 Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.  
 Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard.  
 La seule occasion qu'aura la médifance ,  
 C'est de sçavoir qu'ici j'ai souffert ta présence ;  
 Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma co-  
lere ,

Je ferai mon possible à bien venger mon pere ;

Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir ,

Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE,

O comble de miseres !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pe-  
res !

CHIMENE.

Rodrigue , qui l'eût cru !

D. RODRIGUE.

Chimene qui l'eût dit !

CHIMENE.

Que notre heur fût si proche , & si-tôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port , contre toute apparence ,

Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMENE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en , encore un coup , je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie ,

Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet , je t'engage ma foi  
 De ne respirer pas un moment après toi.  
 Adieu. Sors , & sur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame , quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMENE.

Ne m'importune plus , laisse-moi soupirer ;  
 Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

## SCENE V.

D. DIEGUE *seul.*

**J**Amais nous ne goûtons de parfaite allégresse ;  
 Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;  
 Toujours quelques soucis en ces événemens  
 Troublent la pureté de nos contentemens.  
 Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte ;  
 Je nage dans la joie , & je tremble de crainte.  
 J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé ,  
 Et je ne sçaurois voir la main qui m'a vengé.  
 En vain je m'y travaille , & d'un soin inutile ,  
 Tout cassé que je suis , je cours toute la ville :  
 Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
 Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
 A toute heure , en tous lieux , dans une nuit si sombre ,  
 Je pense l'embrasser , & n'embrasse qu'une ombre ;  
 Et mon amour déçu par cet objet trompeur ,  
 Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
 Je ne découvre point de marques de sa fuite ,  
 Je crains du Comte mort les amis & la fuite ,  
 Leur nombre m'épouvante , & confond ma raison ,  
 Rodrigue ne vit plus , ou respire en prison.

Justes cieux ! Me trompai-je encore à l'apparence ,  
 Ou si je vois enfin mon unique espérance ?  
 C'est lui , n'en doutons plus , mes vœux sont exau-  
 cés ,  
 Ma crainte est dissipée , & mes ennuis cessés.

S C E N E VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE

D. DIEGUE.

**R**odrigue , enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;  
 Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.  
 Ma valeur n'a point lieu de te défavouer ,  
 Tu l'as bien imitée ; & ton illustre audace  
 Fait bien revivre en toi les héros de ma race.  
 C'est d'eux que tu descens , c'est de moi que tu viens ;  
 Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;  
 Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
 Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
 Appui de ma vieillesse , & comble de mon heur ,  
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'hon-  
 neur ,

Viens baiser cette joue , & reconnois la place  
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû , je ne pouvois pas moins ;  
 Etant sorti de vous & nourri par vos soins ;  
 Je m'en tiens trop heureux , & mon ame est ravie  
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :

Mais parmi vos plaisirs , ne soyez point jaloux ;  
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
 Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ,  
 Assez & trop long-temps votre discours le flatte :  
 Je ne me repens point de vous avoir servi ;  
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.  
 Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme ,

Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;  
 Ne me dites plus rien , pour vous j'ai tout perdu ,  
 Ce que je vous devois , je vous l'ai bien rendu.

D. D I E G U E .

Porte , porte plus haut le fruit de ta victoire.  
 Je t'ai donné la vie , & tu me rends ma gloire ;  
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour ,

D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleffes ;  
 Nous n'avons qu'un honneur , il est tant de maîtresses ,  
 L'amour n'est qu'un plaisir , l'honneur est un devoir.

D. R O D R I G U E .

Ah ! Que me dites-vous ?

D. D I E G U E .

Ce que tu dois sçavoir.

D. R O D R I G U E .

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ,  
 Et vous m'osez pousser à la honte du change !  
 L'infamie est pareille , & suit également  
 Le guerrier sans courage , & le perfide amant.  
 A ma fidélité ne faites point d'injure ,  
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ,  
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ,  
 Ma foi m'engage encor , si je n'espère plus !  
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chimene ,  
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. D I E G U E .

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas ;  
 Ton Prince & ton pays ont besoin de ton bras.  
 La flotte qu'on craignoit , dans ce grand fleuve en-  
 trée ,

Croit surprendre la ville , & piller la contrée ;  
 Les Mores vont descendre ; & le flux & la nuit  
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.  
 La cour est en désordre , & le peuple en alarmes ,  
 On n'entend que des cris , on ne voit que des lar-  
 mes.

Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis ;  
 Qui sçachant mon affront , poussé d'un même zèle ,  
 Se venoient tous offrir à venger ma querelle :  
 Tu les as prévenus , mais leurs vaillantes mains  
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.  
 Va marcher à leur tête , où l'honneur te demande ;  
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ,  
 Là , si tu veux mourir , trouve une belle mort ;  
 Prends-en l'occasion , puisqu'elle t'est offerte ,  
 Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte.  
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ;  
 Ne borne point ta gloire à venger un affront.  
 Porte-la plus avant , force par ta vaillance  
 Ce Monarque au pardon , & Chimène au silence !  
 Si tu l'aimes , aprens que revenir vainqueur  
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en pa-  
 roles ,

Je l'arrête en discours , & je veux que tu voles ;  
 Vien , sui-moi , va combattre , & montrer à ton Roi ,  
 Que ce qu'il perd au Comte , il le recouvre en toi.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est - ce point un faux bruit ? Le sçais - tu bien ;  
Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire ;  
Et porte jusqu'au ciel d'une commune voix ,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte ,  
Leur abord fut bien prompt , leur fuite encor plus  
prompte ;

Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière , & deux Rois prisonniers ;  
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix ,  
Sa main les a vaincus , & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu sçavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui par-tout fait sonner ses louanges ,  
Le nomme de sa joie & l'objet & l'auteur ,  
Son ange tutelaire , & son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi , de quel œil voit-il tant de vaillance ?

# TRAGÉDIE.

31

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;  
Mais Don Diégue ravi lui présente enchaînés ,  
Au nom de ce vainqueur , ces captifs couronnés ;  
Et demande pour grace à ce généreux Prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! Reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie.  
Pour avoir soin de lui , faut-il que je m'oublie ?  
On le vante , on le loue , & mon cœur y consent !  
Mon honneur est muet , mon devoir impuissant !  
Silence , mon amour , laisse agir ma colere :  
S'il a vaincu deux Rois , il a tué mon pere.  
Ces tristes vêtemens , où je lis mon malheur ,  
Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur ;  
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime ;  
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentimens ,  
Voiles , crêpes , habits , lugubres ornemens ,  
Pompe que me prescrit sa premiere victoire ,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;  
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir ;  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;  
Attaquez sans rien craindre une main triomphante ;

ELVIRE.

Modérez ces transports , voici venir l'Infante.



## S C E N E III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,  
ELVIRE.

L'INFANTE.

**J**e ne viens pas ici consoler tes douleurs ;  
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie ;  
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.  
Madame , autre que moi n'a droit de soupirer ;  
Le péril dont Rodrigue a sçu nous retirer ,  
Et le salut public que vous rendent ses armes ,  
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.  
Il a sauvé la ville , il a servi son Roi ,  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène , il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;  
Et je l'entens par-tout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?  
Ce jeune Mars qu'il loue a sçu jadis te plaire ,  
Il possédoit ton ame , il vivoit sous tes loix ;  
Et vanter sa valeur , c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice ,  
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice ;  
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut ,  
Je vois ce que je perds , quand je vois ce qu'il vaut ;

## T R A G E D I E.

53

Ah, cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !  
Plus j'apprens son mérite , & plus mon feu s'aug-  
mente ;

Cependant mon devoir est toujours le plus fort ,  
Et malgré mon amour , va poursuivre sa mort.

L' I N F A N T E.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ,  
L'effort que tu te fis , parut si magnanime ,  
Si digne d'un grand cœur , que chacun à la cour  
Admiroit ton courage , & plaignoit ton amour.  
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

C H I M E N E.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L' I N F A N T E.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
Rodrigue maintenant est notre unique appui ,  
L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore ;  
Le soutien de Castille , & la terreur du More ;  
Le Roi même est d'accord de cette vérité ,  
Que ton pere en lui seul se voit ressuscité ;  
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique ;  
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.  
Quoi ! pour venger un pere est-il jamais permis  
De livrer sa Patrie aux mains des ennemis ?  
Contre nous ta poursuite est-elle légitime ,  
Et pour être punis avons-nous part au crime ?  
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser  
Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser ;  
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie ;  
Ote-lui ton amour ; mais laisse-nous sa vie.

C H I M E N E.

Ah ! Ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ,  
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.  
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,  
Quoiqu'un peuple l'adore , & qu'un Roi le caresse ,  
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers ,  
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

C 3.

C'est générosité, quand pour venger un pere  
 Notre devoir attaque une tête si chere :  
 Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,  
 Quand on donne au public les interêts du sang.  
 Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme,

Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.  
 Que le bien du pays t'impose cette loi ;  
 Aussi-bien que crois-tu que t'accorde le Roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuser ; mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimene, à ce que tu veux faire,  
 Adieu. Tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choisir.

### SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,  
 D. RODRIGUE, D. SANCHE,

D. FERNAND.

**G**énéreux héritier d'une illustre famille,  
 Qui fut toujours la gloire & l'apui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
 Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,  
 Pour te récompenser ma force est trop petite ;  
 Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
 Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
 Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes  
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,

Ne font point des exploits qui laissent à ton Roi  
Le moyen, ni l'espoir de s'acquiter vers toi.  
Mais deux Rois tes captifs feront ta récompense,  
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence ;

Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,  
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout  
cède,

Qu'il comble d'épouvante & Grenade & Tolède ;  
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,  
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. R O D R I G U E.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte ;  
D'un si foible service elle fait trop de compte ;  
Et me force à rougir devant un si grand Roi  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sçai trop que je dois au bien de votre empire,  
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire ;  
Et quand je le perdrai pour un si digne objet,  
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. F E R N A N D.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquitent pas avec même courage ;  
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue, & de cette victoire  
Appren-moi plus au long la véritable histoire.

D. R O D R I G U E.

Sire, vous avez sçu qu'en ce danger pressant  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon pere assemblée  
Sollicita mon ame encor toute troublée . . . .  
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;  
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,  
Me montrant à la cour je hazardois ma tête,

Et s'il la falloit perdre , il m'étoit bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;  
Et l'état défendu me parle en ta défense.  
Croi que dorénavant Chimène a beau parler ;  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursui.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance ;  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cens ; mais par un prompt ren-  
fort ,  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port ,  
Tant à nous voir marcher avec un tel visage  
Les plus épouvantés reprenoient de courage.  
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;  
Le reste , dont le nombre augmentoit à toute heure ,  
Brûlant d'impatience autour de moi demeure ,  
Se couche contre terre , & sans faire aucun bruit ,  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même ;  
Et se tenant cachée aide à mon stratagême ;  
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre , & que je donne à  
tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;  
L'onde s'enfle dessous ; & d'un commun effort  
Les Mores & la mer montent jusqu'au port.  
On les laisse passer , tout leur paroît tranquille ;  
Point de soldats au port , point aux murs de la ville ;  
Notre profond silence abusant leurs esprits ,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
Ils abordent sans peur , ils ancrent , ils descendent ,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

Nous nous levons alors ; & tous en même temps ,  
 Pouffons jufques au ciel mille cris éclatans.  
 Les nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent ,  
 Ils paroiffent armés , les Mores ſe confondent ,  
 L'épouvante les prend à demi descendus ,  
 Avant que de combattre ils ſ'eſtiment perdus ,  
 Ils couroient au pillage , & rencontrent la guerre ;  
 Nous les preſſons ſur l'eau , nous les preſſons ſur  
 terre ,

Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang ,  
 Avant qu'aucun réſiſte , ou reprenne ſon rang.  
 Mais bientôt , malgré nous , leurs Princes les rallient ,  
 Leur courage renaît , & leurs terreurs ſ'oublent ,  
 La honte de mourir ſans avoir combattu  
 Arrête leur défordre , & leur rend leur vertu.  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;  
 Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées ,  
 Et la terre & le fleuve , & leur flotte & le port ,  
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
 O combien d'actions , combien d'exploits célèbres  
 Sont demeurés ſans gloire au milieu des ténèbres ,  
 Où chacun ſeul témoin des grands coups qu'il don-  
 noit ,

Ne pouvoit diſcerner où le fort inclinoit !  
 J'allois de tous côtés encourager les nôtres ,  
 Faire avancer les uns , & ſoutenir les autres ,  
 Ranger ceux qui venoient , les pouſſer à leur tour ;  
 Et ne l'ai pu ſçavoir jufques au point du jour.  
 Mais enfin ſa clarté montre notre avantage ,  
 Le More voit ſa perte , & perd ſoudain courage ;  
 Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir ,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
 Ils gagnent leurs vaiſſeaux , ils en coupent les cables ,  
 Pouſſent jufques aux cieus des cris épouvantables ,  
 Font retraite en tumulte , & ſans confidérer  
 Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.  
 Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte ,



Le flux les apporta , le reflux les remporte ;  
 Cependant que leurs Rois engagés parmi nous ;  
 Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups ;  
 Disputent vaillamment , & vendent bien leur vie ;  
 A se rendre moi-même en vain je les convie ,  
 Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas.  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ;  
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,  
 Ils demandent le chef , je me nomme , ils se ren-  
 dent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps ;  
 Et le combat cessa faute de combattans.  
 C'est de cette façon que pour votre service....

## S C E N E I V.

D. FERNAND , D. DIEGUE , D. RODRIGUE ,  
 D. ARIAS , D. ALONSE , D. SANCHE.

D. A L O N S E.

Sire , Chimene vient vous demander justice.

D. F E R N A N D.

La fâcheuse nouvelle , & l'importun devoir !  
 Va , je ne la veux pas obliger à te voir ;  
 Pour tous remercimens il faut que je te chasse ;  
 Mais avant que sortir , vien que ton Roi t'embrasse.

( *D. Rodrigue rentre.* )

D. D I E G U E.

Chimene le poursuit , & voudroit le sauver.

D. F E R N A N D.

On m'a dit qu'elle l'aime , & je vais l'éprouver.  
 Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.

D. FERNAND , D. DIEGUE , D. ARIAS ,  
D. SANCHE , D. ALONSE , CHIMENE ,  
ELVIRE.

D. FERNAND.

**E**Nfin soyez contente ,  
Chimene , le succès répond à votre attente ,  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus ,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ,  
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.

( à D. Diegue. )

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme ; & d'un amour parfait  
Dans cette pamoison , Sire , admirez l'effet.  
Sa douleur a trahi les secrets de son ame ,  
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMENE.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

D. FERNAND.

Non , non , il voit le jour ,  
Et te conserve encore un immuable amour ;  
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire , on pâme de joie ainsi que de tristesse ,  
Un excès de plaisir nous rend tous languissans ;  
Et quand il surprend l'ame , il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ;  
Chimene , ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien , Sire , ajoutez ce comble à mon malheur ,

Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur,  
 Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;  
 Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.  
 S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays ;  
 Ma vengeance est perdue , & mes desseins trahis.  
 Une si belle fin m'est trop injurieuse ;  
 Je demande sa mort , mais non pas glorieuse ,  
 Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut ,  
 Non pas au lit d'honneur , mais sur un échaffaud.  
 Qu'il meure pour mon pere , & non pour la patrie ,  
 Que son nom soit taché , sa mémoire flétrie :  
 Mourir pour le pays n'est pas un triste sort ,  
 C'est s'immortaliser par une belle mort.  
 J'aime donc sa victoire , & je le puis sans crime ,  
 Elle assure l'Etat , & me rend ma victime ,  
 Mais noble , mais fameuse entre tous les guerriers ;  
 Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers ;  
 Et pour dire en un mot ce que j'en confidere ,  
 Digne d'être immolée aux mânes de mon pere.  
 Hélas ! à quel espoir me laissai-je emporter !  
 Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.  
 Que pourroient contre lui des larmes qu'on mé-  
 prise ?

Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;  
 Là sous votre pouvoir tout lui devient permis ,  
 Il triomphe de moi comme des ennemis ;  
 Dans leur sang répandu la justice étouffée  
 Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée.  
 Nous en croissons la pompe , & le mépris des loix  
 Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma fille , ces transports ont trop de violence ,  
 Quand on rend la justice , on met tout en balance.  
 On a tué ton pere , il étoit l'agresseur ;  
 Et la même équité m'ordonne la douceur.  
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître ,  
 Consulte bien ton cœur , Rodrigue en est le maître ;

T R A G E D I E. 61

Et ta flamme en secret rend graces à ton Roi ,  
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

C H I M E N E.

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colere !  
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon pere !  
De ma juste poursuite on fait si peu de cas ,  
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !  
Puisque vous refusez la justice à mes larmes ,  
Sire , permettez-moi de recourir aux armes ,  
C'est par-là seulement qu'il a sçu m'outrager ,  
Et c'est aussi par-là que je me dois venger.  
A tous vos cavaliers je demande sa tête ,  
Oui , qu'un deux me l'apporte , & je suis sa con-  
quête ,  
Qu'ils le combattent , Sire , & le combat fini ,  
J'épouse le vainqueur , si Rodrigue est puni.  
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. F E R N A N D.

Cette vieille coutume en ces lieux établie ,  
Sous couleur de punir un injuste attentat ,  
Des meilleurs combattans affoiblit un état.  
Souvent de cet abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent , & soutient le coupable ;  
J'en dispense Rodrigue , il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;  
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime ,  
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. D I E G U E.

Quoi ! Sire , pour lui seul vous renversez des loix  
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !  
Que croira votre peuple , & que dira l'envie ,  
Si sous votre défense il ménage sa vie ;  
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas  
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau  
trépas ?  
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire ,  
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire ;

Le Comte eut de l'audace , il l'en a sçu punir ;  
Il l'a fait en brave homme , & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez , j'accorde qu'il le fasse ,  
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la  
place ;

Et le prix que Chimene au vainqueur a promis ,  
De tous mes cavaliers feroit ses ennemis.

L'opposer seul à tous feroit trop d'injustice ,  
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisis qui tu voudras , Chimene , & choisis  
bien ;

Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne ,  
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.

Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui ,  
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?

Qui se hazarderoit contre un tel adversaire ?

Qui seroit ce vaillant , ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ , vous voyez l'affaillant ,  
Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant.

( à Chimene. )

Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse ,  
Madame , vous sçavez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimene , remets-tu ta querelle en sa main ?

C H I M E N E.

Sire , je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non , Sire , il ne faut pas différer davantage ,  
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille , & combattre à l'instant ?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
 Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
 De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

( à D. Arias. )

Vous seul des combattans jugerez la vaillance,  
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur ;  
 Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
 Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,  
 Je le veux de ma main présenter à Chimene ;  
 Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi.

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta  
 plainte,  
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans con-  
 trainte,  
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,  
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

*Fin du quatrieme Acte.*





## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

Q Uoi, Rodrigue, en plein jour! D'où te vient  
cette audace?

Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu;  
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.

Cet immuable amour, qui sous vos loix m'engage,  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hom-  
mage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens;  
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,  
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?  
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort?  
Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort!  
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,  
Va combattre Don Sanche, & déjà désespere!  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat;  
Et ma fidèle ardeur sçait bien m'ôter l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie;

J'ai toujours même cœur , mais je n'ai point de bras ,

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
 Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle ,  
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.  
 Mais défendant mon Roi , son peuple & mon pays ;  
 A me défendre mal , je les aurois trahis.  
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie  
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt ;  
 Vous demandez ma mort j'en accepte l'arrêt ;  
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre ,  
 Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.  
 On ne me verra point en repousser les coups ,  
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;  
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent ;  
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutien-

nent ,  
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert ,  
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

C H I M E N E.

Si d'un triste devoir la juste violence ,  
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance ;  
 Prescrit à ton amour une si forte loi ,  
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ,  
 En cet aveuglement ne perd pas la mémoire ,  
 Qu'ainsi que de ta vie , il y va de ta gloire ,  
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu ,  
 Quand on le sçaura mort , on le croira vaincu.  
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chere ;  
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon pere ;  
 Et te fait renoncer , malgré ta passion ,  
 A l'espoir le plus doux de ma possession.  
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte ,  
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte !  
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
 Pourquoi ne l'as-tu plus , ou pourquoi l'avois-tu ?



Quoi ! N'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
 S'il ne faut m'offenser , n'as-tu point de courage ?  
 Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur ,  
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
 Va , sans vouloir mourir , laisse-moi te poursuivre ;  
 Et défends ton honneur , si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte , & les Mores défaits ,  
 Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre ,  
 On sçait que mon courage ose tout entreprendre ,  
 Que ma valeur peut tout , & que dessous les cieux  
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.  
 Non , non , en ce combat , quoi que vous veuillez  
 croire ,

Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire ,  
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur ,  
 Sans passer pour vaincu , sans souffrir un vainqueur.  
 On dira seulement : *Il adoroit Chimene ,  
 Il n'a pas voulu vivre , & mériter sa haine ,  
 Il a cédé lui-même à la rigueur du sort  
 Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort ;  
 Elle vouloit sa tête , & son cœur magnanime ,  
 S'il l'en eût refusé , eût pensé faire un crime.  
 Pour venger son honneur il perdit son amour ,  
 Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ,  
 Préférant quelque espoir qu'eût son ame asservie ;  
 Son honneur à Chimene , & Chimene à sa vie.*  
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat ,  
 Loin d'obscurcir ma gloire , en rehausser l'éclat ;  
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire ,  
 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas ,  
 Ta vie & ton honneur sont de foibles appas ,  
 Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche ,  
 Défens-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.

Combats pour m'affranchir d'une condition  
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
 Te dirai-je encor plus ? Va , songe à ta défense ,  
 Pour forcer mon devoir , pour m'imposer silence ;  
 Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris ,  
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le  
 prix.

Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ?  
 Paroissez Navarois , Mores & Castillans ,  
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans ,  
 Unissez-vous ensemble , & faites une armée  
 Pour combattre une main de la sorte animée ;  
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ,  
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II.

L'INFANTE *seule.*

T'écouterai-je encor , respect de ma naissance ;  
 Qui fais un crime de mes feux ?  
 T'écouterai-je , amour , dont la douce puissance  
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?  
 Pauvre Princesse auquel des deux  
 Dois-tu prêter obéissance ?

Rodrigue , ta valeur te rend digne de moi ,  
 Mais pour être vaillant , tu n'es pas fils de Roi.

Impitoyable sort , dont la rigueur sépare  
 Ma gloire d'avec mes desirs !  
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?

O cieux ! A combien de soupirs  
Faut-il que mon cœur se prépare ;  
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment ,  
Ni d'éteindre l'amour , ni d'accepter l'amant ?

Mais c'est trop de scrupule , & ma raison s'étonne  
Du mépris d'un si digne choix ;  
Bien qu'aux Monarques seuls ma naissance me donne ,  
Rodrigue , avec honneur je vivrai sous tes loix ;  
Après avoir vaincu deux Rois ,  
Pourrois-tu manquer de couronne ?  
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner ,  
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moi , mais il est à Chimene ,  
Le don que j'en ai fait me nuit ;  
Entr'eux la mort d'un pere a si peu mis de haine ,  
Que le devoir du sang à regret le poursuit :  
Ainsi n'espérons aucun fruit  
De son crime ni de ma peine ,  
Puisque pour me punir le destin a permis  
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

## S C E N E III.

L'INFANTE , LEONOR.

L'INFANTE.

O U viens-tu , Léonor ?

LEONOR.

Vous applaudir , Madame ,  
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame ,

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,  
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;  
Vous scavez le combat où Chimène l'engage.  
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari ;  
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?  
Si Rodrigue combat sous ces conditions,  
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.  
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices ;  
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort  
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord ?  
Car Chimène aisément montre par sa conduite  
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.  
Elle obtient un combat, & pour son combattant  
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.  
Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;  
Don Sanche lui suffit, & mérite son choix,  
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.  
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;  
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;  
Et sa facilité vous doit bien faire voir  
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir ;  
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,  
Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur

A l'envi de Chimene adore ce vainqueur.

A quoi me résoudre-je , amante infortunée ?

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.

Le ciel vous doit un Roi , vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue , un simple gentilhomme ;

Non , ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme.

Si j'aime , c'est l'auteur de tant de beaux exploits ,

C'est le valeureux Cid , le maître de deux Rois.

Je me vaincrai pourtant , non de peur d'aucun blâme ,

Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;

Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné ,

Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.

Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine ,

Allons encore un coup le donner à Chimene ;

Et toi , qui vois les traits dont mon cœur est percé ,

Vien me voir achever comme j'ai commencé.

## S C E N E IV.

C H I M E N E , E L V I R E .

C H I M E N E .

**E**Lvire , que je souffre , & que je suis à plaindre !

Je ne sçai qu'espérer , & je vois tout à craindre ,

Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ,

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;

Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;

Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort ,

Mon pere est sans vengeance , ou mon amant est

mort.

E L V I R E.

D'un & d'autre côté je vous vois foulagée ;  
 Ou vous avez Rodrigue , ou vous êtes vengée ;  
 Et quoique le destin puisse ordonner de vous ,  
 Il soutient votre gloire , & vous donne un époux.

C H I M E N E.

Quoi ! l'objet de ma haine , ou bien de ma colere ;  
 L'assassin de Rodrigue , ou celui de mon pere !  
 De tous les deux côtés on me donne un mari ,  
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.  
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle ,  
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.  
 Allez , vengeance , amour , qui troublez mes es-  
 prits ,

Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.  
 Et toi , puissant moteur du destin qui m'outrage ,  
 Termine ce combat sans aucun avantage ,  
 Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

E L V I R E.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.  
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,  
 S'il vous laisse obligée à demander justice ,  
 A témoigner toujours ce haut ressentiment ,  
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
 Madame , il vaut bien mieux que sa rare vaillance  
 Lui couronnant le front , vous impose silence ,  
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs ;  
 Et que le Roi vous force à suivre vos desirs.

C H I M E N E.

Quand il sera vainqueur crois-tu que je me rende ?  
 Mon devoir est trop fort , & ma perte trop grande ;  
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi ,  
 Que celle du combat & le vouloir du Roi.  
 Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine ,  
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimene ;  
 Et quoi qu'à sa victoire un Monarque ait promis ,  
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

Gardez , pour vous punir de cet orgueil étrange ;  
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
 Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur  
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !  
 Que prétend ce devoir , & qu'est-ce qu'il espère ?  
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de mal-  
 heur ?

Faut-il perte sur perte , & douleur sur douleur ?  
 Allez dans le caprice où votre honneur s'obstine ;  
 Vous ne meritez pas l'amant qu'on vous destine ;  
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux  
 Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire , c'est assez des peines que j'endure ;  
 Ne les redouble point par ce funeste augure.  
 Je veux si je le puis , les éviter tous deux ,  
 Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.  
 Non , qu'une folle ardeur de son côté me panche ;  
 Mais s'il étoit vaincu , je ferois à D. Sanche ,  
 Cette appréhension fait naître mon souhait.  
 Que vois-je malheureuse ? Elvire , c'en est fait.

## SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

**O**bligé d'apporter à vos pieds cette épée.....

CHIMENE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempee ?  
 Perfide , oses-tu bien te montrer à mes yeux ,  
 Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?

Eclate

TRAGÉDIE.

73

Eclate , mon amour , tu n'as plus rien à craindre ,  
 Mon pere est satisfait , cesse de te contraindre.  
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté ,  
 Mon ame au désespoir , ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus raffis ....

CHIMENE.

Tu me parles encore ;  
 Exécrable assassins d'un héros que j'adore ?  
 Va , tu l'as pris en traître , un guerrier si vaillant  
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
 N'espère rien de moi , tu ne m'as point servie ;  
 En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression , qui loin de m'écouter ....

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?  
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
 Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance!

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS ;  
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE ;  
 ELVIRE.

CHIMENE.

Sire , il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.  
 J'aimois , vous l'avez sçu ; mais pour venger mon  
 pere  
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chere.  
 Votre Majesté , Sire , elle-même a pu voir  
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
 Enfin Rodrigue est mort , & sa mort m'a changée  
 d'implacable ennemie en amante affligée ;

Tome I.

D



J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour ;  
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.  
 Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense ;  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !  
 Sire , si la pitié peut émouvoir un Roi ,  
 De grace , revoquez une si dure loi ;  
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime ,  
 Je lui laisse mon bien , qu'il me laisse à moi-même ,  
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment  
 Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin elle aime , Sire , & ne croit plus un crime  
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimene , fors d'erreur , ton amant n'est pas mort ;  
 Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire , un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue ;  
 Je venois du combat lui raconter l'issue.  
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé ,  
*Ne crains rien , m'a-t-il dit , quand il m'a défarmé ,  
 Je laisserois plutôt la victoire incertaine ,  
 Que de répandre un sang hazardé pour Chimene ;  
 Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi ,  
 Va de notre combat l'entretenir pour moi ,  
 De la part du vainqueur lui porter ton épée.*  
 Sire , j'y suis venu , cet objet l'a trompée ,  
 Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour ;  
 Et soudain sa colere a trahi son amour  
 Avec tant de transport & tant d'impatience ,  
 Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.  
 Pour moi , bien que vaincu , je me répute heureux ;  
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux ,  
 Perdant infiniment , j'aime encor ma défaite ,  
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille , il ne faut point rougir d'un si beau feu ;

Ni chercher les moyens d'en faire un déshonneur ;  
 Une louable honte en vain t'en sollicite ,  
 Ta gloire est dégagée , & ton devoir est quitte ,  
 Ton pere est satisfait , & c'étoit le venger  
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
 Tu vois comme le ciel autrement en dispose ,  
 Ayant tout fait pour lui , fais pour toi quelque chose ;  
 Et ne sois point rebelle à mon commandement ,  
 Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE DERNIÈRE.

D. FERNAND , L'INFANTE , D. DIEGUE ,  
 D. ARIAS , D. RODRIGUE , D. ALONSE ,  
 D. SANCHE , CHIMENE , LEONOR ,  
 ELVIRE.

L'INFANTE.

**S**Eche tes pleurs , Chimene , & reçois sans tristesse  
 Ce généreux vainqueur des mains de ta Prin-  
 cesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point , Sire , si devant vous  
 Un respect amoureux me jette à ses genoux.  
 Je ne viens point ici demander ma conquête ,  
 Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête ,  
 Madame , mon amour n'emploiera point pour moi  
 Ni la loi du combat , ni le vouloir du Roi.  
 Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pere ,  
 Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
 Faut-il combattre encor mille & mille rivaux ,  
 Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux ,  
 Forcer moi seul un camp , mettre en fuite une ar-  
 mée ,  
 Des héros fabuleux passer la renommée ?  
 Si mon crime par-là se peut enfin laver ,

J'ose tout entreprendre , & puis tout achever.  
 Mais si ce fier honneur toujours inexorable  
 Ne se peut appaiser sans la mort du coupable ,  
 N'armez plus contre moi le pouvoir des humains ;  
 Ma tête est à vos pieds , vengez-vous par vos mains.  
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ,  
 Prenez une vengeance à tout autre impossible :  
 Mais du moins que ma mort suffise à me punir ,  
 Ne me bannissez point de votre souvenir ;  
 Et puisque mon trépas conserve votre gloire ,  
 Pour vous en revanche conservez ma mémoire ,  
 Et dites quelquefois en déplorant mon sort ,  
*S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.*

C H I M E N E .

Releve-toi , Rodrigue. Il faut l'avouer , Sire ;  
 Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire ;  
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;  
 Et quand un Roi commande on lui doit obéir.  
 Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée ,  
 Pourrez-vous à vos yeux souffrir cette hymenée ?  
 Et quand de mon devoir vous voulez cet effort ,  
 Toute votre justice en est-elle d'accord ?  
 Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire ,  
 De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ;  
 Et me livrer moi-même au reproche éternel  
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

D. F E R N A N D .

Le temps assez souvent a rendu légitime  
 Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.  
 Rodrigue t'a gagnée , & tu dois être à lui ;  
 Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui ,  
 Il faudroit que je fusse ennemi de la gloire  
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.  
 Cet hymen différé ne rompt point une loi ,  
 Qui sans marquer de temps lui destine ta foi ,  
 Prens un an , si tu veux , pour essuyer tes larmes ,  
 Rodrigue , cependant il faut prendre les armes ;

Après avoir vaincu les Mores sur nos bords ,  
 Renversé leurs desseins , repoussé leurs efforts ;  
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre ,  
 Commander mon armée , & ravager leur terre.  
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi ,  
 Ils t'ont nommé Seigneur , & te voudront pour Roi.  
 Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle ,  
 Reviens-en , s'il se peut , encor plus digne d'elle ;  
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser ,  
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimene , & pour votre service ,  
 Que peut - on m'ordonner que mon bras n'accom-  
 plisse ?

Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer ,  
 Sire , ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage , espère en ma promesse ;  
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse ,  
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre  
 toi ,

Laisse faire le temps , ta vaillance , & ton Roi.

F I N.





J U G E M E N T  
D E L A T R A G É D I E ,  
O U T R A G I - C O M É D I E  
D U C I D.

*DANS toutes les pièces Dramatiques que Mr. Corneille avoit données auparavant celle-ci , il n'avoit encore paru que comme un des premiers Poëtes du théâtre françois ; & s'il n'avoit point eu de supérieurs , du moins s'étoit-il laissé donner des égaux. Mais le Cid l'éleva si fort au dessus d'eux , qu'il ne leur a pas été possible , ni à toute la troupe des Poëtes dramatiques joints ensemble , de l'atteindre depuis ce tems-là.*

*L'émulation de ceux qui avoient été ses concurrents jusqu'alors , se tourna en une jalousie qui donna encore un nouvel éclat à l'Ouvrage de Mr. Corneille ; & l'inutilité des efforts qu'on fit contre lui , quoique appuyés de toute l'autorité du Ministère , ne servit qu'à l'affermir dans sa nouvelle supériorité , & à lui assurer pour toujours la Principauté du théâtre.*

*Mr. Pellisson dit qu'il n'est pas aisé de s'imaginer avec quelle approbation le Cid fut reçu de la Cour & du Public. On ne pouvoit se lasser de le voir ; on n'entendoit parler d'autre chose dans les Compagnies ; chacun en sçavoit quelque partie par cœur ; on le faisoit apprendre aux enfans ; & il s'est fait dans les Provinces du Royaume une espèce de Proverbe de la maniere de dire , beau comme le Cid.*

OU TRAGI-COMEDIE DU CID. 79

Tout le monde ne voulut pas joindre sa voix parmi ces bruits & ces acclamations, & les envieux du Cid non contents de se taire, chercherent dès-lors les moyens d'imposer silence au public. Leur parti se trouva fortifié par le grand Cardinal de Richelieu qui voulut bien honorer Mr. Corneille de sa jalousie; & qui sans perdre son caractère de Ministre libéral en continuant toujours ses gratifications à un homme qu'il considéroit comme poète en général, entreprit en qualité d'Auteur & de bel esprit, de lui faire des affaires comme à l'auteur du Cid, par un pur déplaisir qu'il avoit de voir toutes les Pièces de théâtre des autres, & sur-tout celles où il avoit quelque part, entièrement effacées par celle-là.

Celui qui commença, dit Mr. Pellisson, fut Mr. De Scudéry qui publia ses Observations contre le Cid, premièrement pour se satisfaire lui-même, & ensuite pour plaire au Cardinal, qui forma de toutes ses Créatures, tant à la cour qu'à la ville, un parti pour l'opposer à celui des Approbateurs du Cid. Le Cardinal ravi d'avoir trouvé en Scudéry un homme qui voulût être partie de Corneille, le porta à soumettre ses Observations au Jugement de l'Académie; & il obligea cette Assemblée malgré toute sa répugnance & toutes ses raisons, d'examiner juridiquement la Tragi-comédie & les Observations, & d'en faire une censure dans les formes ordinaires.

L'Académie assemblée le 16 Juin 1637, nomma Messieurs de Bourzey, Chapelain & Desmarest pour examiner le Cid & les Observations. La tâche de ces trois Commissaires n'étoit que pour l'Examen du corps de l'Ouvrage en gros; & quinze jours après on commit quatre autres Académiciens pour celui des Vers en particulier. Ces derniers qui étoient Messieurs de Cerisy, Gombaud, Baro & l'Etoile s'acquiterent de leur Commission, de quel-

## 80 JUGEMENT DE LA TRAGÉDIE

que maniere que ce fut ; & l'Académie ayant délibéré en diverses conférences ordinaires & extraordinaires sur leurs remarques , Mr. Desmarests eut ordre enfin d'y mettre la dernière main.

Mais l'Examen de l'Ouvrage en gros ne fut pas une chose si facile à ces Messieurs. Mr. Chapelain l'un des trois Commissaires fit un corps de ses Réflexions qui fut présenté au Cardinal , qui n'en fut pas entièrement satisfait , & qui y fit des Apostilles par lesquelles il faisoit connoître qu'il eût souhaité qu'on eût déclaré la pièce du Cid entièrement irrégulière. Il manda néanmoins que la substance en étoit bonne , mais qu'il falloit y jeter quelques poignées de fleurs. L'ouvrage fut donné à polir par Délibération de l'Académie à Messieurs de Serizay , Cerizy , Gombaud , & Sirmond. Cerizy le coucha par écrit , & Gombaud fut nommé pour la dernière révision du style. Tout fut lu & examiné par la Compagnie en diverses assemblées ordinaires & extraordinaires , comme s'il eût été question de la ruine ou du salut de l'Etat , & on le mit enfin sous presse.

Le Cardinal ayant vu les premières feuilles , n'en fut point content , & sous prétexte que Mr. de Cerizy y avoit mis trop de fleurs , il fit arrêter l'impression. S'étant expliqué ensuite sur la maniere dont il vouloit qu'on écrivit cet ouvrage , il en donna la charge à Mr. Sirmond qui ne le satisfit point encore. Il fallut enfin que Mr. Chapelain reprit tout ce qui avoit été fait tant par lui que par les autres. Il en composa le petit livre que nous avons sous le Titre de Sentimens de l'Académie françoise sur la Tragi-Comédie du Cid ; ouvrage qui coûta cinq mois de travail à l'Académie & au Cardinal , sans que durant tout ce tems-là ce Ministre qui avoit toutes les affaires du Royaume sur les bras , & toutes celles de l'Europe dans la tête , se lassât

## OU TRAGI-COMEDIE DU CID. 81

*de ce dessein, & relachât rien de ses soins pour cet ouvrage, comme nous l'apprenons de Mr. Pellisson.*

*Voici en gros quels sont les principaux sentimens de l'Académie sur le Cid. Mr. de Scudéry & les autres Adversaires de Mr. Corneille, n'ont point eu raison d'accuser cette pièce d'irrégularité & de dire que le sujet n'en vaut rien; qu'on n'y trouve ni nœud ni intrigue, & qu'on en devine la fin sitôt qu'on en a vu le commencement. Ce qu'il y a à dire, c'est que l'intrigue n'est pas vraisemblable. Ainsi le sujet du Cid est défectueux, au jugement de cette Assemblée, en sa plus essentielle partie, parce qu'il manque de l'un & de l'autre vraisemblable, que prescrit Aristote du commun & de l'extraordinaire. L'art lui a manqué lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & pour avoir fait consentir Chimene à épouser Rodrigue le jour même qu'il avoit tué le Comte son pere.*

*L'Académie condamne aussi les mœurs attribuées à Chimene, qui contre la bienséance de son sexe paroît amante trop sensible, & fille trop dénaturée; & elle juge qu'il a mis d'ailleurs trop d'inégalité dans ses mœurs.*

*En un mot elle a remarqué diverses fautes de jugement dans toute la conduite de l'ouvrage, elle s'est déclarée particulièrement contre tout l'Episode de l'Infante; elle prétend que le théâtre est très-mal entendu dans ce Poëme, & qu'une même scène y représente plusieurs lieux. C'est un défaut que l'on trouve dans la plupart de nos Poëmes Dramatiques qui avoient paru jusqu'alors, mais l'auteur du Cid s'étant resserré si étroitement pour y faire rencontrer l'unité de jour, devoit aussi s'efforcer d'y faire rencontrer l'unité de lieu, dont le défaut ne peut produire dans l'esprit du spectateur que de la confusion & de l'obscurité.*



## 82 JUGEMENT DE LA TRAGÉDIE

*L'Académie a censuré aussi plusieurs endroits de la Versification, qui servent au moins à nous persuader qu'il y a peu d'ouvrages en vers dont la diction soit parfaitement correcte ; mais sur ce qu'on accusoit l'auteur de plusieurs larcins, elle témoigne qu'il y a bien peu de choses imitées où il soit demeuré au dessous de son original ; qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient ; & qu'il y a ajouté beaucoup de choses de son propre fonds, qui ne cèdent en rien à celles du premier auteur.*

*L'Académie ne se seroit acquittée que de la moitié de ses fonctions, si après avoir montré les défauts du Cid, elle n'eût découvert en même-tems la cause & la source de cette approbation si extraordinaire, dont le peuple l'avoit prévenu. Il semble même qu'elle auroit dû commencer à ruiner les fondemens de cette approbation avant que d'établir sa censure. Quoi qu'il en soit, elle dit, » que les passions violentes bien ex-  
» primées, font souvent dans ceux qui les voient  
» une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les  
» ressentent véritablement, qu'elles ôtent à tous la  
» liberté de l'esprit, & font que les uns se plaisent à  
» voir représenter les fautes que les autres se plai-  
» sent à commettre. Ce sont ces puissans mouve-  
» mens, selon ces Messieurs, qui ont tiré des spec-  
» tateurs du Cid cette grande approbation, & qui  
» doivent aussi la faire excuser. L'Auteur s'est faci-  
» lement rendu maître de leur ame, après y avoir  
» excité le trouble & l'émotion ; leur esprit flatté  
» par quelques endroits agréables, est devenu aisé-  
» ment flatteur de tout le reste ; & les charmes écla-  
» tans de quelque partie leur ont donné de l'amour  
» pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingé-  
» nieux, ils eussent été moins sensibles ; ils eussent  
» vu les défauts de cette Pièce, s'ils ne se fussent  
» point trop arrêtés à en regarder les beautés. Mais  
» d'un autre côté les sçavans & les experts de l'art*

OU TRAGI-COMEDIE DU CID. 83

» doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage qui n'auroit pas eu le bonheur d'agrèer si fort au commun, s'il n'avoit des graces qui ne sont pas communes.

Voilà quel fut le sentiment de l'Académie sur le Cid ; mais si nous en croyons M. Corneille, ou celui qui prit son nom, ce ne fut ni celui de la ville ni celui du peuple. Ce n'est pas qu'il ne convînt lui-même de l'équité qui paroît dans une bonne partie de ces censures, mais il prétendoit avoir remporté le témoignage de l'excellence de sa pièce par le grand nombre de ses représentations, par la foule extraordinaire des spectateurs de tout état & de toute condition, & par les acclamations générales qu'elle avoit reçues. Et quoi qu'il ait défié l'Académie entière de donner jamais à sa censure autant de réputation que sa pièce en avoit déjà acquis, il ne laissoit pas de convenir que ce Poëme avoit des défauts ; mais, qu'il avoit tant d'avantages du côté du sujet & des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir ces défauts, & ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation, quoique ce soit ce lui de tous ses ouvrages réguliers, selon lui, où il se soit permis le plus de licence ; & qu'il passoit encore vingt-cinq ou trente ans après pour le plus beau de ses ouvrages, auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la sévérité des règles. «

C'est dans la même pensée que M. de Balzac écrivant à M. Scudéry, dit que quelques irrégularités qu'ait commises M. Corneille dans le Cid, comme ses censeurs avoient prétendu le montrer, cette pièce ne laisseroit pas d'être admirable, en ce qu'elle avoit reçu les applaudissemens de ses spectateurs & les approbations de toute la France, puisque la fin des pièces de théâtre n'est autre que la satisfaction des spectateurs, & qu'ainsi elle avoit triomphé des rai-

## 84 JUGEMENT DE LA TRAG. &c.

*sonnemens de ses adversaires, quoiqu'elle eût violé les règles de l'art, selon l'opinion même de Sénèque, qui dit que quand il s'agit des Ouvrages qui éblouissent les yeux d'abord, & qui préoccupent les esprits en leur faveur, celui qui a enlevé l'approbation publique l'emporte sur celui qui l'a méritée: major ille est qui judicium abstulit quàm qui meruit, quoique dans la suite une recherche exacte dût y faire voir quelques défauts.*

*C'est aussi ce qui a fait dire à M. Despréaux; Satyre IX. vers. 231. & suiv.*

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue,  
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue;  
L'Académie en corps a beau le censurer,  
Le public révolté s'obstine à l'admirer.*

*Tant il est vrai que le peuple a ses règles, aussi bien que les sçavans, pour juger d'un Ouvrage fait pour son contentement; qu'un Poëte peut impunément pécher contre l'art & les maximes d'Aristote sans manquer au moyen de plaire; & que quand une pièce de théâtre a eu tout le succès que son Auteur pouvoit espérer dans la fin qu'il s'est proposée de satisfaire ceux pour qui elle est faite, il importe peu que ce soit régulièrement ou contre les règles qu'il ait réussi, c'est-à-dire suivant un caprice plutôt qu'un autre.*



**H O R A C E ,**  
*TRAGÉDIE.*



## A C T E U R S.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe ;  
Amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace, & sœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace, & sœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'Armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.

*La Scène est à Rome dans une Salle de la maison d'Horace.*



# H O R A C E ,

## *TRAGÉDIE.*



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

PROUVEZ ma foiblesse , & souffrez ma  
douleur ,  
A Elle n'est que trop juste en un si grand mal-  
heur ;  
Si près de voir sur soi fondre de tels orages ,  
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;  
Et l'esprit le plus mâle & le moins abattu ,  
Ne sçauroit sans désordre exercer sa vertu.  
Quoique le mien s'étonne à ces rudes allarmes ;  
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes lar-  
mes ;  
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux ,  
Ma constance du moins régné encor sur mes yeux.

Quand on arrête-là les déplaisirs d'une ame ;  
Si l'on fait moins qu'un homme , on fait plus qu'une  
femme ;

Commander à ses pleurs en cette extrémité ,  
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

J U L I E .

C'en est peut-être assez pour une ame commune ;  
Qui du moindre péril se fait une infortune ,  
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux ;  
Il ose espérer tout dans un succès douteux.  
Les deux camps sont rangés au pied de nos murail-  
les ;

Mais Rome ignore encor comme on perd des batail-  
les ;

Loin de trembler pour elle , il lui faut applaudir ,  
Puisqu'elle va combattre , elle va s'agrandir.  
Bannissez , bannissez une frayeur si vaine ,  
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

S A B I N E .

Je suis Romaine , hélas ! puisqu'Horace est Romain ;  
J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;  
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée ,  
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.  
Albe , où j'ai commencé de respirer le jour ;  
Albe , mon cher pays , & mon premier amour ,  
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte ;  
Je crains notre victoire autant que notre perte.  
Rome , si tu te plains que c'est-là te trahir ,  
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre ;  
Mes trois freres dans l'une , & mon mari dans l'autre ;  
Puis-je former des vœux , & sans impiété ,  
Importuner le ciel pour ta félicité ?

Je sçai que ton Etat encore en sa naissance ,  
Ne sçauroit sans la guerre affermir sa puissance ;  
Je sçai qu'il doit s'accroître , & que tes grands destins  
Ne le borneront pas chez les peuples Latins ;

Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre ;  
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.  
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur  
 Qui suit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur ,  
 Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées ,  
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.  
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons ,  
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;  
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule ;  
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.  
 Ingrate , souvien-toi que du sang de ses Rois  
 Tu tiens ton nom , tes murs , & tes premières  
 loix ;

Albe est ton origine , arrête , & considère  
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.  
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans ,  
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans ;  
 Et se laissant ravir à l'amour maternelle ,  
 Ses vœux seront pour toi , si tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce discours me surprend , vu que depuis le temps ,  
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattans ,  
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence  
 Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.  
 J'admirois la vertu qui réduisoit en vous  
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;  
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes ,  
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats ,  
 Trop foibles pour jeter un des partis à bas ;  
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine ,  
 Oui , j'ai fait vanité d'être toute Romaine ,  
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret ,  
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;  
 Et si j'ai ressenti dans ses destins contraires ,  
 Quelque maligne joie en faveur de mes freres ;



Soudain pour l'étouffer rappelant ma raison ;  
 J'ai pleuré quand la gloire entroît dans leur maison.  
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre tombe ;  
 Qu'Albe devienne esclave , ou que Rome succombe ,  
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus  
 Ni d'obstacle aux vainqueurs , ni d'espoir aux vaincus ;  
 J'aurois pour mon pays une cruelle haine ,  
 Si je pouvois encore être toute Romaine ,  
 Et si je demandois votre triomphe aux dieux ,  
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.  
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme ;  
 Je ne suis point pour Albe , & ne suis plus pour Rome ;  
 Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort ,  
 Et serai du parti qu'affligera le sort.  
 Egale à tous les deux jusques à la victoire ,  
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;  
 Et je garde , au milieu de tant d'âpres rigueurs ,  
 Mes larmes aux vaincus , & ma haine aux vainqueurs.

## J U L I E .

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses  
 En des esprits divers des passions diverses ;  
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !  
 Son frere est votre époux , le vôtre est son amant ;  
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre ,  
 Son sang dans une armée , & son amour dans l'autre.  
 Lorsque vous conserviez un esprit tout Romain ,  
 Le sien irrésolu , le sien tout incertain ,  
 De la moindre mêlée appréhendoit l'orage ,  
 De tous les deux partis détestoit l'avantage ,  
 Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs ;  
 Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.  
 Mais hier quand elle sçut qu'on avoit pris journée ,

Et qu'enfin la bataille alloit être donnée ;  
Une soudaine joie éclatant sur son front . . . :

S A B I N E.

Ah ! Que je crains, Julie, un changement si prompt !  
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valere ;  
Pour ce rival sans doute elle quitte mon frere ;  
Son esprit ébranlé par les objets présens ,  
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.  
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ,  
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;  
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ;  
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ,  
Les ames rarement sont de nouveau blessées ;  
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées.  
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens ,  
Ni de contentemens qui soient pareils aux siens.

J U L I E.

Les causes comme à vous , m'en semblent fort obscures ,

Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

C'est assez de constance en un si grand danger  
Que de le voir , l'attendre , & ne point s'affliger ;  
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

S A B I N E.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.  
Essayez sur ce point à la faire parler ,  
Elle vous aime assez pour ne vous rien céler :  
Je vous laisse.



## S C E N E II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

**M**A sœur, entretenez Julie ;  
 J'ai honte de montrer tant de mélancolie ;  
 Et mon cœur accablé de mille déplaisirs ,  
 Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

## S C E N E III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

**Q**U'elle a tort de vouloir que je vous entre-  
 tienne !  
 Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne ;  
 Et que plus insensible à de si grands malheurs ,  
 A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?  
 De pareilles frayeurs mon ame est allarmée ,  
 Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.  
 Je verrai mon amant , mon plus unique bien ,  
 Mourir pour son pays ou détruire le mien ;  
 Et cet objet d'amour devenir pour ma peine  
 Digne de mes soupirs ou digne de ma haine.  
 Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous ;  
 On peut changer d'amant , mais non changer d'é-  
 poux.

Oubliez Curiace & recevez Valere ,  
 Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ,  
 Vous ferez toute nôtre ; & votre esprit remis  
 N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes ;  
 Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.

Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister ,  
 J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire ;  
 Je vous vis encore hier entretenir Valere ;  
 Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous ,  
 Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon visage ,  
 N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;  
 De mon contentement un autre étoit l'objet ;  
 Mais pour sortir d'erreur sçachez-en le sujet.  
 Je garde à Curiace une amitié trop pure ,  
 Pour souffrir plus long-temps qu'on m'estime par-  
 jure.

Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur  
 Par un heureux hymen mon frere possesseur ;  
 Quand pour comble de joie il obtint de mon pere  
 Que de ses chastes feux je serois le salaire.  
 Ce jour nous fut propice & funeste à la fois ,  
 Unissant nos maisons , il désunit nos Rois ,

Un même instant conclut notre hymen & la guerre ;  
 Fit naître notre espoir & le jetta par terre ,  
 Nous ôta tout si-tôt qu'il nous eut tout promis ;  
 Et nous faisant amant il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes ,  
 Combien contre le ciel il vomit de blasphêmes ;  
 Et combien de ruisseaux coulerent de mes yeux !  
 Je ne vous le dis point , vous vîtes nos adieux.  
 Vous avez vu depuis les troubles de mon ame ,  
 Vous sçavez pour la paix quels vœux a fait ma flamme ,

Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement ,  
 Tantôt pour mon pays , tantôt pour mon amant.  
 Enfin mon désespoir parmi ces longs obstacles ,  
 M'a fait avoir recours à la voix des oracles ;  
 Ecoutez si celui qui me fut hier rendu  
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.

Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années  
 Au pied de l'Aventin prédit nos destinées ,  
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux ,  
 Me promit par ces vers la fin de mes travaux.

*Albe & Rome demain prendront une autre face ,  
 Tes vœux sont exaucés , elles auront la paix ,  
 Et tu seras unie avec ton Curiace ,  
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.*

Je pris sur cet oracle une entière assurance ;  
 Et comme le succès passoit mon espérance ,  
 J'abandonnai mon ame à des ravissemens  
 Qui passoient les transports des plus heureux amans.  
 Jugez de leurs excès. Je rencontrai Valere ,  
 Et contre sa coutume il ne put me déplaire ,  
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui ,  
 Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui ,  
 Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace ,  
 Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ,  
 Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ,  
 Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.

Le combat général aujourd'hui se hazarde ;  
 J'en scüs hier la nouvelle , & je n'y pris pas garde.  
 Mon esprit rejettoit ces funestes objets ,  
 Charmé des doux penfers d'hymen & de la paix.  
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ,  
 Mille songes affreux , mille images sanglantes ,  
 Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur  
 M'ont arraché ma joie & rendu ma terreur.  
 J'ai vu du sang , des morts , & n'ai rien vu de fuite ;  
 Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite ,  
 Ils s'effaçoient l'un l'autre , & chaque illusion  
 Redoubloit mon effroi par sa confusion.

J U L I E.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interpréte.

C A M I L L E.

Je le dois croire ainsi , puisque je le souhaite ;  
 Mais je me trouve enfin , malgré tous mes souhairs ;  
 Au jour d'une bataille , & non pas d'une paix.

J U L I E.

Par-là finit la guerre & la paix lui succéde.

C A M I L L E.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce reméde !  
 Soit que Rome y succombe , ou qu'Albe ait le des-  
 sous ,  
 Cher amant , n'attens plus d'être un jour mon époux.  
 Jamais , jamais ce nom ne sera pour un homme  
 Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.  
 Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?  
 Est-ce toi , Curiace ? En croirai-je mes yeux ?



## S C E N E I V.

C U R I A C E , C A M I L L E , J U L I E .

C U R I A C E .

**N**'En doutez point , Camille , & revoyez un hom-  
me ,  
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.  
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains  
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains ;  
J'ai cru que vous aimiez assez Rome & la gloire ,  
Pour mépriser ma chaîne & haïr ma victoire ;  
Et comme également en cette extrémité  
Je craignois la victoire & la captivité . . . .

C A M I L L E .

Curiace , il suffit , je devine le reste.  
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste ;  
Et ton cœur tout à moi , pour ne me perdre pas ;  
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.  
Qu'un autre considère ici ta renommée ,  
Et te blâme , s'il veut , de m'avoir trop aimée ;  
Ce n'est point à Camille à t'en méfester ,  
Plus ton amour paroît , plus elle doit t'aimer ;  
Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître ;  
Plus tu quittes pour moi , plus tu le fais paroître.  
Mais as-tu vu mon pere , & peut-il endurer  
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?  
Ne préfère-t-il point l'état à sa famille ?  
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?  
Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?  
T'a-t-il vu comme gendre ou bien comme ennemi ?

C U R I A C E .

Il m'a vu comme gendre avec une tendresse  
Qui témoignoit assez une entière allégresse ;

Mais

T R A G E D I E.

97

Mais il ne m'a point vu par une trahison  
 Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.  
 Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,  
 J'aime encor mon honneur en adorant Camille ;  
 Tant qu'a duré la guerre on m'a vu constamment  
 Aussi bon citoyen que véritable amant ;  
 D'Albe avec mon amour j'accordoïis la querelle ;  
 Je soupirois pour vous en combattant pour elle ;  
 Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups ,  
 Je combattois pour elle en soupirant pour vous.  
 Oui , malgré les desirs de mon ame charmée ,  
 Si la guerre duroit , je serois dans l'armée.  
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès  
 La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

C A M I L L E.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

J U L I E.

Camille , pour le moins croyez-en votre oracle ;  
 Et sçachons pleinement par quels heureux effets  
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

C U R I A C E.

L'auroit-on jamais cru ! Déjà les deux armées  
 D'une égale chaleur au combat animées  
 Se menaçoient des yeux , & marchant fièrement  
 N'attendoient pour donner que le commandement ;  
 Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance ,  
 Demande à votre Prince un moment de silence ;  
 Et l'ayant obtenu : *Que faisons-nous , Romains ,*  
 Dit-il , & quel démon nous fait venir aux mains ?  
*Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames ;*  
*Nous sommes vos voisins , nos filles sont vos femmes ;*  
*Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds ,*  
*Qu'il est peu de vos fils qui ne soient nos neveux.*  
*Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en deux*  
*villes ,*

*Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles ,*  
*Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs ,*

Tome I,

E



Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?  
 Nos ennemis communs attendent avec joie  
 Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie ;  
 Lassé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit  
 Dénué d'un secours par lui-même détruit.  
 Ils ont assez long-temps joui de nos divorces ;  
 Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces ,  
 Et noyons dans l'oubli ces petits différends  
 Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.  
 Que si l'ambition de commander aux autres  
 Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres ;  
 Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser ;  
 Elle nous unira, loin de nous diviser.  
 Nommons des combattans pour la cause commune ,  
 Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;  
 Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort ,  
 Que le foible parti prenne loi du plus fort.  
 Mais sans indignité pour des guerriers si braves ;  
 Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves ,  
 Sans honte, sans tribut & sans autre rigueur ,  
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vain-  
 queur :  
 Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire.  
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire ,  
 Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi ,  
 Reconnoît un beau-frere, un cousin, un ami.  
 Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides  
 Voloient sans y penser à tant de parricides ,  
 Et font paroître un front couvert tout à la fois  
 D'horreur pour la bataille & d'ardeur pour ce choix.  
 Enfin l'offre s'accepte, & la paix désirée  
 Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.  
 Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux  
 choisir,  
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;  
 Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans la tente.

TRAGÉDIE.

99

CAMILLE.

O Dieux ! que ce discours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus , par un commun accord ;  
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

Cependant tout est libre attendant qu'on les nomme ;  
Rome est dans notre camp , & notre camp dans Ro-  
me.

D'un & d'autre côté l'accès étant permis ,  
Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi , ma passion m'a fait suivre vos freres ;  
Et mes desirs ont eu des succès si prospères ,  
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain  
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.  
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement  
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas , mais pour revoir mes freres ;  
Et sçavoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez , & cependant au pied de nos autels  
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

H O R A C E , C U R I A C E .

C U R I A C E .

**A**insi Rome n'a point séparé son estime ;  
 Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime ;  
 Cette superbe ville en vos freres & vous  
 Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;  
 Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres ,  
 D'une seule maison brave toutes les nôtres.  
 Nous croirons , à la voir toute entiere en vos mains ;  
 Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.  
 Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire ,  
 Consacrer hautement leurs noms à la mémoire ;  
 Oui l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix  
 En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;  
 Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma flamme

me  
 M'ont fait placer ma sœur & choisir une femme ,  
 Ce que je vais vous être , & ce que je vous suis  
 Me font y prendre part autant que je le puis :  
 Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte ;  
 Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.  
 La guerre en tel éclat a mis votre valeur ,  
 Que je tremble pour Albe & prévoi son malheur.  
 Puisque vous combattez , sa perte est assurée ,  
 En vous faisant nommer le destin l'a jurée ,  
 Je voi trop dans ce choix ses funestes projets ,  
 Et me compte déjà pour un de vos sujets ,

T R A G E D I E. . . . . 101

H O R A C E.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre  
Rome,

Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle  
nomme.

C'est un aveuglement pour elle bien fatal,

D'avoir tant à choisir & de choisir si mal.

Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle

Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa que-  
relle ;

Mais quoique ce combat me promette un cer-  
cueil,

La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;

Mon esprit en conçoit une mâle assurance,

J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;

Et du sort envieux quels que soient les projets,

Je ne me compte point pour un de vos sujets.

Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie

Remplira son attente ou quittera la vie.

Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement ;

Ce noble désespoir périt mal-aisément.

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,

Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

C U R I A C E.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint !

Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.

Dures extrémités, de voir Albe asservie,

Ou sa victoire au prix d'une si chere vie ;

Et que l'unique bien où tendent ses desirs

S'achete seulement par vos derniers soupirs !

Quels vœux puis-je former, & quel bonheur atten-  
dre ?

De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre,

De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

H O R A C E.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon  
pays !

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;  
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;  
 Et je le recevrois en bénissant mon sort ,  
 Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

C U R I A C E .

A vos amis pourtant permettez de le craindre ,  
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;  
 La gloire en est pour vous , & la perte pour eux ,  
 Il vous fait immortel , & les rend malheureux ;  
 On perd tout quand on perd un ami si fidelle ,  
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

## S C E N E II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

C U R I A C E .

**A**Lbe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

F L A V I A N .

Je viens pour vous l'apprendre.

C U R I A C E .

Hé bien , qui sont les trois ?

F L A V I A N .

Vos deux freres & vous.

C U R I A C E .

Qui ?

F L A V I A N .

Vous & vos deux freres.

Mais pourquoi ce front triste & ces regards sévères ?

Ce choix vous déplaît-il ?

C U R I A C E .

Non , mais il me surprend ?

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,  
Que vous le recevez avec si peu de joie ?  
Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour  
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces  
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de  
mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, & nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers, & la terre  
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;  
Que les hommes, les dieux, les démons, & le sort  
Préparent contre nous un général effort ;  
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
Le sort, & les démons, & les dieux, & les hommes ;  
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,  
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous  
deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière ;  
Offre à notre constance une illustre matière ;  
Il épuise sa force à former un malheur,  
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;  
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,  
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous ;  
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;  
 Mille déjà l'ont fait , mille pourroient le faire.  
 Mourir pour le pays est un si digne sort ,  
 Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.  
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime ,  
 S'attacher au combat contre un autre soi-même ,  
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
 Le frere d'une femme & l'amant d'une sœur ,  
 Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie  
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;  
 Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous ,  
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux ;  
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée ,  
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

## C U R I A C E .

Il est vrai que nos noms ne sçauroient plus périr ,  
 L'occasion est belle , il nous la faut chérir ,  
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :  
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare.  
 Peu , même des grands cœurs , tireroient vanité  
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.  
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée ,  
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée :  
 Pour moi je l'ose dire , & vous l'avez pu voir ,  
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;  
 Notre longue amitié , l'amour , ni l'alliance  
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;  
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet  
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait ,  
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;  
 J'ai le cœur aussi bon , mais enfin je suis homme.  
 Je voi que votre honneur demande tout mon sang ,  
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ,  
 Prêt d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frere ,  
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire ;

Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,  
 Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur;  
 J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie  
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.  
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,  
 Ce triste & fier honneur m'émeut sans m'ébranler;  
 J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il  
 m'ôte;

Et si Rome demande une vertu plus haute,  
 Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,  
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

H O R A C E.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,  
 Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.  
 La solide vertu dont je fais vanité  
 N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;  
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière;  
 Que dès le premier pas regarder en arrière.  
 Notre malheur est grand, il est au plus haut point,  
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.  
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,  
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:  
 Celle de recevoir de tels commandemens  
 Doit étouffer en nous tous autres sentimens:  
 Qui près de le servir considère autre chose,  
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;  
 Ce droit saint & sacré rompt tout autre lien.  
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien,  
 Avec une allégresse aussi pleine & sincère  
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;  
 Et pour trancher enfin ces discours superflus,  
 Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

C U R I A C E.

Je vous connois encor, & c'est ce qui me tue;  
 Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue,  
 Comme notre malheur elle est au plus haut point;  
 Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.



Non , non , n'embrassez pas de vertu par contrainte ;  
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte ,  
 En toute liberté goûtez un bien si doux ;  
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
 Je vais revoir la vôtre & résoudre son ame  
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme ,  
 A vous aimer encor si je meurs par vos mains ,  
 Et prendre à son malheur des sentimens Romains.

## S C E N E I V .

H O R A C E , C U R I A C E , C A M I L L E .

H O R A C E .

**A**vez-vous sçu l'état qu'on fait de Curiace ,  
 Ma sœur ?

C A M I L L E .

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

H O R A C E .

Armez - vous de constance & montrez - vous ma  
 sœur ,

Et si par mon trépas il retourne vainqueur ,  
 Ne le recevez point en meurtrier d'un frere ,  
 Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit  
 faire ,

Qui sert bien son pays , & sçait montrer à tous  
 Par sa haute vertu qu'il est digne de vous.

Comme si je vivois , achevez l'hymenée.

Mais si ce fer aussi tranche sa destinée ,

Faites à ma victoire un pareil traitement ,

Ne me reprochez point la mort de votre amant.

Vos larmes vont couler & votre cœur se presse ,

Consumez avec lui toute cette foiblesse ,

Querellez ciel & terre , & maudissez le fort ;

Mais après le combat ne pensez plus au mort.

( à Curiace. )

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle ,  
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Ras-tu , Curiace ; & ce funeste honneur  
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut , quoique je fasse ;  
Mourir ou de douleur , ou de la main d'Horace.  
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ,  
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ,  
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ,  
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime ,  
Elle se prend au ciel & l'ose quereller ;  
Je vous plains , je me plains , mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non , je te connois mieux , tu veux que je te prie ;  
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.  
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;  
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois ,  
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ,  
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre ;  
Ton nom ne peut plus croître , il ne lui manque rien ;  
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre  
tête

Des lauriers immortels que la gloire m'apprête ;  
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu  
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu ;

Et que sous mon amour ma valeur endormie  
 Couronne tant d'exploits d'une telle infamie ?  
 Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,  
 Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;  
 Tu m'as commis ton fort, je t'en rendrai bon compte,  
 Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

C A M I L L E.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

C U R I A C E.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

C A M I L L E.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère ;  
 Ta sœur de son mari !

C U R I A C E.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur  
 Aux noms jadis si doux de beau-frère & de sœur.

C A M I L L E.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,  
 Et demander ma main pour prix de ta conquête !

C U R I A C E.

Il n'y faut plus penser ; en l'état où je suis  
 Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.  
 Vous en pleurez, Camille ?

C A M I L L E.

Il faut bien que je pleure,

Mon insensible amant ordonne que je meure ;  
 Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,  
 Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.  
 Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,  
 Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'assassine.

C U R I A C E.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans dis-  
 cours,

Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !  
 Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !  
 Ma constance conu'elle à regret s'évertue.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,  
 Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.  
 Je sens qu'elle chancelle & défend mal la place ;  
 Plus je suis votre amant , moins je suis Curiace :  
 Foible d'avoir déjà combattu l'amitié ,  
 Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié ?  
 Allez , ne m'aimez plus , ne versez plus de larmes ;  
 Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;  
 Je me défendrai mieux contre votre courroux ,  
 Et pour le mériter , je n'ai plus d'yeux pour vous.  
 Vengez-vous d'un ingrat , punissez un volage.  
 Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !  
 Je n'ai plus d'yeux pour vous , vous en avez pour  
 moi !

En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.  
 Rigoureuse vertu dont je suis la victime ,  
 Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

C A M I L L E.

Ne fais point d'autre crime , & j'atteste les Dieux  
 Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux ;  
 Oui je te chérirai tout ingrat & perfide ,  
 Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.  
 Pourquoi suis-je Romaine , ou que n'es-tu Romain ?  
 Je te préparerois des lauriers de ma main ,  
 Je t'encouragerois au lieu de te distraire ,  
 Et je te traiterois comme j'ai fait mon frere.  
 Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui ,  
 J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.  
 Il revient ; quel malheur , si l'amour de sa femme  
 Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !



## S C E N E V I .

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

C U R I A C E .

**D**ieux ! Sabine le suit ! pour ébranler mon cœur  
Est-ce peu de Camille, y joignez-vous ma sœur ?  
Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage ,  
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

S A B I N E .

Non , non , mon frere , non , je ne viens en ce lieu  
Que pour vous embrasser & pour vous dire adieu.  
Votre sang est trop bon , n'en craignez rien de lâche,  
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;  
Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous ,  
Je le défavouerois pour frere ou pour époux.  
Pourrai-je toutefois vous faire une priere  
Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere ?  
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété ,  
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté ,  
La mettre en son éclat sans mélange de crimes ;  
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien ,  
Quand je ne serai plus , vous ne vous ferez rien ;  
Brisez votre alliance & rompez-en la chaîne ;  
Et puisque votre honneur veut des effets de haine ,  
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.  
Albe le veut & Rome , il faut leur obéir ,  
Qu'un de vous deux me tue , & que l'autre me  
venge ;

Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ,  
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur ,  
Ou pour venger sa femme , ou pour venger sa sœur.  
Mais quoi ! vous fouilleriez une gloire si belle ,  
Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;

T R A G E D I E. 111

Le zèle du pays vous défend de tels soins ;  
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins ,  
 Il lui faut , & sans haine , immoler un beau-frere.  
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire ;  
 Commencez par sa sœur à répandre son sang ,  
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc ,  
 Commencez par Sabine à faire de vos vies  
 Un digne sacrifice à vos cheres patries ;  
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux ,  
 Vous d'Albe , vous de Rome , & moi de toutes  
 deux.

Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire ,  
 Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire ;  
 Je verrai les lauriers d'un frere ou d'un mari  
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?  
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?  
 Satisfaire aux devoirs & de sœur & de femme ?  
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?  
 Non , non , avant ce coup Sabine aura vécu :  
 Ma mort le prévientra , de qui que je l'obtienne ,  
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.  
 Sus donc , qui vous retient ? Allez , cœurs inhumains,  
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.  
 Vous ne les aurez point au combat occupées ,  
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;  
 Et malgré vos refus il faudra que leurs coups  
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

H O R A C E.

O ma femme !

C U R I A C E.

O ma sœur !

C A M I L L E.

Courage, ils s'amollissent.

S A B I N E.

Vous poussez des soupirs , vos visages pâlisent !  
 Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,  
 Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défen-  
 seurs ?

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle est mon offense  
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?  
 Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu  
 Avec toute ta force attaquer ma vertu ?  
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,  
 Et me laisse achever cette grande journée.  
 Tu me viens de réduire en un étrange point,  
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point ;  
 Va-t-en, & ne rends plus la victoire douteuse,  
 La dispute déjà m'en est assez honteuse,  
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

S A B I N E.

Va, cesse de me craindre, on vient à ton secours.

## S C E N E V I I.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE ;  
 SABINE, CAMILLE.

*Le vieil H O R A C E.*

Q'U'est ceci, mes enfans ? Ecoutez-vous vos  
 flammes,  
 Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?  
 Prêts à verser du sang regardez-vous des pleurs ?  
 Fuyez, & laissez-les déplorer leurs malheurs.  
 Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de ten-  
 dresse,  
 Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse ;  
 Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

S A B I N E.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous :  
 Malgré tous nos efforts vous en devez attendre  
 Ce que vous souhaitez & d'un fils & d'un gendre ;  
 Et si notre foiblesse avoit pu les changer,  
 Nous vous laissons ici pour les encourager.

TRAGÉDIE. 113

Allons , ma sœur , allons , ne perdons plus de larmes ,  
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes ,  
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.  
Tigres , allez combattre , & nous , allons mourir.

---

SCÈNE VIII.

Le vieil HORACE , HORACE , CURIACE.

HORACE.

Mon pere , retenez des femmes qui s'emportent ,  
Et de grace empêchez sur-tout qu'elles ne sortent ;

Leur amour importun viendroit avec éclat  
Par des cris & des pleurs troubler notre combat ;  
Et ce qu'elles nous font feroit qu'avec justice  
On nous imputeroit ce mauvais artifice.  
L'honneur d'un si beau choix feroit trop acheté ,  
Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

*Le vieil* HORACE.

J'en aurai soin. Allez , vos freres vous attendent ;  
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je , & par quels complimens...

*Le vieil* HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentimens ,  
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;  
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ,  
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.  
Faites votre devoir & laissez faire aux Dieux,

*Fin du second Acte.*





## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E .

S A B I N E .

**P**Renons parti , mon ame , en de telles disgraces ;  
 Soyons femme d'Horace ou sœur des Curiaces ;  
 Cessons de partager nos inutiles soins ,  
 Souhaitons quelque chose & craignons un peu  
 moins.

Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire !  
 Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frere !  
 La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux ;  
 Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.  
 Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres ;  
 Soyons femme de l'un ensemble , & sœur des autres ;  
 Regardons leur honneur comme un souverain  
 bien ,

Imitons leur constance & ne craignons plus rien.  
 La mort qui les menace est une mort si belle ,  
 Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.  
 N'appellons point alors les destins inhumains ,  
 Songeons pour quelle cause , & non par quelles  
 mains ;

Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire  
 Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;  
 Et sans considérer aux dépens de quel sang  
 Leur vertu les élève en cet illustre rang ,  
 Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :  
 En l'une je suis femme , en l'autre je suis fille ;  
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,  
 Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.

Fortune , quelques maux que ta rigueur m'envoie ,  
 J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie ;  
 Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur ,  
 Les morts sans désespoir , les vainqueurs sans hor-  
 reur.

Flatteuse illusion , erreur douce & grossiere ,  
 Vain effort de mon ame , impuissante lumiere ,  
 De qui le faux-brillant prend droit de m'éblouir ,  
 Que tu sçais peu durer & tôt t'évanouir !  
 Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres  
 Poussent un jour qui fuit & rend les nuits plus som-  
 bres ,

Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté ,  
 Que pour les abyfmer dans plus d'obscurité.  
 Tu charmois trop ma peine , & le ciel qui s'en fâche  
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.  
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups  
 Qui m'ôtent maintenant un frere ou mon époux.  
 Quand je songe à leur mort , quoi que je me pro-  
 pose ,

Je songe par quels bras , & non pour quelle cause ,  
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang ,  
 Que pour considérer au dépend de quel sang.  
 La maison des vaincus touche seule mon ame ,  
 En l'une je suis fille , en l'autre je suis femme ,  
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens ,  
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.  
 C'est-là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !  
 Trop favorables Dieux vous m'avez écoutée !  
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez ,  
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?  
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense ,  
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?



E  
Le  
De  
Et  
Po

Qu  
Vo  
Et  
Po  
Jul  
Sa  
Et  
N

I  
J

P

Que j'en suis malheureux  
Si vous n'êtes pas autant  
Et si vous amourez les leurs  
Des maux pareils aux miens

CANTILE

Parlez plus sagement de vos maux  
Chacun voit ceux d'autrui d'un  
siens;

Mais, à bien regarder ceux où  
Les vôtres auprès d'eux vous  
La seule mort d'Horace est à  
Des freres ne font rien à l'egal d'un

L'hymen qui nous attache en  
Nous détache de celle où l'on a vécu  
On voit d'un ceil divers des

Et pour sortir un mari l'on quitte  
Mais si près d'un hymen l'amant  
Nous est moins qu'un époux, &  
frere;

Nos sentimens entr'eux demeurent  
Notre choix impossible, & nos  
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez  
Où porter vos souhaits & terminer  
Mais si le ciel s'obstine à vous persécuter,

TRAGÉDIE. 121

rien à craindre , & rien à souhaiter ,

SABINE.

que l'un meure , & par les mains de

nement bien mauvais que le vôtre.

ent , ma sœur , des nœuds bien diffé-

oublier qu'on quitte ses parens ,

ce point ces profonds caractères ;

mari l'on ne hait pas ses frères ;

at temps garde ses premiers droits ;

leur vie on ne fait point de choix ,

un époux ils sont d'autres nous - mé-

sont pareils alors qu'ils sont extrê-

vous charme & pour qui vous brû-

es tout que ce que vous voulez ;

umeur , un peu de jalousie ,

ent passer la fantaisie.

caprice , osez-le par raison ,

tant hors de comparaison.

opposer des liens volontaires

naissance a rendus nécessaires.

obstine à nous persécuter ,

craindre & rien à souhaiter ;

us , le devoir vous donne dans vos

es  
souhaits & terminer vos craintes.

CAMILLE.

ma sœur , vous n'aimâtes jamais ;

moissez point ni l'amour ni ses traits.

résister quand il commence à naître ,

as le bannir quand il s'est rendu maître ,

eu d'un père engageant notre foi ,

e tyran un légitime Roi.

## S C E N E II.

S A B I N E , J U L I E .

S A B I N E .

**E**N est-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous ?  
 Est-ce la mort d'un frere ou celle d'un époux ?  
 Le funeste succès de leurs armes impies  
 De tous les combattans a-t-il fait des hosties ;  
 Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs ,  
 Pour tous tant qu'ils étoient demande - t - il mes  
 pleurs ?

J U L I E .

Quoi ! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

S A B I N E .

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ,  
 Et ne sçavez-vous pas que de cette maison  
 Pour Camille & pour moi l'on fait une prison ?  
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;  
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes ;  
 Et par les désespoirs d'une chaste amitié  
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

J U L I E .

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle ,  
 Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle ;  
 Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer ,  
 On a dans les deux camps entendu murmurer :  
 Avoir de tels amis, des personnes si proches  
 Venir pour leur patrie aux mortelles approches ,  
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur ,  
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ,  
 Tel porte jusqu'aux cieus leur vertu sans égale ,  
 Et tel l'ose nommer sacrilège & brutale.

TRAGÉDIE. 117

Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix ,  
Tous accusent leurs chefs , tous détestent leur choix ;  
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare ,  
On s'écrie , on s'avance , enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens , grands Dieux qui m'excusez !

JULIE.

Vous n'êtes pas , Sabine , encore où vous pensez ;  
Vous pouvez espérer , vous avez moins à craindre ;  
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.  
En vain d'un sort si triste on les veut garantir ,  
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.  
La gloire de ce choix leur est si précieuse ,  
Et charme tellement leur ame ambitieuse ,  
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux ;  
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.  
Le trouble des deux camps fouille leur renommée ;  
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée ;  
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix ;  
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel  
choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui , mais d'autre côté les deux camps se mutinent ;  
Et leurs cris des deux parts poussés en même-temps  
Demandent la bataille ou d'autres combattans.  
La présence des chefs à peine est respectée ,  
Le pouvoir est douteux , leur voix mal écoutée ;  
Le Roi même s'étonne , & pour dernier effort ,  
*Puisque chacun , dit-il , s'échauffe en ce discord ,*  
*Consultons des grands Dieux la majesté sacrée ,*  
*Et voyons si ce change à leur bonté agréé.*  
*Quel impie osera se prendre à leur vouloir ,*  
*Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ?*

Il se tait , & ces mots semblent être des charmes ;  
 Même aux fix combattans ils arrachent les armes ,  
 Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux ,  
 Tout aveugle qu'il est , respecte encor les Dieux.  
 Leur plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle ;  
 Et soit par déference ou par un prompt scrupule ,  
 Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi ,  
 Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.  
 Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

S A B I N E .

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de  
 crimes ,  
 J'en espere beaucoup puisqu'il est différé ;  
 Et je commence à voir ce que j'ai desiré.

### S C E N E III.

S A B I N E , C A M I L L E , J U L I E .

S A B I N E .

**M**A sœur , que je vous dise une bonne nouvelle.

C A M I L L E .

Je pense la sçavoir , s'il faut la nommer telle ,  
 On l'a dite à mon pere , & j'étois avec lui ;  
 Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.  
 Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;  
 Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;  
 Et tout l'allégement qu'il en faut espérer ,  
 C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

S A B I N E .

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

C A M I L L E .

Difons plutôt , ma sœur , qu'en vain on les consulte ;  
 Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix ;  
 Et la voix du public n'est point toujours leur voix.

T R A G E D I E. 119

Ils descendent bien moins dans de si bas étages ,  
 Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images ,  
 De qui l'indépendante & sainte autorité  
 Est un rayon secret de leur divinité.

J U L I E.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles ;  
 Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs ora-  
 cles ;

Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu  
 Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

C A M I L L E.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre ,  
 On l'entend d'autant moins que plus on croit l'enten-  
 dre ;

Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt ,  
 Qui n'y voit rien d'obscur , doit croire que tout l'est.

S A B I N E.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance ;  
 Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.  
 Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras ,  
 Qui ne s'en promet rien , ne la mérite pas ;  
 Il empêche souvent qu'elle ne se déploie ,  
 Et lorsqu'elle descend son refus la renvoie.

C A M I L L E.

Le ciel agit sans nous, en ces événemens ;  
 Et ne les règle point dessus nos sentimens.

J U L I E.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.  
 Adieu : Je vais sçavoir comme enfin tout se passe.  
 Modérez vos frayeurs , j'espère à mon retour  
 Ne vous entretenir que de propos d'amour ;  
 Et que nous n'emploierons la fin de la journée  
 Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hymenée.

S A B I N E.

Pose encor l'espérer.

C A M I L L E.

Moi je n'espère rien.



L'effet nous fera voir que nous en jugeons bien.

## S C E N E I V .

S A B I N E , C A M I L L E .

S A B I N E .

**P**Armi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme ;  
Je ne puis approuver tant de trouble en votre  
ame ;

Que feriez-vous , ma sœur , au point où je me vois ;  
Si vous aviez à craindre autant que je le dois ,  
Et si vous attendiez de leurs armes fatales  
Des maux pareils aux miens & des pertes égales ?

C A M I L L E .

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.  
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les  
siens ;

Mais , à bien regarder ceux où le ciel me plonge ,  
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.  
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ;  
Des freres ne sont rien à l'égal d'un époux ,  
L'hymen qui nous attache en une autre famille  
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;  
On voit d'un œil divers des nœuds si différens ,  
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens.  
Mais si près d'un hymen l'amant que donne un pere  
Nous est moins qu'un époux , & non pas moins qu'un  
frere ;

Nos sentimens entr'eux demeurent suspendus ,  
Notre choix impossible , & nos vœux confondus.  
Ainsi , ma sœur , du moins vous avez dans vos plaintes  
Où porter vos souhaits & terminer vos craintes ;  
Mais si le ciel s'obstine à vous persécuter ,

Pour

TRAGÉDIE. 121

Pour moi j'ai tout à craindre , & rien à souhaiter ,

SABINE.

Quand il faut que l'un meure , & par les mains de  
l'autre ,

C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.

Quoique ce soient , ma sœur , des nœuds bien diffé-  
rens ,

C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens ,

L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;

Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses freres ;

La nature en tout temps garde ses premiers droits ;

Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ,

Aussi - bien qu'un époux ils sont d'autres nous - mê-  
mes ,

Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrê-  
mes.

Mais l'amant qui vous charme & pour qui vous brû-  
lez ,

Ne vous est après tout que ce que vous voulez ;

Une mauvaise humeur , un peu de jalousie ,

En fait assez souvent passer la fantaisie.

Ce que peut le caprice , osez-le par raison ,

Et laissez votre sang hors de comparaison.

C'est crime qu'opposer des liens volontaires

A ceux que la naissance a rendus nécessaires.

Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter ,

Seule j'ai tout à craindre & rien à souhaiter ;

Mais pour vous , le devoir vous donne dans vos  
plaintes

Où porter vos souhaits & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le voi bien , ma sœur , vous n'aimâtes jamais ;

Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits.

On peut lui résister quand il commence à naître ,

Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître ,

Et que l'aveu d'un pere engageant notre foi ,

A fait de ce tyran un légitime Roi.

Il entre avec douceur , mais il règne par force ;  
 Et quand l'ame une fois a goûté son amorce ,  
 Vouloir ne plus aimer , c'est ce qu'elle ne peut ,  
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ,  
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

## S C E N E V.

Le vieil HORACE , SABINE , CAMILLE.

*Le vieil H O R A C E .*

**J**E viens vous apporter de fâcheuses nouvelles ;  
 Mes filles , mais en vain je voudrois vous céler  
 Ce qu'on ne vous sçauroit long-temps diffimuler.  
 Vos freres sont aux mains , les Dieux ainsi l'ordon-  
 nent.

*S A B I N E .*

Je veux bien l'avouer , ces nouvelles m'étonnent ;  
 Et je m'imaginois dans la Divinité  
 Beaucoup moins de justice & bien plus de bonté.  
 Ne nous consolez point ; contre tant d'infortune  
 La pitié parle en vain , la raison importune ;  
 Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;  
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs ,  
 Nous pourrions aisément faire en votre présence  
 De notre désespoir une fausse constance ;  
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté ,  
 L'affecter au-dehors c'est une lâcheté ;  
 L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes ,  
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes .  
 Nous ne demandons point qu'un courage si fort  
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort :  
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ,  
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;

Enfin pour toute grace en de tels déplaisirs ,  
Gardez votre constance & souffrez nos soupirs.

*Le vieil H O R A C E.*

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois repandre ,

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;

Et céderois peut-être à de si rudes coups ,

Si je prenois ici même intérêt que vous.

Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos freres ,

Tous trois me sont encor des personnes bien chéres ;

Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang ,

Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.

Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente

Sabine comme sœur , Camille comme amante ;

Je puis les regarder comme nos ennemis ,

Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.

Ils sont , graces aux Dieux , dignes de leur patrie ;

Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie ;

Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié ,

Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.

Si par quelque foiblesse il l'avoient mendiée ,

Si leur haute vertu ne l'eût répudiée ,

Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement.

De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.

Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres ,

Je ne le cèle point , j'ai joint mes vœux aux vôtres :

Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix ,

Albe seroit réduite à faire un autre choix ;

Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces ;

Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces ;

Et de l'événement d'un combat plus humain

Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.

La prudence des Dieux autrement en dispose ,

Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ,

Il s'arme en ce besoin de générosité ,

Et du bonheur public fait sa félicité.

124            H O R A C E ;  
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines ;  
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :  
Vous l'êtes devenue , & vous l'êtes encor ;  
Un si glorieux titre est un digne tresor.  
Un jour , un jour viendra que par toute la terre  
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre ;  
Et que tout l'univers tremblant dessous ses loix ,  
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois :  
Les Dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

---

## S C E N E VI.

Le vieil H O R A C E , S A B I N E , C A M I L L E ;  
J U L I E .

*Le vieil H O R A C E .*

**N**ous venez-vous , Julie , apprendre la victoire ?  
J U L I E .

Mais plutôt du combat les funestes effets.  
Rome est sujette d'Albe , & vos fils sont défaits ,  
Des trois les deux sont morts , son époux seul vous  
reste.

*Le vieil H O R A C E .*

O d'un triste combat effet vraiment funeste !  
Rome est sujette d'Albe , & pour l'en garantir  
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !  
Non , non , cela n'est point , on vous trompe , Julie ;  
Rome n'est point sujette , ou mon fils est sans vie ,  
Je connois mieux mon sang , il sçait mieux son devoir,  
J U L I E .

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.  
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses freres ;  
Mais quand il s'est vu seul contre trois adverfaires ,  
Prêt d'être enfermé d'eux , sa fuite l'a sauvé.

*Le vieil HORACE.*

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !  
 Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite,

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres !

*Le vieil HORACE.*

Tout beau ne les pleurez pas tous ;  
 Deux jouissent d'un sort dont leur pere est jaloux.  
 Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte,  
 La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :  
 Ce bonheur a suivi leur courage invaincu ,  
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu ,  
 Et ne l'auront point vue obéir qu'à son Prince ,  
 Ni d'un Etat voisin devenir la Province.  
 Pleurez l'autre , pleurez l'irréparable affront  
 Que sa fuite honteuse imprime à notre front ,  
 Pleurez le deshonneur de toute notre race ;  
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

*Le vieil HORACE.*

Qu'il mourût ;  
 Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.  
 N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite ,  
 Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;  
 Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris ;  
 Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.  
 Il est de tout son sang comptable à sa patrie ,  
 Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;  
 Chaque instant de sa vie , après ce lâche tour ,  
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.  
 J'en romprai bien le cours , & ma juste colere  
 Contre un indigne fils usant des droits d'un pere ,  
 Sçaura bien faire voir dans sa punition ,  
 L'éclatant desaveu d'une telle action.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses ;  
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuses.

*Le vieil H O R A C E .*

Sabine , votre cœur se console aisément ,  
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement ;  
Vous n'avez point encor de part à nos miseres ,  
Le ciel vous a sauvé votre époux & vos freres ,  
Si nous sommes sujets , c'est de votre pays ,  
Nos freres sont vainqueurs quand nous sommes tra-  
his ;

Et voyant le haut point où leur gloire se monte ,  
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte ;  
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux  
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.  
Nos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.  
J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances  
Qu'avant ce jour fini , ces mains , ces propres mains  
Laveront dans son sang la honte des Romains.

*( Le vieil Horace sort. )*

S A B I N E .

Suivons-le promptement , la colere l'emporte.  
Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la  
forte ?

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands ;  
Et toujours redouter la main de nos parens ?

*Fin du troisième Acte.*





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieil HORACE , CAMILLE.

*Le vieil HORACE.*

NE me parlez jamais en faveur d'un infame ;  
 Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme ;  
 Pour conserver un sang qu'il tient si précieux  
 Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.  
 Sabine y peut mettre ordre , ou de rechef j'atteste  
 Le souverain pouvoir de la troupe céleste . . . . .

CAMILLE.

Ah ! mon pere , prenez un plus doux sentiment ;  
 Vous verrez Rome même en user autrement ;  
 Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée ;  
 Excuser la vertu sous le nombre accablée.

*Le vieil HORACE.*

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ;  
 Camille , je suis pere , & j'ai mes droits à part.  
 Je sçai trop comme agit la vertu véritable :  
 C'est sans en triompher que le nombre m'accable ;  
 Et sa mâle vigueur toujours en même point ,  
 Succombe sous la force & ne lui cède point.  
 Taisez-vous , & sçachons ce que nous veut Valere.





## S C E N E I I.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

**E**Nvoyé par le Roi pour consoler un pere,  
Et pour lui témoigner....

*Le vieil HORACE.*

N'en prenez aucun soin ;

C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;  
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie  
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.  
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'hon-  
neur,  
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;  
De tous les trois chez vous il doit tenir place.

*Le vieil HORACE.*

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

*Le vieil HORACE.*

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

*Le vieil HORACE.*

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

*Le vieil HORACE.*

Vous redoublez ma honte & ma confusion ;  
Certes l'exemple est rare & digne de mémoire  
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion & quelle honte à vous  
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,  
Qui fait triompher Rome & lui gagne un Empire?  
À quels plus grands honneurs faut-il qu'un père as-  
pire?

*Le vieil HORACE.*

Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire  
enfin,  
Lorsqu'Albe sous ses loix range notre destin?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de sa victoire?  
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

*Le vieil HORACE.*

Je sçai que par sa fuite il a trahi l'Etat.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;  
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme  
Qui sçavoit ménager l'avantage de Rome.

*Le vieil HORACE.*

Quoi, Rome donc triomphe!

VALERE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.  
Resté seul contre trois, mais en cette aventure  
Tous trois étant blessés, & lui seul sans blessure,  
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun  
d'eux,

Il sçait bien se tirer d'un pas si hazardeux,  
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte  
ruse

Divise adroitement trois freres qu'elle abuse.  
Chacun le fuit d'un pas ou plus ou moins pressé,  
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;  
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;  
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.  
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,

Se retourne & déjà les croit demi domptés ;  
 Il attend le premier , & c'étoit votre gendre.  
 L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre ,  
 En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur ;  
 Le sang qu'il a perdu rallentit sa vigueur.  
 Albe à son tour commence à craindre un sort con-  
 traire ,  
 Elle crie au second qu'il secoure son frere ,  
 Il se hâte & s'épuise en efforts superflus ,  
 Il trouve en le joignant que son frere n'est plus.

C A M I L L E.

Hélas !

V A L E R E.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place.  
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace ,  
 Son courage sans force est un débile appui ,  
 Voulant venger son frere , il tombe auprès de lui.  
 L'air raisonne des cris qu'au ciel chacun envoie ,  
 Albe en jette d'angoisse & les Romains de joie.  
 Comme notre héros se voit prêt d'achever ,  
 C'est peu pour lui de vaincre , il veut encor braver.  
*J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres ,*  
*Rome aura le dernier de mes trois adversaires ,*  
*C'est à ses intérêts que je vais l'immoler ,*  
 Dit-il ; & tout d'un temps on le voit y voler.  
 La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine ;  
 L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine ;  
 Et comme une victime aux marches de l'autel ,  
 Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :  
 Aussi le reçoit-il peut s'en faut sans défense ,  
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

*Le vieil* H O R A C E.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !  
 O d'un Etat penchant l'inespéré secours !  
 Vertu digne de Rome , & sang digne d'Horace ,  
 Appui de ton pays , & gloire de ta race !  
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens

L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens ?  
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse  
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

V A L E R E.

Vos caresses bientôt pourront se déployer,  
 Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,  
 Et remet à demain la pompe qu'il prépare  
 D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.  
 Aujourd'hui seulement on s'acquie vers eux  
 Par des chants de victoire & par de simples vœux,  
 C'est où le Roi le mène, & tandis il m'envoie  
 Faire office vers vous de douleur & de joie.  
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,  
 Il y viendra lui-même & peut-être aujourd'hui ;  
 Il croit mal reconnoître une vertu si pure,  
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,  
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

*Le vieil H O R A C E.*

De tels remerciemens ont pour moi trop d'éclat ;  
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres  
 Du service d'un fils & du sang des deux autres.

V A L E R E.

Il ne sçait ce que c'est d'honorer à demi ;  
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi  
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire  
 Au-dessous du mérite & du fils & du pere.  
 Je vais lui témoigner quels nobles sentimens  
 La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,  
 Et combien vous montrez d'ardeur pour son service ;

*Le vieil H O R A C E.*

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.



## S C E N E III.

Le vieil H O R A C E , C A M I L L E .

*Le vieil H O R A C E .*

**M**A fille, il n'est plus temps de répandre des  
 pleurs,  
 Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ;  
 On pleure injustement des pertes domestiques,  
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.  
 Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous,  
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.  
 En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un hom-  
 me,  
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome :  
 Après cette victoire il n'est point de Romain  
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main.  
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle,  
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle ;  
 Et ses trois freres morts par la main d'un époux  
 Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous ;  
 Mais j'espere aisément en dissiper l'orage,  
 Et qu'un peu de prudence aidant son grand cou-  
 rage,  
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur  
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.  
 Cependant étouffez cette lâche tristesse,  
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse ;  
 Faites-vous voir sa sœur, & qu'en un même flanc  
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.



SCÈNE IV.

CAMILLE *seule.*

Où je lui ferai voir par d'infailibles marques  
 Qu'un véritable amour brave la main des par-  
 ques,  
 Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans  
 Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.  
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche,  
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,  
 Impitoyable pere; & par un juste effort  
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.  
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses  
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses,  
 Qui fût doux tant de fois & tant de fois cruel,  
 Et portât tant de coups avant le coup mortel?  
 Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte  
 De joie & de douleur, d'espérance & de crainte;  
 Asservie en esclave à plus d'événemens,  
 Et le piteux jouet de plus de changemens?  
 Un oracle m'assure, un songe me travaille,  
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille,  
 Mon hymen se prépare; & presque en un moment  
 Pour combattre mon frere on choisit mon amant.  
 Ce choix me désespere, & tous le désavouent,  
 La partie est rompue, & les dieux la renouent:  
 Rome semble vaincue, & seul des trois Albains  
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.  
 O dieux! sentojs-je alors des douleurs trop légères  
 Pour le malheur de Rome & la mort de deux freres?  
 Et me flattojs-je trop, quand je croyois pouvoir  
 L'aimer encor sans crime & nourrir quelque es-  
 poir?

Sa mort m'en punit bien , & la façon cruelle  
 Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle ;  
 Son rival me l'apprend , & faisant à mes yeux  
 D'un si triste succès le récit odieux ,  
 Il porte sur le front une allégresse ouverte  
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;  
 Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui ,  
 Aussi-bien que mon frere il triomphe de lui.  
 Mais ce n'est rien encore aux prix de ce qui reste ;  
 On demande ma joie en un jour si funeste ,  
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur ,  
 Et baiser une main qui me perce le cœur.  
 En un sujet de pleurs si grand , si légitime ,  
 Se plaindre est une honte , & soupirer un crime ;  
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux ;  
 Et si l'on n'est barbare , on n'est point généreux.

Dégénérons , mon cœur , d'un si vertueux pere ,  
 Soyons indigne sœur d'un si généreux frere ;  
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu  
 Quand la brutalité fait la haute vertu.  
 Eclatez mes douleurs , à quoi bon vous contraindre ?  
 Quand on a tout perdu que sçauroit-on plus craindre ?  
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ,  
 Loin d'éviter ses yeux , croissez à son aspect ,  
 Offensez sa victoire , irritez sa colere ;  
 Et prenez , s'il se peut , plaisir à lui déplaire.  
 Il vient , préparons-nous à montrer constamment  
 Ce que doit une amante à la mort d'un amant.



SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*

HORACE.

**M**A sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,  
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,  
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras  
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats.  
 Voi ces marques d'honneur , ces témoins de ma gloire,  
 Et rens ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs , c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;  
 Et nos deux freres morts dans le malheur des armes  
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.  
 Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang répandu ,  
 Je cesserai pour eux de paroître affligée ,  
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.  
 Mais qui me vengera de celle d'un amant ,  
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu , malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !



D'un ennemi public dont je reviens vainqueur  
Le nom est dans ta bouche & l'amour dans ton  
cœur !

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !  
Ta bouche la demande & ton cœur la respire !  
Sui moins ta passion , regle mieux tes desirs ,  
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :  
Tes flammes désormais doivent être étouffées ,  
Bannis-les de ton ame & songe à mes trophées ,  
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

C A M I L L E .

Donne-moi donc , barbare , un cœur comme le  
tien ;

Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame ,  
Rens-moi mon Curiace , ou laisse agir ma flamme.  
Ma joie & mes douleurs dépendoient de son sort ,  
Je l'adorois vivant & je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ,  
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée ,  
Qui comme une furie attachée à tes pas  
Te veut incessamment reprocher son trépas.  
Tigre altéré de sang , qui me défens les larmes ,  
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des  
charmes ;

Et que jusques au ciel élevant tes exploits ,  
Moi-même je le tue une seconde fois.  
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie ,  
Que tu tombes au point de me porter envie ,  
Et toi bien-tôt fouiller par quelque lâcheté  
Cette gloire si chère à ta brutalité.

H O R A C E .

O ciel , qui vit jamais une pareille rage !  
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage ,  
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?  
Aime , aime cette mort qui fait notre bonheur ,  
Et préfere du moins au souvenir d'un homme  
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome , l'unique objet de mon ressentiment !  
 Rome , à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
 Rome qui t'a vû naître & que ton cœur adore !  
 Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !  
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés ;  
 Sapper ses fondemens encor mal assurés ;  
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie ,  
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ,  
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
 Passent pour la détruire & les monts & les mers ,  
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles ,  
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;  
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux  
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.  
 Puissai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre ,  
 Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en pou-  
 dre ;  
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir ,  
 Moi seule en être cause & mourir de plaisir.

*HORACE, mettant l'épée à la main, & pour-  
 suivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop , ma passion à la raison fait place.  
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

*CAMILLE blessée derrière le théâtre.*

Ah , traître !

*HORACE revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain  
 Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.



## S C E N E VI.

H O R A C E , P R O C U L E .

P R O C U L E .

**Q**ue venez-vous de faire ?

H O R A C E .

Un acte de justice.

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

P R O C U L E .

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

H O R A C E .

Ne me dis point qu'elle est &amp; mon sang &amp; ma sœur ;

Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille ,

Qui maudit son pays renonce à sa famille ;

Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;

De ses plus chers parens il fait ses ennemis ;

Le sang même les arme en haine de son crime ,

La plus prompte vengeance en est plus légitime ;

Et ce souhait impie , encore qu'impuissant ,

Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

## S C E N E VII.

H O R A C E , S A B I N E , P R O C U L E .

S A B I N E .

**A** Quoi s'arrête ici ton illustre colere ?

Vien voir mourir ta sœur dans les bras de ton pere ;

Vien repâitre tes yeux d'un spectacle si doux ;  
 Ou si tu n'es point las de ces généreux coups ,  
 Immole au cher pays des vertueux Horaces  
 Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;  
 Si prodigue du tien , n'épargne pas le leur ,  
 Joins Sabine à Camille & ta femme à ta sœur.  
 Nos crimes font pareils ainsi que nos misères ,  
 Je soupire comme elle & déplore mes freres ;  
 Plus coupable en ce point contre tes dures loix ,  
 Qu'elle n'en pleuroit qu'un , & que j'en pleure trois ;  
 Qu'après son châtiment ma faute continue.

H O R A C E.

Seche tes pleurs , Sabine , ou les cache à ma vue ,  
 Rens-toi digne du nom de ma chaste moitié ,  
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié.  
 Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme  
 Ne nous laissent à tous deux qu'un penser & qu'une  
 ame ,

C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens ,  
 Non à moi de descendre à la honte des tiens.  
 Je t'aime & je connois la douleur qui te presse ,  
 Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse ,  
 Participe à ma gloire au lieu de la fouiller ,  
 Tâche à t'en revêtir non à m'en dépouiller.  
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie ;  
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ;  
 Sois plus femme que sœur , & te reglant sur moi  
 Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

S A B I N E.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.  
 Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites ,  
 J'en ai les sentimens que je dois en avoir ;  
 Et je m'en prens au sort plutôt qu'à ton devoir :  
 Mais enfin je renonce à la vertu Romaine ,  
 Si pour la posséder je dois être inhumaine ,  
 Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur ,  
 Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,  
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques ;  
 Et ne regardons point des biens communs à tous ;  
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour  
 nous.

Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?  
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,  
 Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches dis-  
 cours

N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?  
 Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?  
 Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire,  
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,  
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.  
 Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,  
 Ecoute la pitié si ta colère cesse,  
 Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs  
 A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs.  
 Je demande la mort pour grace ou pour supplice,  
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice ;  
 N'importe, tous ses traits n'auront rien que de doux,  
 Si je les vois partir de la main d'un époux.

H O R A C E.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes  
 Un empire si grand sur les plus belles ames,  
 Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs  
 Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !  
 A quel point ma vertu devient-elle réduite !  
 Rien ne la sçauroit plus garantir que la fuite.  
 Adieu, ne me sui point, ou retien tes soupirs.

S A B I N E seule.

O colère ! ô pitié sourdes à mes desirs !  
 Vous négligez mon crime, & ma douleur vous-lasse,  
 Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grace.  
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,  
 Et n'employons après que nous à notre mort.

*Fin du quatrième Acte.*



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

Le vieil HORACE, HORACE.

*Le vieil HORACE.*

**R**Etirons nos regards de cet objet funeste  
 Pour admirer ici le jugement céleste.  
 Quand la gloire nous enfle, il sçait bien comme il  
 faut.

Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut,  
 Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans trif-  
 tesse,

Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse ;  
 Et rarement accorde à notre ambition  
 L'entier & pur honneur d'une bonne action.  
 Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle ;  
 Je me tiens plus à plaindre & je te plains plus  
 qu'elle ;

Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain,  
 Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.  
 Je ne la trouve point injuste ni trop prompte,  
 Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte ;  
 Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,  
 Etoit mieux impuni que puni par ton bras.

H O R A C E.

Disposez de mon sang, les loix vous en font maî-  
 tre,

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître :  
 Si dans vos sentimens mon zèle est criminel,  
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,  
 Si ma main en devient honteuse & profanée,

Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.  
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté  
 A si brutalement souillé la pureté ;  
 Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ,  
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.  
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé  
 Qu'un pere tel que vous se montre intéressé ;  
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ,  
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;  
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas ,  
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

*Le vieil H O R A C E .*

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ,  
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ,  
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir ,  
 Et ne les punit point de peur de se punir.  
 Je te voi d'un autre œil que tu ne te regardes ;  
 Je sçai... Mais le Roi vient , je vois entrer ses gardes.

## S C E N E II.

TULLE, VALERE, Le vieil H O R A C E ,  
 H O R A C E , Troupe de Gardes.

*Le vieil H O R A C E*

**A**H ! Sire , un tel honneur a trop d'excès pour  
 moi ,  
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon Roi ;  
 Permettez qu'à genoux . . . .

T U L L E .

Non , levez-vous , mon pere ;  
 Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire ,  
 Un si rare service & si fort important

Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant :

( *montrant Valere.* )

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ,  
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.  
 J'ai sçu par son rapport , & je n'en doutois pas ;  
 Comme de vos deux fils vous portez le trépas ;  
 Et que déjà votre ame étant trop résolue ,  
 Ma consolation vous seroit superflue ;  
 Mais je viens de sçavoir quel étrange malheur  
 D'un fils victorieux a suivi la valeur ,  
 Et que son trop d'amour pour la cause publique  
 Par ses mains à son pere ôte une fille unique.  
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ,  
 Et je doute comment vous portez cette mort.

*Le vieil* HORACE.

Sire , avec déplaisir , mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.  
 Beaucoup par un long âge ont appris comme vous  
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux ;  
 Peu sçavent comme vous s'appliquer ce remède ,  
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.  
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion  
 Quelque soulagement pour votre affliction ,  
 Ainsi que votre mal sçachez qu'elle est extrême ,  
 Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire , puisque le ciel entre les mains des Rois  
 Dépose sa justice & la force des loix ,  
 Et que l'Etat demande aux Princes légitimes  
 Des prix pour les vertus , des peines pour les cri-

mes ;

Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir  
 Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut pu-

nir ,

Souffrez . . . . .



Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

T U L L E.

Permettez qu'il acheve , & je ferai justice.

J'aime à la rendre à tous , à toute heure , en tout lieu ,

C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-dieu ;  
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service  
On puisse contre lui me demander justice.

V A L E R E.

Souffrez donc , ô grand Roi , le plus juste des Rois ;  
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.  
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ,

S'il en reçoit beaucoup , ses hauts faits les méritent ;  
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ,

Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.

Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable ;  
Qu'il triomphe en vainqueur & périsse en coupable ,

Arrêtez sa fureur & sauvez de ses mains ,  
Si vous voulez régner , le reste des Romains ;  
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant , si funeste ;  
Et les nœuds de l'hymen , durant nos bons destins ;  
Ont tant de fois uni des peuples si voisins ,  
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire  
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere ,

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs  
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.

Si c'est offenser Rome , & que l'heur de ses armes  
L'autorise à punir ce crime de nos larmes ,

Quel sang épargnera ce barbare vainqueur  
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur ,

Et ne peut excuser cette douleur pressante

Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante ;

Quand

Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,  
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?  
 Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,  
 Il a sur nous un droit & de mort & de vie ;  
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer,  
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.  
 Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome  
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;  
 Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux  
 Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.  
 Vous verriez un beau sang pour accuser sa rage,  
 D'un frere si cruel rejaillir au visage ;  
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;  
 Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir ;  
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.  
 Vous avez à demain remis le sacrifice,  
 Pensez-vous que les Dieux vengeurs des innocens,  
 D'une main parricide acceptent de l'encens ?  
 Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine,  
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,  
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats  
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,  
 Puisque ces mêmes Dieux auteurs de sa victoire  
 Ont permis qu'aussi-tôt il en souillât la gloire,  
 Et qu'un si grand courage après ce noble effort  
 Fût digne en même jour de triomphe & de mort.  
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,  
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;  
 La suite en est à craindre & la haine des cieux :  
 Sauvez-nous de sa main & redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?  
 Vous sçavez l'action, vous la venez d'entendre,  
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.  
 Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi ;

Et le plus innocent devient soudain coupable  
 Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.

C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser,  
 Notre sang est son bien, il en peut disposer,  
 Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,  
 Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.  
 Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir,  
 D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.  
 Je ne reproche point à l'ardeur de Valere  
 Qu'en amant de la sœur il accuse le frere;  
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui,  
 Et demande ma mort je la veux comme lui.  
 Un seul point entre nous met cette différence  
 Que mon honneur par-là cherche son assurance;  
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver,  
 Lui pour flétrir ma gloire, & moi pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiere  
 A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere;  
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,  
 Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.  
 Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce  
 S'attache à son effet pour juger de sa force;  
 Il veut que ses dehors gardent un même cours,  
 Qu'ayant fait un miracle elle en fasse toujours.  
 Après une action, pleine, haute, éclatante;  
 Tout ce qui brille moins remplit mal son attente:  
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;  
 Il n'examine point si lors on pouvoit mieux,  
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,  
 L'occasion est moindre & la vertu pareille.  
 Son injustice accable & détruit les grands noms,  
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;  
 Et quand la renommée a passé l'ordinaire,  
 Si l'on en veut décheoir, il ne faut plus rien faire.  
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras,  
 Votre Majesté, Sire a vu mes trois combats,

Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde ,  
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde ;  
 Et que tout mon courage après de si grands coups ;  
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;  
 Si bien que pour laisser une illustre mémoire ,  
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;  
 Encor la falloit-il si-tôt que j'eus vaincu ,  
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.  
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie ,  
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;  
 Et ma main auroit sçu déjà m'en garantir ;  
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir ;  
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ,  
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.  
 Rome ne manque point de généreux guerriers ,  
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;  
 Que votre Majesté désormais m'en dispense ,  
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense ,  
 Permettez , ô grand Roi , que de ce bras vainqueur  
 Je m'immole à ma gloire , & non pas à ma sœur.

SCÈNE III.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE ;  
 HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine , & voyez dans son ame  
 Les douleurs d'une sœur & celles d'une femme ;  
 Qui toute désolée à vos sacrés genoux  
 Pleure pour sa famille & craint pour son époux.  
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice  
 Dérober un coupable aux pieds de la justice ;

Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel ,  
 Et punissez en moi ce noble criminel ;  
 De mon sang malheureux expiez tout son crime ,  
 Vous ne changerez point pour cela de victime ;  
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié ,  
 Mais en sacrifier la plus chere moitié.  
 Les nœuds de l'hymenée & son amour extrême  
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;

Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui ,  
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.  
 La mort que je demande & qu'il faut que j'obtienne ;  
 Augmentera sa peine & finira la mienne.  
 Sire , voyez l'excès de mes tristes ennuis ,  
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.  
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée  
 De toute ma famille a la trame coupée !  
 Et quelle impiété de haïr un époux  
 Pour avoir bien servi les siens , l'état , & vous !  
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !  
 N'aimer pas un mari qui finit nos miseres !  
 Sire , délivrez-moi par un heureux trépas  
 Des crimes de l'aimer & de ne l'aimer pas.  
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :  
 Ma main peut me donner ce que je vous demande ,  
 Mais ce trépas enfin me fera bien plus doux ,  
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ,  
 Si je puis par mon sang appaiser la colere  
 Des Dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévere ;  
 Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur ,  
 Et conserver à Rome un si bon défenseur ,

*Le vieil H O R A C E .*

Sire , c'est donc à moi de répondre à Valere ;  
 Mes enfans avec lui conspirent contre un pere ,  
 Tous trois veulent me perdre & s'arment sans rais  
 son  
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

( à Sabine. )

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires  
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,  
Va plutôt consulter leurs manes généreux ;  
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent  
heureux.

Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie ;  
Si quelque sentiment demeure après la vie,  
Ce mal leur semble moindre, & moins rudes ces  
coups,

Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.  
Tous trois défavoueront la douleur qui te touche ;  
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,  
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.  
Sabine, sois leur sœur, sui ton devoir comme eux.

( au Roi. )

Contre ce cher époux Valere en vain s'anime ;  
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;  
Et la louange est due au lieu du châtement,  
Quand la vertu produit ce premier mouvement.  
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,  
De rage en leur trépas maudire la patrie,  
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,  
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.  
Le seul amour de Rome à sa main animée,  
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.  
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, & ce bras paternel  
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel,  
J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance  
Que me donne sur lui les droits de la naissance ;  
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de  
rang

A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.  
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere ;  
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,  
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat,  
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.

Qui le fait se charger des soins de ma famille ?  
 Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille ?  
 Et par quelle raison , dans son juste trépas ,  
 Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?  
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !  
 Sire , nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;  
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir ,  
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

( à Valere. )

Tu peux pleurer , Valere , & même aux yeux  
 d'Horace ,

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race ;  
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront  
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.  
 Lauriers , sacrés rameaux qu'on veut réduire en  
 poudre ,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,  
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau  
 Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un bour-  
 reau ?

Romains , souffrirez - vous qu'on vous immole un  
 homme

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ,  
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom  
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?  
 Di , Valere , di-nous , si tu veux qu'il périsse ,  
 Où tu pense choisir un lieu pour son supplice ?  
 Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix  
 Font raisonner encor du bruit de ses exploits ?  
 Sera-ce hors des murs , au milieu de ces places  
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ,  
 Entre leurs trois tombeaux , & dans ce champ d'hon-  
 neur

Témoin de sa vaillance & de notre bonheur ?  
 Tu ne sçaurois cacher sa peine à sa victoire ,  
 Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa  
 gloire ,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour  
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.  
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,  
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, Sire, & par un juste ar-  
 rêt

Vous sçavez embrasser bien mieux son intérêt;  
 Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,  
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.  
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans,  
 Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfans,  
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle,  
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle;  
 N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui,  
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Horace, ne croi pas que le peuple stupide  
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.  
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,  
 Mais un moment l'éleve, un moment le détruit;  
 Et ce qu'il contribue à notre renommée  
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.  
 C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits  
 bien faits

A voir la vertu pleine en ses moindres effets;  
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,  
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.  
 Vi toujours en Horace, & toujours auprès d'eux  
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,  
 Bien que l'occasion moins haute ou moins bril-  
 lante

D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.  
 Ne hais donc plus la vie, & du moins vi pour moi,  
 Et pour servir encor ton pays & ton Roi.

Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;  
 Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....



Valere , c'est assez :

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ,  
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes ;  
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cette énorme action faite presque à nos yeux  
Outrage la nature , & blesse jusqu'aux Dieux.  
Un premier mouvement qui produit un tel crime ;  
Ne sçauroit lui servir d'excuse légitime ;  
Les moins sévères loix en ce point sont d'accord ,  
Et si nous les suivons , il est digne de mort.  
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable ,  
Ce crime , quoique grand , énorme , inexcusable ,  
Vient de la même épée , & part du même bras  
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.  
Deux sceptres en ma main , Albe à Rome asservie  
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.  
Sans lui j'obéirois où je donne la loi ,  
Et je serois sujet où je suis deux fois Roi.  
Assez de bons sujets dans toutes les provinces  
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs Prin-  
ces :

Tous les peuvent aimer , mais tous ne peuvent pas  
Par d'illustres effets assurer leurs Etats ;  
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes  
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes ;  
De pareils serviteurs sont les forces des Rois ,  
Et de pareils aussi sont au-dessus des loix.  
Quelles se taisent donc , que Rome dissimule  
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;  
Elle peut bien souffrir en son libérateur  
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vi donc , Horace , vi , guerrier trop magnanime ;  
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ,  
Si chaleur généreuse a produit ton forfait ,  
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.  
Vi pour servir l'Etat , vi , mais aime Valere ,

Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colere ;  
 Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir ,  
 Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;  
 Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse ,  
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez

La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice ;  
 Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice ,  
 Si nos Prêtres , avant que de sacrifier ,  
 Ne trouvoient les moyens de le purifier :  
 Son pere en prendra soin ; il lui fera facile  
 D'appaîser tout d'un temps les manes de Camille :  
 Je la plains ; & pour rendre à son sort rigoureux  
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux ,  
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle  
 Acheve le destin de son amant & d'elle ,  
 Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux  
 morts ,  
 Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

*F I N.*





JUGEMENT  
SUR LA TRAGÉDIE  
D' HORACE.

*L*E génie de M. Corneille s'étant une fois déclaré par le Cid, dit M. Bayle, on ne vit presque plus que des chefs-d'œuvres nouveaux qu'il fit paroître durant cinq ou six années consécutives. C'est le temps précis qu'on peut marquer, selon le même Auteur, pour celui où le Théâtre François a été au plus haut point de sa gloire; & assurément il étoit alors bien au-dessus de l'ancien Théâtre d'Athènes, si nous en croyons ce critique & les autres connoisseurs.

Horace fut pour le temps le premier de tous ces Ouvrages admirables qui suivirent le Cid. Cette Pièce pourroit passer pour la plus belle des siennes, si les derniers Actes répondoient aux premiers. C'est le jugement qu'en a fait l'Auteur lui-même, qui ajoute que la mort de Camille en gâte la fin, non pas à cause qu'elle se fait sur le Théâtre; mais parce que cette Action qui devient la principale de la Pièce est momentanée, & n'a point cette juste grandeur que demande Aristote, qui consiste en un commencement, un milieu & une fin. Cette Action surprend tout d'un coup, faute d'une préparation suffisante que le Poète devoity donner.

L'Auteur y a trouvé encore un autre défaut considérable, en ce que cette mort fait une Action double, par le second péril où tombe Horace; & il compte

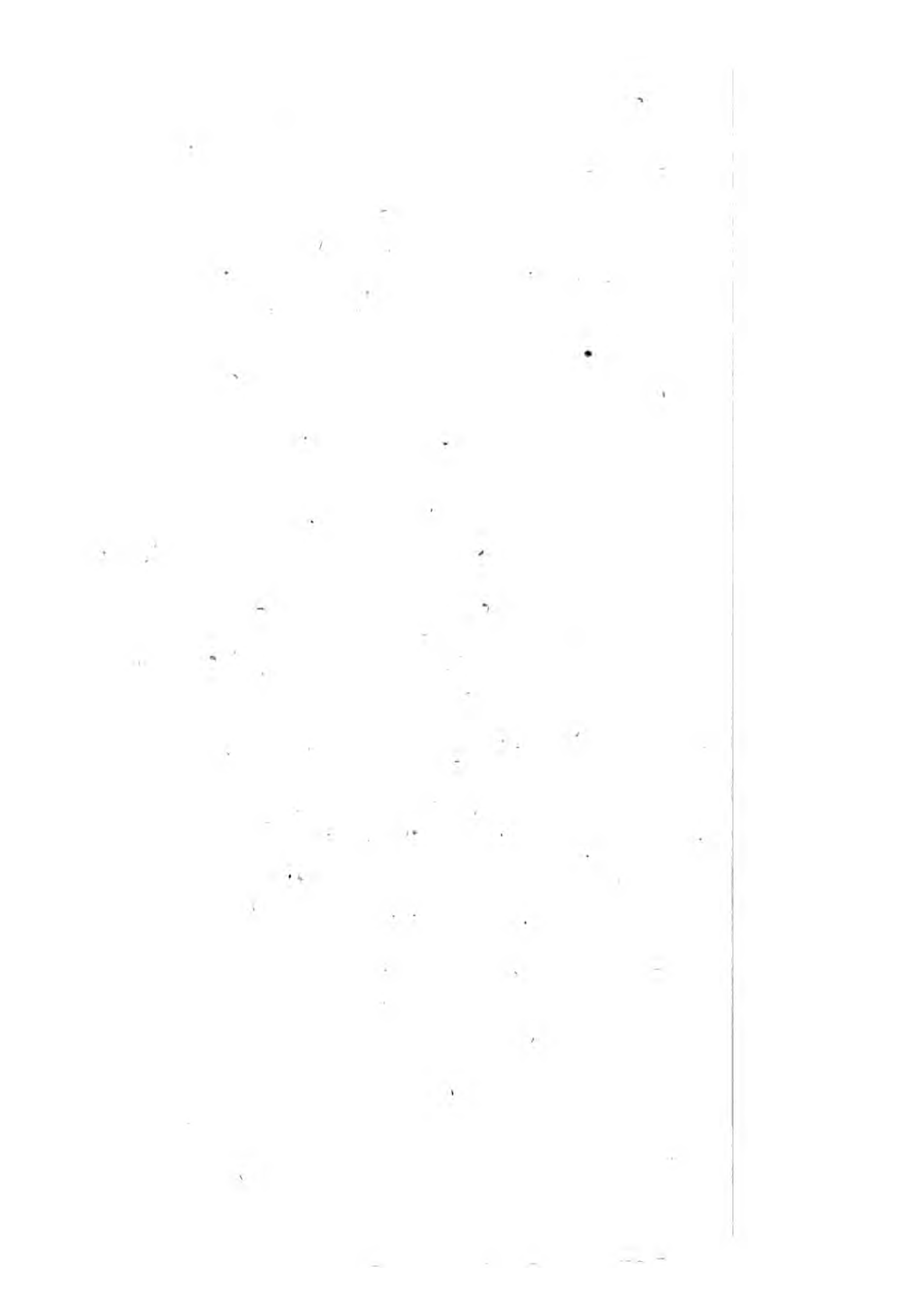
## JUGEM. DE LA TRAG. D'HORACE. 155

*aussi pour une grande imperfection l'inégalité qui paroît dans la dignité des personnages comme Camille & Sabine , quoiqu'il y ait égalité dans les mœurs. Il ajoute que ce défaut en Rodelinde , a été une des principales causes du mauvais succès de son Pertharite.*

*Le second Acte de la Pièce est un des plus pathétiques qui aient encore paru sur la scène , & le troisième un des plus artificieux. Mais le cinquième donne assez peu de satisfaction , parce qu'il est tout en plaidoyers , & que ce n'est point-là la place des harangues ni des longs discours.*

*M. Pellisson dit que sur le bruit qui courut qu'on feroit encore des observations & un nouveau Jugement sur cette Pièce comme on avoit fait sur le Cid , M. Corneille n'en parut pas fort ému. Horace , dit-il , fut condamné par les duumvirs , mais il fut absous par le peuple , faisant allusion au Cardinal de Richelieu & à une autre personne de la première qualité , qui avoient demandé la censure du Cid avec empressement.*





C I N N A ,  
OU  
LA CLEMENCE  
D'AUGUSTE ,  
TRAGÉDIE.

---

---

HORAT.... *cui lecta potenter erit res ,  
Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.*

---

---



## A C T E U R S .

O C T A V E C E S A R - A U G U S T E ,  
Empereur de Rome.

L I V I E , Impératrice.

C I N N A , fils d'une fille de Pompée ;  
Chef de la conjuration contre Auguste.

M A X I M E , autre Chef de la conjuration.

Æ M I L I E , fille de C. Toranius , tuteur  
d'Auguste & proscrit par lui durant le  
Triumvirat.

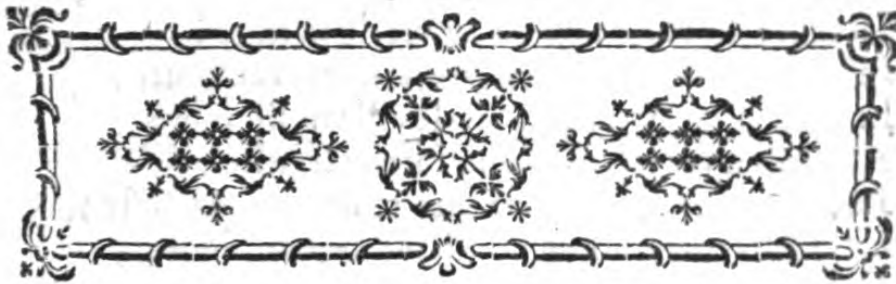
F U L V I E , confidente d'Æmilie.

P O L Y C L E T E , Afranchi d'Auguste.

E V A N D R E , Afranchi de Cinna.

E U P H O R B E , Afranchi de Maxime.

*La Scène est à Rome.*




C I N N A ,  
T R A G E D I E .



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.


 Impatiens desirs d'une illustre vengeance ,  
 Dont la mort de mon pere a formé la naissance ,  
 Enfans impétueux de mon ressentiment ,  
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglément ,  
 Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire :  
 Durant quelques momens souffrez que je respire ,  
 Et que je considere en l'état où je suis ,  
 Et ce que je hazarde & ce que je poursuis.  
 Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire ;  
 Et que vous reprochez à ma triste mémoire  
 Que par sa propre main mon pere massacré  
 Du trône où je le vois fait le premier degré :



Quand vous me presentez cette sanglante image ;  
 La cause de ma haine & l'effet de sa rage ,  
 Je m'abandonne toute à vos ardens transports ,  
 Et crois pour une mort lui devoir mille morts.  
 Au milieu toutefois d'une fureur si juste ,  
 J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste ;  
 Et je sens refroidir ce bouillant mouvement ,  
 Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.  
 Oui , Cinna , contre moi moi-même je m'irrite  
 Quand je songe aux dangers où je te précipite ,  
 Quoique pour me servir tu n'appréhende rien ,  
 Te demander du sang c'est exposer le tien.  
 D'une si haute place on n'abat point de têtes  
 Sans attirer sur soi mille & mille tempêtes ;  
 L'issue en est douteuse & le péril certain.  
 Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;  
 L'ordre mal concerté , l'occasion mal prise  
 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise ,  
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ,  
 Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;  
 Et quoiqu'en ma faveur ton amour exécute  
 Il te peut en tombant écraser sous sa chute.  
 Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ,  
 Te perdre en me vengeant ce n'est pas me venger.  
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes  
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des lar-  
 mes ;

Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs  
 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un pere ?  
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère !  
 Et quand son assassin tombe sous notre effort ,  
 Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?  
 Cessez , vaines frayeurs , cessez , lâches tendresses ;  
 De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses ;  
 Et toi qui les produis par tes soins superflus ,  
 Amour , sers mon devoir , & ne le combats plus.

Lui céder c'est ta gloire , & le vaincre ta honte.  
 Montre-toi généreux souffrant qu'il te surmonte ,  
 Plus tu lui donneras , plus il te va donner ,  
 Et ne triomphera que pour te couronner.

---

S C E N E II.

Æ M I L I E , F U L V I E.

Æ M I L I E.

**J**E l'ai juré , Fulvie , & je le jure encore ;  
 Quoique j'aime Cinna , quoique mon cœur  
 l'adore ,

S'il me veut posséder , Auguste doit périr ,  
 Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir ;  
 Je lui prescric la loi que mon devoir m'impose.

F U L V I E.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.  
 Par un si grand dessein vous vous faites juger  
 Digne sang de celui que vous voulez venger ;  
 Mais encore une fois souffrez que je vous die  
 Qu'une si juste ardeur devroit être attiédie.  
 Auguste chaque jour à force de bienfaits  
 Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;  
 Sa faveur envers vous paroît si déclarée ,  
 Que vous êtes chez lui la plus considérée ;  
 Et de ses courtisans souvent les plus heureux  
 Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

Æ M I L I E.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere ;  
 Et de quelque façon que l'on me considère ,  
 Abondante en richesse ou puissante en crédit ,  
 Je demeure toujours la fille d'un proscrit.  
 Les bienfaits ne sont pas toujours ce que tu penses ;  
 D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses ,

Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr ;  
 Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir :  
 Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;  
 Je suis ce que j'étois & je puis davantage ;  
 Et des mêmes présens qu'il verse dans mes mains ,  
 J'achete contre lui les esprits des Romains.  
 Je recevrois de lui la place de Livie  
 Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie ;  
 Pour qui venge son pere il n'est point de forfaits ,  
 Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

## F U L V I E.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?  
 Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?  
 Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli  
 Par quelles cruautés son trône est établi ;  
 Tant de braves Romains , tant d'illustres victimes  
 Qu'à son ambition ont immolé ses crimes ,  
 Laisent à leurs enfans d'assez vives douleurs ,  
 Pour venger votre perte en vengant leurs mal-  
 heurs.

Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre ;  
 Qui vit haï de tous ne sçauroit long-temps vivre :  
 Remettez à leurs bras les communs intérêts ,  
 Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

## Æ M I L I E.

Quoi ! je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?  
 J'attendrai du hazard qu'il ose le détruire ;  
 Et je satisferai des devoirs si pressans  
 Par une haine obscure & des vœux impuissans ?  
 Sa perte que je veux me deviendroit amere ,  
 Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere ;  
 Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas  
 Qui le faisant périr ne me vengeroit pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres  
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.  
 Joignons à la douceur de venger nos parens  
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ,

Et faisons publier par toute l'Italie :  
*La liberté de Rome & l'œuvre d'Æmilie ;*  
*On a touché son ame est son cœur s'est épris ;*  
*Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.*

F U L V I E.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste  
 Qui porte à votre amant sa perte manifeste.  
 Pensez mieux , Æmilie , à quoi vous l'exposez ,  
 Combien à cet écueil se sont déjà brisez ;  
 Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

Æ M I L I E.

Ah ! tu sçais me frapper par où je suis sensible.  
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir ;  
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;  
 Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose ,  
 Je veux & ne veut pas , je m'emporte & je n'ose ;  
 Et mon devoir confus , languissant , étonné ,  
 Cede aux rebellions de mon cœur mutiné.  
 Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;  
 Tu vois bien des hazards , ils sont grands , mais n'im-  
 porte ,  
 Cinna n'est pas perdu pour être hazardé.  
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé ,  
 Quelque soin qu'il se donne , & quelque ordre qu'il  
 tienne ,  
 Qui méprise sa vie est maître de la sienne ;  
 Plus le péril est grand , plus doux en est le fruit ,  
 La vertu nous y jette & la gloire le suit.  
 Quoi qu'il en soit , qu'Auguste ou que Cinna périsse ;  
 Aux Manes paternels je dois ce sacrifice ,  
 Cinna me l'a promis en recevant ma foi ,  
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.  
 Il est tard après tout de m'en vouloir dédire ,  
 Aujourd'hui l'on s'assemble , aujourd'hui l'on conf-  
 pire ,  
 L'heure , le lieu , le bras se choisit aujourd'hui ,  
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.  
 Mais le voici qui vient.

## S C E N E I I I.

C I N N A , Æ M I L I E , F U L V I E.

Æ M I L I E.

Cinna, votre assemblée  
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?  
 Et reconnoissez-vous au front de vos amis  
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

C I N N A.

Jamais contre un tyran entreprise conçue  
 Ne permit d'espérer une si belle issue,  
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;  
 Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.  
 Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,  
 Qu'ils semblent comme moi servir une maîtresse ;  
 Et tous font éclater un si puissant courroux,  
 Qu'ils semblent tous venger un pere comme vous.

Æ M I L I E.

Je l'avois bien prévu que pour un tel ouvrage  
 Cinna sçauroit choisir des hommes de courage,  
 Et ne remettroit pas en de mauvaises mains  
 L'intérêt d'Æmilie & celui des Romains.

C I N N A.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel  
 zèle

Cette troupe entreprend une action si belle !  
 Au seul nom de César, d'Auguste & d'Empereur,  
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,  
 Et dans un même instant, par un effet contraire,  
 Leur front pâlir d'horreur & rougir de colère.  
*Amis*, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*  
*Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.*

*Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome ,  
Et son salut dépend de la perte d'un homme ,  
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain ,  
A ce tigre altéré de tout le sang Romain.*

*Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?  
Combien de fois changé de partis & de ligue ,  
Tantôt ami d'Antoine & tantôt ennemi ,  
Et jamais insolent ni cruel à demi ?*

Là par un long récit de toutes les misères  
Que durant notre enfance ont enduré nos peres ;  
Renouvellant leur haine avec leur souvenir ,  
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.  
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ,  
Où l'aigle abattoit l'aigle , & de chaque côté  
Nos légions s'armoient contre leur liberté ;  
Où les meilleurs soldats & les chefs les plus braves  
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;  
Où pour mieux assurer la honte de leurs fers ,  
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers ;  
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
Faisant aimer à tous l'infame nom de traître ,  
Romains contre Romains , parens contre parens ,  
Combattoient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
De leur concorde impie , affreuse , inexorable ,  
Funeste aux gens de bien , aux riches , au Sénat ;  
Et pour tout dire enfin , de leur Triumvirat.  
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
Pour en représenter les tragiques histoires.

Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans ;  
Rome entiere noyée au sang de ses enfans ,  
Les uns assassinés dans les places publiques ,  
Les autres dans le sein de leurs dieux domesti-

ques ,  
Le méchant par le prix au crime encouragé ,  
Le mari par sa femme en son lit égorgé ,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere ;  
 Et sa tête à la main demandant son salaire ,  
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits ,  
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages ,  
 De ces fameux proscrits , ces demi-Dieux mortels ,  
 Qu'on a sacrifiés jusques sur les autels ?

Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience ,  
 A quels frémissemens , à quelle violence ,  
 Ces indignes trépas , quoique mal figurés ,  
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?

Je n'ai point perdu temps ; & voyant leur colere  
 Au point de ne rien craindre , en état de tout faire ;  
 J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés ,*

*La perte de nos biens & de nos libertés ,  
 Le ravage des champs , le pillage des villes ,  
 Et les proscriptions , & les guerres civiles ,  
 Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix  
 Pour monter sur le trône & nous donner des loix :  
 Mais nous pouvons changer un destin si funeste ,  
 Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste ;  
 Et que juste une fois il s'est privé d'appui  
 Perdant pour régner seul deux méchans comme lui.*

*Lui mort , nous n'avons point de vengeur ni de maître ;  
 Avec la liberté Rome s'en va renaître ;*

*Et nous mériterons le nom de vrais Romains  
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.*

*Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice ,  
 Demain au Capitole il fait un sacrifice ,*

*Qu'il en soit la victime , & faisons en ces lieux  
 Justice à tout le monde à la face des Dieux.*

*Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ,  
 C'est de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe ;*

*Et je veux pour signal que cette même main  
 Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le  
 sein.*

*Ainsi d'un coup mortel la victime frappée  
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;  
Faites voir après moi si vous vous souvenez  
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.*  
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle  
Par un noble serment le vœu d'être fidèle ,  
L'occasion leur plaît , mais chacun veut pour soi  
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.  
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte ,  
Maxime & la moitié s'assurent de la porte ,  
L'autre moitié me suit & doit l'environner ,  
Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà , belle Æmilie , à quel point nous en som-

mes ,

Demain j'attens la haine ou la faveur des hommes ,  
Le nom de parricide ou de libérateur ,  
César celui de Prince ou d'un usurpateur.  
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie  
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;  
Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans ,  
S'il les déteste morts , les adore vivans.  
Pour moi , soit que le ciel me soit dur ou propice ,  
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice ,  
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous ,  
Mourant pour vous servir , tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui fouille ta mémoire ,  
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire :  
Et dans un tel dessein le manque de bonheur  
Met en péril ta vie & non pas ton honneur.  
Regarde le malheur de Brute & de Cassie ,  
La splendeur de leur nom en est-elle obscurcie ?  
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands des-  
seins ?

Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?  
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse ,  
Autant que de César la vie est odieuse :



Si leur vainqueur y régne , ils y sont regrettés ,  
 Et par les vœux de tous , leurs pareils souhaités.  
 Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie ,  
 Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;  
 Souvien-toi du beau feu dont nous sommes épris ;  
 Qu'aussi-bien que la gloire Æmilie est ton prix ,  
 Que tu me dois ton cœur , que mes faveurs t'at-  
 tendent ,  
 Que tes jours me sont chers , que les miens en  
 dépendent.  
 Mais quelle occasion mene Evandre vers nous ?

## S C E N E I V .

C I N N A , Æ M I L I E , E V A N D R E ;  
 F U L V I E .

E V A N D R E .

**S** Eigneur , César vous mande & Maxime avec  
 vous.

C I N N A .

Et Maxime avec moi ! Le sçais-tu bien , Evandre ?

E V A N D R E .

Polyclete est encor chez-vous à vous attendre ;  
 Et fut venu lui-même avec moi vous chercher ,  
 Si ma dextérité n'eût sçu l'en empêcher.  
 Je vous en donne avis de peur d'une surprise ,  
 Il presse fort.

Æ M I L I E .

Mander les chefs de l'entreprise !  
 Tous deux ! En même-tems ! Vous êtes découverts.

C I N N A ,

Espérons mieux de grace.

Æ M I L I E .

Ah ! Cinna , je te perds ;  
 Et

Et les Dieux obstinés à nous donner un maître  
 Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.  
 Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris ;  
 Quoi, tous deux ! & si-tôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne,  
 Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;  
 Maxime est comme moi de ses plus confidens,  
 Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même ;  
 Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême,

Et puisque désormais tu ne peux me venger,  
 Dérобе au moins ta tête à ce mortel danger,  
 Fui d'Auguste irrité l'implacable colere ;  
 Je verse assez de pleurs pour la mort de mon pere ;  
 N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,

Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique  
 Trahir vos intérêts & la cause publique !  
 Par cette lâcheté moi-même m'accuser,  
 Et tout abandonner quand il faut tout oser !  
 Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sçue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,  
 Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;  
 Vous la verrez brillante au bord des précipices,  
 Se couronner de gloire en bravant les supplices ;  
 Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,  
 Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrois suspect à tarder davantage.  
 Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.

S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux ;  
 Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux ;  
 Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie ,  
 Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

Æ M I L I E.

Oui , va ; n'écoute plus ma voix qui te retient ,  
 Mon trouble se dissipe & ma raison revient ;  
 Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse ,  
 Tu voudrais fuir en vain , Cinna , je le confesse ;  
 Si tout est découvert , Auguste a sçu pourvoir  
 A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.  
 Porte , porte chez lui cette mâle assurance  
 Digne de notre amour , digne de ta naissance ;  
 Meurs , s'il y faut mourir en citoyen Romain ,  
 Et par un beau trépas couronne un beau dessein.  
 Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ,  
 Ta mort emportera mon ame vers la tienne ,  
 Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups.....

C I N N A.

Ah ! Souffrez que tout mort je vive encore en vous ,  
 Et du moins en mourant permettez que j'espere  
 Que vous sçavez venger l'amant-avec le pere.  
 Rien n'est pour vous à craindre , aucun de nos amis  
 Ne sçait ni vos desseins ni ce qui m'est promis ;  
 Et leur parlant tantôt des miseres Romaines ,  
 Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines ,  
 De peur que mon ardeur touchant vos intérêts  
 D'un si parfait amour ne trahît les secrets.  
 Il n'est sçu que d'Eyandre & de votre Fulvie.

Æ M I L I E.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie ;  
 Puisque dans ton péril il me reste un moyen  
 De faire agir pour toi son crédit & le mien.  
 Mais si mon amitié par-là ne te délivre ,  
 N'espere pas qu'enfin je veuille te survivre ;  
 Je fais de ton destin des regles à mon sort ,  
 Et j'obtiendrai ta vie , ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t-en, & souvien-toi seulement que je t'aime.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME;  
Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.  
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime,  
aussi.

*( Tous se retirent à la réserve de Cinna & de  
Maxime. )*

Cet empire absolu sur la terre & sur l'onde,  
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde;  
Cette grandeur sans borne & cet illustre rang  
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,  
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune  
D'un courtisan flatteur la présence importune;  
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,  
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.  
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,  
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;  
Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir  
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir;  
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre,  
Et monté sur le faite il aspire à descendre.

H 2

J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu ;  
 Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.  
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes  
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,  
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,  
 Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.  
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,  
 Le grand César mon pere en a joui de même,  
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,  
 Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé :  
 Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille ;  
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;  
 L'autre tout débonnaire au milieu du Sénat,  
 A vu trancher ses jours par un assassinat.  
 Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire ;  
 Si par l'exemple seul on se devoit conduire :  
 L'un m'invite à le suivre, & l'autre me fait peur ;  
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trom-  
 peur,

Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées  
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées.  
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,  
 Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine ;  
 Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécene,  
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,  
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.  
 Ne considérez point cette grandeur suprême  
 Odieuse aux Romains & pesante à moi-même ;  
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;  
 Rome, Auguste, l'Etat, tout est en votre main.  
 Vous mettez & l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique  
 Sous les loix d'un Monarque ou d'une République ;  
 Votre avis est ma règle ; & par ce seul moyen  
 Je veux être Empereur ou simple citoyen.

C I N N A.

Malgré notre surprise & mon insuffisance,

Je vous obéirai , Seigneur , fans complaisance ,  
 Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher  
 De combattre un avis où vous semblez pancher  
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire  
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire ;  
 Si vous ouvrez votre ame à ces impressions ,  
 Jusques à condamner toutes vos actions.  
 On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;  
 On garde fans remords ce qu'on acquiert fans cri-  
 mes ;  
 Et plus le bien qu'on quitte est noble , grand , ex-  
 quis ,  
 Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.  
 N'imprimez pas , Seigneur , cette honteuse marque  
 A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque ,  
 Vous l'êtes justement , & c'est sans attentat  
 Que vous avez changé la forme de l'Etat.  
 Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre  
 Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre ;  
 Vos armes l'ont conquise & tous les Conquérens  
 Pour être usurpateurs ne sont pas des Tyrans.  
 Quand ils ont sous leurs loix affermi des provinces ;  
 Gouvernant justement ils s'en font justes Princes.  
 C'est ce que fit César , il vous faut aujourd'hui  
 Condamner sa mémoire ou faire comme lui.  
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste ,  
 César fut un tyran & son trépas fut juste ;  
 Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang  
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.  
 N'en craignez point , Seigneur , les tristes destinées ;  
 Un plus puissant démon veille sur vos années ;  
 On a dix fois sur vous attenté sans effet ,  
 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.  
 On entreprend assez , mais aucun n'exécute ,  
 Il est des assassins , mais il n'est plus de Brute ;  
 Enfin s'il faut attendre un semblable revers ,  
 Il est beau de mourir maître de l'univers.

C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, & j'estime  
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

M A X I M E.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver  
L'Empire où sa vertu l'a fait seul arriver ;  
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,  
Il a fait de l'Etat une juste conquête :  
Mais que sans se noircir il ne puisse quitter  
Le fardeau que sa main est lasse de porter,  
Qu'il accuse par-là César de tyrannie,  
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.  
Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre  
bien,

Chacun en liberté peut disposer du sien,  
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire ;  
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,  
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté  
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !  
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent,  
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cé-  
dent,

Et faites hautement connoître enfin à tous  
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.  
Votre Rome autrefois vous donna la naissance,  
Vous lui voulez donner votre toute-puissance,  
Et Cinna vous impute à crime capital  
La libéralité vers le pays natal !  
Il appelle remords l'amour de la patrie !  
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ;  
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,  
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.  
Je veux bien avouer qu'une action si belle  
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;  
Mais commet-on un crime indigne de pardon,  
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?  
Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire ;  
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire ;

Et vous ferez fameux chez la postérité,  
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.  
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,  
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même,  
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner  
 Après un sceptre acquis la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous régnez dans  
 Rome,

Où de quelque façon que votre Cour vous nomme,  
 On hait la Monarchie ; & le nom d'Empereur  
 Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.  
 Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître,  
 Qui le sert, pour esclave, & qui l'aime, pour  
 traître ;

Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,  
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.  
 Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines,  
 On a fait contre vous dix entreprises vaines,  
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,  
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter  
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,  
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.  
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers,  
 Il est beau de mourir maître de l'univers ;  
 Mais la plus belle mort fouille notre mémoire,  
 Quand nous avons pu vivre & croître notre gloire.

C I N N A.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;  
 Et cette liberté qui lui semble si chère,  
 N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,  
 Plus nuisible qu'utile, & qui n'approche pas  
 De celui qu'un bon Prince apporte à ses États.

Avec ordre & raison les honneurs il dispense ;  
 Avec discernement punit & récompense ;  
 Et dispose de tout en juste possesseur,  
 Sans rien précipiter de peur d'un successeur.



Mais quand le peuple est maître , on n'agit qu'en  
tumulte ,

La voix de la raison jamais ne se consulte ,  
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ;  
L'autorité livrée aux plus féditieux.

Ces petits souverains qu'il fait pour une année ;  
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée ;  
Des plus heureux desseins font avorter le fruit ,  
De peur de le laisser à celui qui les fuit.

Comme ils ont peu de part au bien dont ils or-  
donnent ,

Dans le champ du public largement ils moissonnent,  
Assurés que chacun leur pardonne aisément ,  
Espérant à son tour un pareil traitement.  
Le pire des Etats c'est l'Etat populaire.

## A U G U S T E.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire,  
Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans  
Avec le premier lait sucent tous ses enfans ,  
Pour l'arracher des cœurs , est trop enracinée.

## M A X I M E.

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée,  
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guérison ,  
Sa coutume l'emporte & non pas la raison ;  
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre ,  
Est une heureuse erreur dont il est idolatre ,  
Par qui le monde entier asservi sous ses loix  
L'a vu cent fois marcher sur la tête des Rois ,  
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces ;  
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs  
Princes ?

J'ose dire, Seigneur , que par tous les climats  
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats ;  
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature ,  
Qu'on ne sçauroit changer sans lui faire une injure ;  
Telle est la loi du Ciel dont la sage équité  
Seme dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique ;  
 Et le reste des Grecs la liberté publique ,  
 Les Parthes , les Persans veulent des souverains ,  
 Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie  
 Départ à chaque peuple un différent génie ;  
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieus  
 Change selon les temps comme selon les lieux.  
 Rome a reçu des Rois ses murs & sa naissance ,  
 Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance ;  
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés  
 Le comble souverain de ses prospérités.  
 Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux armées ;  
 Les portes des Janus par vos mains sont fermées ,  
 Ce que sous ses Consuls on n'a vu qu'une fois ,  
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses Rois.

MAXIME.

Les changemens d'Etat que fait l'ordre céleste  
 Ne content point de sang , n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt ,  
 De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils  
     nous font.  
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres ;  
 Et nos premiers Consuls nous ont couté des guer-  
     res.

MAXIME.

Donc votre Aïeul Pompée au Ciel a résisté ,  
 Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue ;  
 Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :  
 Il a choisi sa mort pour servir dignement  
 D'une marque éternelle à ce grand changement ;  
 Et devoit cette gloire aux manes d'un tel homme ;  
 D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir ,

Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.  
 Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde ,  
 Depuis que la richesse entre ses murs abonde ,  
 Et que son sein fécond en glorieux exploits  
 Produit des citoyens plus puissans que des Rois ;  
 Les grands pour s'affermir achetant les suffrages ,  
 Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs ga-

ges ,  
 Qui par des fers dorés se laissant enchaîner ,  
 Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.  
 Envieux l'un de l'autre ils menent tout par brigues  
 Que leur ambition tourne en sanglantes ligue.  
 Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ,  
 César de mon Aïeul , Marc-Antoine de vous ;  
 Ainsi la liberté ne peut plus être utile  
 Qu'à former les fureurs d'une guerre civile ,  
 Lorsque par un désordre à l'univers fatal  
 L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'égal.  
 Seigneur , pour sauver Rome , il faut qu'elle  
 s'unisse

En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.  
 Si vous aimez encore à la favoriser ,  
 Otez-lui les moyens de se plus diviser.  
 Sylla quittant la place enfin bien usurpée ,  
 N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée ,  
 Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir ,  
 S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.  
 Qu'a fait du grand César le cruel parricide ,  
 Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide  
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains ,  
 Si César eût laissé l'Empire entre vos mains ?  
 Vous la replongerez en quittant cet Empire  
 Dans les maux dont à peine encore elle respire ;  
 Et de ce peu , Seigneur , qui lui reste de sang  
 Une guerre nouvelle épuîsera son flanc.

Que l'amour du pays , que la pitié vous touche ,  
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.  
 Considérez le prix que vous avez coûté ,  
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté ,  
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,  
 Mais une juste peur tient son ame effrayée.  
 Si jaloux de son heur & las de commander  
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder ,  
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre ,  
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre ,  
 Si ce funeste don la met au désespoir ,  
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.  
 Conservez-vous, Seigneur , en lui laissant un maître  
 Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;  
 Et pour mieux assurer le bien commun de tous ,  
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

A U G U S T E.

N'en délibérons plus , cette pitié l'emporte ,  
 Mon repos m'est bien cher , mais Rome est la plus  
 forte ;

Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver ,  
 Je consens à me perdre afin de la sauver.  
 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire ,  
 Cinna , par vos conseils je retiendrai l'Empire :  
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part ;  
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi  
 de fard ,

Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne  
 Regarde seulement l'Etat & ma personne ;  
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprit ;  
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime , je vous fais gouverneur de Sicile :  
 Allez donner mes loix à ce terroir fertile ,  
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez ;  
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.  
 Pour épouse , Cinna , je vous donne Æmilie ;  
 Vous sçavez qu'elle tient la place de Julie ,

Et que si nos malheurs & la nécessité  
 M'ont fait traiter son pere avec sévérité ;  
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte  
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.  
 Voyez-la de ma part , tâchez de la gagner ,  
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;  
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie.  
 Adieu , j'en veux porter la nouvelle à Livie.

## S C E N E II.

C I N N A , M A X I M E.

M A X I M E.

**Q**uel est votre dessein après ces beaux discours ?

C I N N A.

Le même que j'avois & que j'aurai toujours.

M A X I M E.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

C I N N A.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

M A X I M E.

Je veux voir Rome libre.

C I N N A.

Et vous pouvez juger

Que je veux l'affranchir ensemble & la venger.

Octave aura donc vu ses fureurs assouvies ,  
 Pillé jusqu'aux autels , sacrifié nos vies ,  
 Rempli les champs d'horreur , comblé Rome de  
 morts ,

Et sera quitte après pour l'effet d'un remords ?

Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête ;

Un lâche repentir garantira sa tête !

TRAGÉDIE. 181

C'est trop semer d'appas , & c'est trop inviter  
Par son impunité quelque autre à l'imiter.  
Vengeons nos citoyens , & que sa peine étonne  
Quiconque après sa mort aspire à la couronne ,  
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé ;  
S'il eût puni Sylla , César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César que vous trouvez si juste  
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste ,  
Voulant nous affranchir Brute s'est abusé ;  
S'il n'eût puni César , Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie & ses terreurs paniques  
Ont fait rentrer l'Etat sous des loix tyranniques ;  
Mais nous ne verrons point de pareils accidens ,  
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence  
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;  
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas  
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins , alors qu'on s'imagine  
Guérir un mal si grand sans couper la racine.  
Employer la douceur à cette guérison ,  
C'est en fermant la plaie y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante , & la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine , & la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;  
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer  
 Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.  
 Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie  
 Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;  
 Et tout ce que la gloire a de vrais partisans  
 Le hait trop puissamment pour aimer ses présens.

M A X I M E.

Donc pour vous *Æmilie* est un objet de haine ?

C I N N A.

La recevoir de lui me feroit une gêne ;  
 Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts ;  
 Je sçaurai le braver jusques dans les enfers.  
 Oui , quand par son trépas je l'aurai méritée ,  
 Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée ,  
 L'épouser sur sa cendre , & qu'après notre effort  
 Les présens du tyran soient le prix de sa mort.

M A X I M E.

Mais l'apparence , ami , que vous puissiez lui plaire  
 Teint du sang de celui qu'elle aime comme un pere ?  
 Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

C I N N A.

Ami , dans ce palais on peut nous écouter ;  
 Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence  
 Dans un lieu si mal propre à notre confiance.  
 Sortons , qu'en sûreté j'examine avec vous  
 Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

*Fin du second Acte.*





A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, EUPHORBÈ.

MAXIME.

**L**Ui-même il m'a tout dit, leur flamme est mu-  
tuelle,  
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle ;  
Mais sans venger son pere il n'y peut aspirer,  
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBÈ.

Je ne m'étonne plus de cette violence  
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance ;  
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,  
Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme  
Qui n'agit que pour soi feignant d'agir pour Rome ;  
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,  
Je pense servir Rome, & je sers mon rival.

EUPHORBÈ.

Vous êtes son rival !

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,  
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.  
Mon ardeur inconnue avant que d'éclater  
Par quelque grand exploit la vouloit mériter :  
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enleve ;  
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'acheve,  
J'avance des succès dont j'attens le trépas,  
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.



Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

E U P H O R B E.

L'issue en est aisée , agissez pour vous même ,  
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;  
Gagnez une maîtresse accusant un rival.  
Auguste à qui par-là vous sauverez la vie ,  
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

M A X I M E.

Quoi trahir mon ami !

E U P H O R B E.

L'amour rend tout permis ;

Un véritable amant ne connoit point d'amis ,  
Et même avec justice on peut trahir un traître  
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.  
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

M A X I M E.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

E U P H O R B E.

Contre un si noir dessein tout devient légitime ;  
On n'est point criminel quand on punit un crime.

M A X I M E.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

E U P H O R B E.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.  
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;  
Le sien & non la gloire anime son courage ;  
Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux ,  
Et n'est enfin qu'ingrat & non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son  
ame ?

Sous la cause publique il vous cache sa flamme ,  
Et peut cacher encor sous cette passion  
Les détestables feux de son ambition.  
Peut-être qu'il prétend après la mort d'Octave ;  
Au lieu d'affranchir Rome , en faire son esclave ;  
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets ,  
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

M A X I M E.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?  
 A tous nos conjurés l'avis seroit funeste ,  
 Et par-là nous verrions indignement trahis  
 Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.  
 D'un si lâche dessein mon ame est incapable ,  
 Il perd trop d'innocens pour punir un coupable ;  
 J'ose tout contre lui , mais je crains tout pour eux.

E U P H O R B E.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ,  
 En ces occasions ennuyé de supplices ,  
 Ayant puni les chefs il pardonne aux complices.  
 Si toutefois pour eux vous craignez son courroux ,  
 Quand vous lui parlerez , parlez au nom de tous.

M A X I M E.

Nous disputons en vain , & ce n'est que folie  
 De vouloir par sa perte acquerir *Æmilie* ;  
 Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux  
 Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.  
 Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne ,  
 Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne ,  
 Et ne fais point d'état de sa possession  
 Si je n'ai point de part à son affection.  
 Puis-je la mériter par une triple offense ?  
 Je trahis son amant , je détruis sa vengeance ,  
 Je conserve le fang qu'elle veut voir périr ,  
 Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir !

E U P H O R B E.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile ;  
 L'artifice pourtant vous y peut être utile ,  
 Il en faut trouver un qui la puisse abuser ,  
 Et du reste le temps en pourra disposer.

M A X I M E.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice ?  
 S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?  
 Puis-je lui demander pour prix de mon rapport  
 Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

Vous pourriez m'opposer tant & de tels obstacles ;  
— Que pour les surmonter il faudroit des miracles.  
J'espere toutefois qu'à force d'y rêver . . .

M A X I M E .

Eloigne-toi , dans peu j'irai te retrouver ,  
Cinna vient , & je veux en tirer quelque chose ,  
Pour mieux résoudre après ce que je me propose .

## S C E N E I I .

C I N N A , M A X I M E .

M A X I M E .

**V**ous me semblez pensif.

C I N N A .

Ce n'est pas sans sujet.

M A X I M E .

Puis-je d'un tel chagrin sçavoir quel est l'objet ?

C I N N A .

Æmilie & César. L'un & l'autre me gêne ,  
L'un me semble trop bon , l'autre trop inhumaine.  
Plût aux Dieux que César employât mieux ses soins  
Et s'en fit plus aimer ou m'aimât un peu moins ,  
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme ,  
Et la pût adoucir comme elle me défarme.  
Je sens au fond du cœur mille remords cuifans  
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présens ;  
Cette faveur si pleine & si mal reconnue ,  
Par un mortel reproche à tous momens me tue.  
Il me semble sur-tout incessamment le voir  
Déposer en nos mains son absolu pouvoir ,  
Ecouter nos avis , m'applaudir & me dire :  
*Cinna , par vos conseils je retiendrai l'Empire ;*

*Mais je le retiendrai pour vous en faire part.*  
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !  
 Ah ! Plutôt. . . Mais , hélas ! j'idolâtre Æmilie ,  
 Un serment exécration à sa haine me lie ,  
 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;  
 Des deux côtés j'offense & ma gloire & les Dieux ,  
 Je deviens sacrilège , ou je suis parricide ;  
 Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

M A X I M E.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ,  
 Vous paroissiez plus ferme en vos intentions ,  
 Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

C I N N A.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ;  
 Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits  
 Que quand la main s'appête à venir aux effets.  
 L'ame de son dessein jusques-là possédée  
 S'attache aveuglement à sa première idée ;  
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?  
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?  
 Je crois que Brute même , à tel point qu'on le prise ;  
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ,  
 Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir  
 Plus d'un remords en l'ame & plus d'un repentir.

M A X I M E.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ,  
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ,  
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé  
 Qu'il en reçut de biens & qu'il s'en vit aimé.  
 Comme vous l'imitiez faites la même chose ,  
 Et formez vos remords d'une plus juste cause ,  
 De vos lâches conseils qui seuls ont arrêté  
 Le bonheur renaissant de notre liberté.  
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;  
 De la main de César Brute l'eût acceptée ,  
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger  
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.

N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,  
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;  
 Mais entendez crier Rome à votre côté :  
*Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;*  
*Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,*  
*Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime.*

C I N N A.

Ami, n'accable plus un amant malheureux  
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.  
 Envers nos citoyens je sçai qu'elle est ma faute ;  
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte :  
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié  
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié ;  
 Et laisse-moi de grace, attendant Æmilie,  
 Donner un libre cours à la mélancolie,  
 Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis  
 Veut de la folitude à calmer tant d'ennuis.

M A X I M E.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous  
 blesse  
 De la bonté d'Octave & de votre foiblesse.  
 L'entretien des amans veut un entier secret.  
 Adieu. Je me retire en confident discret.

## S C E N E III.

C I N N A *seul.*

**D**onne un plus digne nom au glorieux empire  
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,  
 Et que l'honneur oppose au coup précipité  
 De mon ingratitude & de ma lâcheté.  
 Mais plutôt continue à le nommer foiblesse ;  
 Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse ;

Qu'il respecte un amour qu'il devoit étouffer,  
 Et que s'il le combat il n'ose en triompher.  
 En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?  
 De quel côté pancher ? à quel parti me rendre ?  
 Qu'une ame généreuse a de peine à faillir !  
 Quelque fruit que par-là j'espère de cueillir,  
 Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance ;  
 La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance ;  
 N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,  
 S'il les faut acquérir par une trahison,  
 S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime  
 Qui du peu que je suis fait une telle estime,  
 Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,  
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.  
 O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !  
 Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,  
 Périsse mon amour, périsse mon espoir,  
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir.  
 Quoi ! Ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,  
 Et qu'au prix de son sang ma passion achete ?  
 Pour jouir de ses dons faut-il l'affaffiner ?  
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?  
 Mais je dépens de vous, ô serment téméraire,  
 O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un pere,  
 Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est en-  
 gagé,  
 Et je ne puis plus rien que par votre congé.  
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;  
 C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grace ;  
 Vos seules volontés président à son sort,  
 Et tiennent en mes mains & sa vie & sa mort.  
 O Dieux, qui comme vous la rendez adorable,  
 Rendez-la comme vous à mes vœux exorable ;  
 Et puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,  
 Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir.  
 Mais voici de retour cette aimable inhumaine,

## SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

**G**Races aux Dieux , Cinna , ma frayeur étoit  
vaine ,  
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ,  
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.  
Octave en ma présence a tout dit à Livie ,  
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le défavouerez-vous , & du don qu'il me fait  
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moi-même , & mon cœur n'est point  
autre ;

Me donner à Cinna c'est ne lui donner rien ,  
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois. . . O ciel ! l'osai-je dire !

ÆMILIE.

Que puis-je & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble , je soupire ;  
Et vois que si nos cœurs avoient mêmes desirs ,  
Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.  
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ;  
Mais je n'ose parler & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir,

Je vais donc vous déplaire & vous m'allez haïr.

Je vous aime, Æmilie, & le ciel me foudroie  
Si cette passion ne fait toute ma joie,  
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur  
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.  
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame,  
En me rendant heureux vous me rendez infame,  
Cette bonté d'Auguste....

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens,

Je vois ton repentir & tes vœux inconstans,  
Les faveurs du tyran emportent tes promesses;  
Tes feux & tes sermens cèdent à tes caresses;  
Et ton esprit crédule ose s'imaginer  
Qu'Auguste pouvant tout peut aussi me donner.  
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;  
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne.  
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,  
Mettre un Roi hors du trône & donner ses Etats;  
De ses proscriptions rougir la terre & l'onde,  
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;  
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;  
Je suis toujours moi-même, & ma foi toujours pure,  
La pitié que je sens ne me rend point parjure,  
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens;  
Et prens vos intérêts par delà mes sermens.

J'ai pu, vous le sçavez, sans parjure & sans cri-

me

Vous laisser échapper cette illustre victime;  
César se dépouillant du pouvoir souverain  
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein;



La conjuration s'en alloit dissipée ,  
 Vos desseins avortés , votre haine trompée :  
 Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné ,  
 Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

Æ M I L I E.

Pour me l'immoler , traître ! & tu veux que moi-même

Je retienne ta main ! qu'il vive , & que je l'aime !  
 Que je sois le butin de qui l'ose épargner ,  
 Et le prix du conseil qui le force à régner !

C I N N A.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie ;  
 Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;  
 Et malgré ses bienfaits je rends tout à l'amour ,  
 Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.  
 Avec les premiers vœux de mon obéissance  
 Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance ,  
 Que je tâche de vaincre un indigne courroux ,  
 Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous ;  
 Une ame généreuse & que la vertu guide  
 Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide ,  
 Elle en hait l'infamie attachée au bonheur ,  
 Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

Æ M I L I E.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie ,  
 La perfidie est noble envers la tyrannie ;  
 Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ,  
 Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

C I N N A.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

Æ M I L I E.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine ;

C I N N A.

Un cœur vraiment Romain . . . .

Æ M I L I E.

Ose tout pour ravir  
 Une odieuse vie à qui le fait servir ;

Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave,  
Et nous voyons souvent des Rois à nos genoux  
Demander pour appui tels esclaves que nous ;  
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,  
Il nous fait souverains sur les grandeurs suprêmes  
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,  
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !  
Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose !  
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain  
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain ?  
Antoine sur sa tête attira notre haine  
En se déshonorant par l'amour d'une Reine :  
Attale, ce grand Roi dans la pourpre blanchi,  
Qui du peuple Romain se nommoit l'affranchi,  
Quand de toute l'Asie il se fut vu l'arbitre,  
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.  
Souvien-toi de ton nom, soutien sa dignité,  
Et prenant d'un Romain la générosité,  
Sçache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
Pour commander aux Rois & pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats  
Qu'il hait les assassins & punit les ingrats,  
Et quoi qu'on entreprenne & quoi qu'on exécute,  
Quand il élève un trône il en venge la chute ;  
Il se met du parti de ceux qu'il fait regner,  
Le coup dont on les tue est long-tems à saigner ;  
Et quand à les punir il a pu se résoudre,  
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens,  
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus , va , fers la tyrannie ;  
 Abandonne ton ame à son lâche génie ;  
 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant ,  
 Oublie & ta naissance & le prix qui t'attend.  
 Sans emprunter ta main pour servir ma colere ,  
 Je sçaurai bien venger mon pays & mon pere.  
 J'aurois déjà l'honneur d'un si fameux trépas ,  
 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.  
 C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie  
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;  
 Seule contre un tyran , en le faisant périr ,  
 Par les mains de sa garde il me falloit mourir ,  
 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;  
 Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive ,  
 J'ai voulu , mais en vain , me conserver pour toi ,  
 Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez - moi , grands Dieux , si je me suis  
 trompée ,

Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée ;  
 Et si d'un faux semblant mon esprit abusé  
 A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.  
 Je t'aime toutefois , quel que tu puisses être ,  
 Et si pour me gagner il faut trahir ton maître ,  
 Mille autres à l'envi recevraient cette loi ,  
 S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.  
 Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ,

Vi pour ton cher tyran , tandis que je meurs tienne ,  
 Mes jours avec les siens se vont précipiter ,  
 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.

Vien me voir dans son sang & dans le mien baignée ,

De ma seule vertu mourir accompagnée ;  
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :  
*N'accuse point mon sort , c'est toi seul qui l'as fait ,  
 Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée ,  
 Où la gloire me suit qui t'étoit destinée ,*

*Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;  
Mais je vivrois à toi si tu l'avois voulu.*

C I N N A.

Hé bien , vous le voulez , il faut vous satisfaire ;  
Il faut affranchir Rome , il faut venger un pere ,  
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;  
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que  
vous.

S'il nous ôte à son gré nos biens , nos jours , nos  
femmes ,

Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames ;  
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés  
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontés.

Vous me faites priser ce qui me déshonore ,  
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ,  
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois  
Exposer tout le mien & mille & mille fois ;  
Vous le voulez , j'y cours , ma parole est don-  
née ,

Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée ,  
Aux manes d'un tel Prince immolant votre amant ,  
A mon crime forcé joindra mon châtement ,  
Et par cette action dans l'autre confondue  
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perdue.  
Adieu.

S C E N E V.

Æ M I L I E , F U L V I E.

F U L V I E.

**V**ous avez mis son ame au désespoir.

Æ M I L I E.

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir.

F U L V I E .

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.  
Vous en pleurez ?

Æ M I L I E .

Hélas ! cours après lui , Fulvie ;  
Et si ton amitié daigne me secourir ,  
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ,  
Dis-lui . . .

F U L V I E .

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste !

Æ M I L I E .

Ah ! ç'est faire à ma haine une loi trop injuste ,

F U L V I E .

Et quoi donc ?

Æ M I L I E .

Qu'il acheve & dégage sa foi ,  
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi .

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, EUPHORBE,  
POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

**T**out ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable,  
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,  
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! Quoi, Cinna ! Quoi,  
Maxime !

Les deux que j'honorais d'une si haute estime,  
A qui j'ouvrais mon cœur, & dont j'avois fait choix  
Pour les plus importants & plus nobles emplois,  
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,  
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conspire !  
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,  
Et montre un cœur touché d'un juste repentir,  
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine ;  
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;  
Lui seul combat encor les vertueux efforts  
Que sur les conjurés fait ce juste remords ;  
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées ;  
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

Lui seul les encourage & lui seul les séduit !

O le plus déloyal que la terre ait produit !

O trahison conçue au sein d'une furie !

O trop sensible coup d'une main si chérie !

Cinna, tu me trahis, Polyclète, écoutez.

( *il lui parle à l'oreille.* )

P O L Y C L È T E .

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

A U G U S T E .

Qu'Érasme en même temps aille dire à Maxime

Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

## S C E N E I I .

A U G U S T E , E U P H O R B E .

E U P H O R B E .

**I**L l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir.

A peine du Palais il a pu revenir ,

Que les yeux égarés & le regard farouche ,

Le cœur gros de soupirs , les sanglots à la bouche ;

Il déteste sa vie & ce complot maudit ,

M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit :

Et m'ayant commandé que je vous avertisse ,

Il ajoute : *Di-lui que je me fais justice ,*

*Que je n'ignore point ce que j'ai mérité ;*

Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ,

Dont l'eau grosse & rapide & la nuit assez noire

M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

A U G U S T E .

Sous ce pressant remords il a trop succombé ,

Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;

Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface ;

Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace ,

Allez pourvoir au reste , & faites qu'on ait soin  
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE III.

AUGUSTE *seul.*

Ciel , à qui voulez-vous désormais que je fie  
Les secrets de mon ame & le soin de ma vie ?  
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis ,  
Si donnant des sujets il ôte les amis ,  
Si tel est le destin des grandeurs souveraines  
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des  
haines ;

Et si votre rigueur les condamne à chérir  
Ceux que vous animez à les faire périr.  
Pour elles rien n'est sûr , qui peut tout doit tout  
craindre.

Rentre en toi-même , Octave , & cesse de te  
plaindre ;

Quoi ! tu veux qu'on t'épargne & n'as rien  
épargné !

Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné ,  
De combien ont rougi les champs de Macédoine ,  
Combien en a versé la défaite d'Antoine ,  
Combien celle de Sexte , & revois tout d'un temps  
Pérouse au sien noyée & tous ses habitans.

Remets dans ton esprit , après tant de carnages ,  
De tes proscriptions les sanglantes images  
Où toi-même des tiens devenu le bourreau  
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ;  
Et puis ose accuser le destin d'injustice

Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton  
supplice ;

Et que par ton exemple à ta perte guidés  
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.



Leur trahison est juste & le ciel l'autorise ;  
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ,  
 Rens un sang infidèle à l'infidélité ,  
 Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !  
 Quelle fureur , Cinna , m'accuse & te pardonne ?  
 Toi , dont la trahison me force à retenir  
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir ,  
 Me traite en criminel & fait seule mon crime ,  
 Releve pour l'abattre un trône illégitime ;  
 Et d'un zèle effronté couvrant son attentat ,  
 S'oppose pour me perdre au bonheur de l'État ?  
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !  
 Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre !  
 Non , non , je me trahis moi-même d'y penser :  
 Qui pardonne aisément invite à l'offenser ,  
 Punissons l'assassin , proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang & toujours des  
 supplices !

Ma cruauté se lasse & ne peut s'arrêter ,  
 Je veux me faire craindre & ne fais qu'irriter ;  
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ,  
 Une tête coupée en fait renaître mille ;  
 Et le sang répandu de mille conjurés  
 Rend mes jours plus maudits & non plus assurés.  
 Octave , n'attens plus le coup d'un nouveau Brute ;  
 Meurs & dérobe-lui la gloire de ta chute ,  
 Meurs , tu ferois pour vivre un lâche & vain effort ,  
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;  
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse  
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :  
 Meurs , puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;  
 Meurs enfin puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.  
 La vie est peu de chose , & le peu qui t'en reste  
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ,  
 Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat ,  
 Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ;

A toi-même en mourant immole ce perfide ,  
 Contentant tes desirs punis son parricide ,  
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ,  
 En faisant qu'il le voie & n'en jouisse pas.  
 Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ;  
 Et si Rome nous hait , triomphons de sa haine.

O Romains ! O vengeance ! O pouvoir absolu !  
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu  
 Qui fuit en même-temps tout ce qu'il se propose ,  
 D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose.  
 Qui des deux dois-je suivre , & duquel m'éloigner ?  
 Ou laissez-moi périr , ou laissez-moi régner.

SCÈNE IV.

AUGUSTE , LIVIE.

AUGUSTE.

M Adame , on me trahit , & la main qui me tue  
 Rend sous mes déplaisirs ma constance abat-  
 tue ,  
 Cinna , Cinna , le traître . . .

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit ;  
 Seigneur , & j'ai pâli cent fois à ce récit.  
 Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon ame ?

LIVIE.

Votre sévérité , sans produire aucun fruit ,  
 Seigneur , jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.  
 Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide ,  
 Salvidien à bas a soulevé Lépide ;  
 Muréne a succédé , Cépion l'a suivi ,  
 Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi

N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,  
 Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;  
 Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets  
 Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.  
 Après avoir en vain puni leur insolence,  
 Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,  
 Faites son châtement de sa confusion,  
 Cherchez le plus utile en cette occasion.  
 Sa peine peut aigrir une ville animée,  
 Son pardon peut servir à votre renommée ;  
 Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher  
 Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

## AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire  
 Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire ;  
 J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,  
 Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,  
 Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise  
 Et te rends ton état après l'avoir conquis  
 Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.  
 Si tu me veux haïr, haï-moi sans plus rien feindre,  
 Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre,  
 De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,  
 Lassé comme il en fut j'aspire à son bonheur.

## LIVIE.

Assez & trop long-temps son exemple vous flatte,  
 Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate ;  
 Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours  
 Ne seroit pas bonheur s'il arrivoit toujours.

## AUGUSTE.

Hé bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,  
 J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.  
 Après un long orage il faut trouver un port,  
 Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

## LIVIE.

Quoi ! vous voulez quitter le fruit de tant de peines !

AUGUSTE.

Quoi ! vous voulez garder l'objet de tant de haines !

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,  
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner & caresser une main si traîtresse,  
Au lieu de sa vertu c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, & par un noble choix  
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,  
Vous me tenez parole, & c'en sont-là, Madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus  
Depuis vingt ans je régne, & j'en sçai les vertus,  
Je sçai leur divers ordre, & de quelle nature  
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.  
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,  
Et la seule pensée est un crime d'Etat,  
Une offense qu'on fait à toute sa province,  
Dont il faut qu'il la venge ou cesse d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire ;  
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,  
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend impo-  
tune.

J'aime votre personne & non votre fortune.

(*Seule.*)

Il m'échappe , suivons & forçons-le de voir  
 Qu'il peut en faisant grace affermir son pouvoir ;  
 Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque  
 Qui fasse à l'univers connoître un vrai Monarque.

---

## S C E N E V .

Æ M I L I E , F U L V I E .

Æ M I L I E .

**D'**Où me vient cette joie , & que mal à propos  
 Mon esprit malgré moi goute un entier repos !  
 César mande Cinna sans me donner d'alarmes !  
 Mon cœur est sans soupirs , mes yeux n'ont point  
 de larmes ,

Comme si j'apprenois d'un secret mouvement  
 Que tout doit succéder à mon contentement !  
 Ai-je bien entendu ? Me l'as-tu dit , Fulvie ?

F U L V I E .

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie ,  
 Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux  
 Faire un second effort contre votre courroux ,  
 Je m'en applaudissois , quand soudain Polyclète ,  
 Des volontés d'Auguste ordinaire interprète ,  
 Est venu l'aborder & sans suite & sans bruit ;  
 Et de sa part sur l'heure au Palais l'a conduit.  
 Auguste est fort troublé , l'on ignore la cause ,  
 Chacun diversement soupçonne quelque chose ;  
 Tous présumant qu'il ait un grand sujet d'ennui ,  
 Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.  
 Mais ce qui m'embarrasse & que je viens d'ap-  
 prendre ,

**C'est** que deux inconnus se sont saisis d'Evandre ,

Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sçache pourquoi,  
 Que même de son maître on dit je ne sçais quoi,  
 On lui veut imputer un désespoir funeste,  
 On parle d'eaux, de Tybre, & l'on se tait du reste.

Æ M I L I E.

Que de sujets de craindre & de désespérer,  
 Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !  
 A chaque occasion le ciel y fait descendre  
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre,  
 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;  
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.

Je vous entends, grands Dieux, vos bontés que  
 j'adore

Ne peuvent consentir que je me déshonore ;  
 Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,  
 Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.  
 Vous voulez que je meure avec ce grand courage  
 Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,  
 Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,  
 Et dans la même affiète où vous me retenez.

O liberté de Rome ! O manes de mon pere !  
 J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire,  
 Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,  
 Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.  
 Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;  
 N'ayant pu vous venger je vous irai rejoindre ;  
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux,  
 Par un trépas si noble & si digne de vous,  
 Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître  
 Le sang des grands héros dont vous m'avez fait  
 maître.



## S C E N E V I.

MAXIME , ÆMILIE , FULVIE.

ÆMILIE.

**M**Ais je vous vois , Maxime , & l'on vous faisoit mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ,  
Se voyant arrêté , la trame découverte ,  
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret ,  
C'est de voir que César sçait tout votre secret ,  
En vain il le dénie & le veut méconnoître ,  
Evandre a tout conté pour excuser son maître ;  
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ,  
Je suis prête à le suivre & lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous ?

MAXIME.

C'est vous surprendre ;  
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous ;  
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.  
Prenons notre avantage avant qu'on nous pour-  
suive ,  
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu , Maxime , & sçais-tu qui je suis ?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis ,  
Et tâche à garantir de ce malheur extrême  
La plus belle moitié qui reste de lui-même.  
Sauvons-nous , Æmilie , & conservons le jour  
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut sui-  
vre ,

Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre.  
Quiconque après sa perte aspire à se sauver  
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Que! désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?  
O Dieux ! que de foiblesse en un ame si forte !  
Ce cœur si généreux rend si peu de combat ,  
Et du premier revers la fortune l'abat !  
Rappelez , rappelez cette vertu sublime ,  
Ouvrez enfin les yeux , & connoissez Maxime ;  
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ,  
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;  
Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame ,  
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.  
Avec la même ardeur il sçaura vous chérir ,  
Que...

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer , & tu n'oses mourir !  
Tu prétens un peu trop , mais quoi que tu prétendes ,  
Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes ,  
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas ,  
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas :  
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ,  
Ne te pouvant aimer , fais que je te regrette ,  
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur ,  
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.



Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse ,  
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?  
Apprens , apprens de moi quel en est le devoir ,  
Et donne-m'en l'exemple ou vien le recevoir.

M A X I M E.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

Æ M I L I E.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.  
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour ,  
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour.

M A X I M E.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ,  
C'est votre amant en vous , c'est mon ami que  
j'aime ;

Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé ...

Æ M I L I E.

Maxime , en voilà trop pour un homme avisé ;  
Ma perte m'a surprise & ne m'a point troublée ,  
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ,  
Ma vertu toute entière agit sans s'émouvoir ,  
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

M A X I M E.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

Æ M I L I E.

Oui , tu l'es , puisqu'enfin tu veux que je le die.  
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté  
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.  
Les Dieux seroient pour nous prodigues en mira-  
cles ,

S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles.

Fui sans moi , tes amours sont ici superflus.

M A X I M E.

Ah ! vous m'en dites trop.

Æ M I L I E.

J'en présume encor plus.  
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ,  
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.

Si c'est te faire tort que de m'en dénier,  
Vien mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, & souffrez qu'un esclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.

Allons, Fulvie, allons.

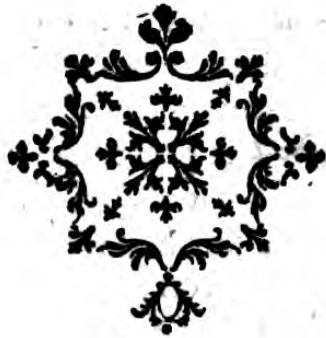
SCÈNE VII.

MAXIME *seul.*

**D**Ésespéré, confus,  
Et digne s'il se peut d'un plus cruel refus,  
Que résous-tu, Maxime, & quel est le supplice  
Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?  
Aucune illusion ne te doit plus flatter,  
Æmilie en mourant va tout faire éclater ;  
Sur un même échaffaut la perte de sa vie  
Étalera sa gloire & ton ignominie ;  
Et sa mort va laisser à la postérité  
L'infame souvenir de ta déloyauté.  
Un même jour t'a vu par une fausse adresse ;  
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse ;  
Sans que de tant de droits en un jour violés,  
Sans que de deux amans au tyran immolés,  
Il te reste aucun fruit que la honte & la rage  
Qu'un remords inutile allume en ton courage.  
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;  
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?  
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infame,  
Bien qu'il change d'état il ne change point d'ame ;  
La tienne encor servile avec la liberté,  
N'a pu prendre un rayon de générosité.  
Tu m'as fait relever une injuste puissance,  
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance ;

Mon cœur te résistoit , & tu l'as combattu ,  
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu ;  
Il m'en coute la vie , il m'en coute la gloire ,  
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.  
Mais les Dieux permettront à mes ressentimens  
De te sacrifier aux yeux des deux amans ;  
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime  
Mon sang leur servira d'assez pure victime ,  
Si dans le tien mon bras justement irrité  
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

*Fin du quatrieme Acte.*





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

**P**Rens un siège, Cinna, & avant toute chose  
 Observe exactement la loi que je t'impose,  
 Prête sans me troubler l'oreille à mes discours,  
 D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;  
 Tiens ta langue captive, & si ce grand silence  
 A ton émotion fait quelque violence,  
 Tu pourras me répondre après tout à loisir,  
 Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne  
 De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.  
 Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le  
 tiens

Furent les ennemis de mon pere & les miens,  
 Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;  
 Et lorsqu'après leur mort tu vins, en ma puissance,  
 Leur haine enracinée au milieu de ton sein  
 T'avoit mis contre moi les armes à la main.  
 Tu fus mon ennemi même avant que de naître,  
 Et tu le fus encor quand tu me pus connoître,  
 Et l'inclination jamais n'a démenti  
 Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.  
 Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie,  
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :

Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;  
 Ma Cour fut ta prison , mes faveurs tes liens ;  
 Je te restituai d'abord ton patrimoine ,  
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ,  
 Et tu sçais que depuis à chaque occasion  
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.  
 Toutes les dignités que tu m'as demandées ,  
 Je te les ai sur l'heure & sans peine accordées ;  
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parens  
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers  
     rangs ,  
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire ,  
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;  
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu ,  
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.  
 Quand le ciel me voulut , en rappelant Mécène ,  
 Après tant de faveurs montrer un peu de haine ,  
 Je te donnai sa place en ce triste accident ,  
 Et te fis après lui mon plus cher confident.  
 Aujourd'hui même encor mon ame irrésolue  
 Me pressant de quitter ma puissance absolue ,  
 De Maxime & de toi j'ai pris les seuls avis ,  
 Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.  
 Bien plus , ce même jour je te donne Æmilie ;  
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie ,  
 Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins ,  
 Qu'en te couronnant Roi je t'aurois donné moins.  
 Tu t'en souviens , Cinna , tant d'heur & tant de  
     gloire  
 Ne peuvent pas si-tôt sortir de ta mémoire ;  
 Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer ,  
 Cinna , tu t'en souviens & veux m'assassiner.

C I N N A .

Moi, Seigneur, moi que j'eusse une ame si traîtresse !  
 Qu'un si lâche dessein . . .

A U G U S T E .

Tu tiens mal ta promesse,

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,  
 Tu te justifieras après si tu le peux ;  
 Ecoute cependant & tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assaffiner, demain, au capitolé,  
 Pendant le sacrifice ; & ta main pour signal  
 Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal :  
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,  
 L'autre moitié te suivre & te prêter main forte.  
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ;  
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?  
 Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,  
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,  
 Maxime qu'après toi j'avois le plus aimé ;  
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,  
 Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,  
 Que pressent de mes loix les ordres légitimes,  
 Et qui désespérant de les plus éviter,  
 Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.

Tu te tais maintenant & gardes le silence  
 Plus par confusion que par obéissance.  
 Quel étois ton dessein, & que prétendois-tu  
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?  
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?  
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
 Son salut désormais dépend d'un souverain,  
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;  
 Et si sa liberté te faisoit entreprendre,  
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,  
 Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat  
 Sans vouloir l'acquérir par un assaffinat.  
 Quel étoit donc ton but ? D'y régner en ma place ?  
 D'un étrange malheur son destin le menace,  
 Si pour monter au trône & lui donner la loi  
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que  
 moi,  
 Si jusques à ce point son sort est déplorable  
 Que tu sois après moi le plus considérable,

Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain  
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta  
main.

Apprens à te connoître & descens en toi-même.  
On t'honore dans Rome , on te courtise , on t'aime ,  
Chacun tremble sous toi , chacun t'offre des vœux ,  
Ta fortune est bien haut , tu peux ce que tu veux ;  
Mais tu ferois pitié même à ceux qu'elle irrite ,  
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.  
Ose me démentir , di-moi ce que tu vaux ,  
Conte-moi tes vertus , tes glorieux travaux ,  
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire ,  
Et tout ce qui t'élève au dessus du vulgaire.  
Ma faveur fait ta gloire & ton pouvoir en vient  
Elle seule t'élève & seule te soutient ,  
C'est elle qu'on adore & non pas ta personne ,  
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ,  
Et pour te faire cheoir je n'aurois aujourd'hui  
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ,  
Régne , si tu le peux , aux dépens de ma vie.  
Mais oses-tu penser que les Serviliens ,  
Les Cosses , les Metels , les Pauls , les Fabiens ,  
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages  
Des héros de leur sang font les vives images ;  
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux ?  
Parle , parle , il est temps.

C I N N A .

Je demeure stupide ;  
Non que votre colère ou la mort m'intimide ,  
Je vois qu'on m'a trahi , vous m'y voyez rêver ,  
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.  
Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.  
Seigneur , je suis Romain & du sang de pompée ,  
Le pere & les deux fils lâchement égorgés  
Par la mort de César étoient trop peu vengés :

T R A G E D I E. 219

C'est-là d'un beau dessein l'illustre & seule cause,  
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,  
 N'attendez point de moi d'infames repentirs,  
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.  
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est con-  
 traire,

Je sçais ce que j'ai fait & ce qu'il vous faut faire;  
 Vous devez un exemple à la postérité,  
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,  
 Et loin de l'excuser tu couronnes ton crime;  
 Voyons si ta constance ira jusques au bout:  
 Tu sçais ce qui t'est dû, tu vois que je sçais tout,  
 Fai ton arrêt toi-même, & choisi tes supplices.

S C E N E II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA,  
 ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les com-  
 plices,  
 Votre Æmilie en est, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi!

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,  
 Et j'en étois, Seigneur, la cause & le salaire.

AUGUSTE.

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître au-  
 jourd'hui  
 T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui?



Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne ,  
Et c'est trop-tôt aimer l'amant que je te donne.

Æ M I L I E .

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens  
N'est point le prompt effet de vos commandemens ;  
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre  
étoient nées .

Et ce sont des secrets de plus de quatre années.  
Mais quoique je l'aimasse & qu'il brûlât pour moi ,  
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :  
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance  
Qu'il ne m'eût de mon pere assuré la vengeance :  
Je la lui fis jurer , il chercha des amis ;  
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis ,  
Et je vous viens , Seigneur , offrir une victime ,  
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime ,  
Son trépas est trop juste après son attentat ,  
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat :  
Mourir en sa présence & rejoindre mon pere ,  
C'est tout ce qui m'amene & tout ce que j'espère.

A U G U S T E .

Jusques à quand , ô Ciel , & par quelle raison  
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma  
maison ?

Pour ses débordemens j'en ai chassé Julie ,  
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie ,  
Et je la vois comme elle indigne de ce rang ,  
L'une m'otoit l'honneur , l'autre a soif de mon sang ,  
Et prenant toutes deux leur passion pour guide ,  
L'une fut impudique , & l'autre est parricide.  
O ma fille est-ce là le prix de mes bienfaits ?

Æ M I L I E .

Ceux de mon pere en vous firent mêmes effets.

A U G U S T E .

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

Æ M I L I E .

Il éleva la vôtre avec même tendresse ,

Il fut votre tuteur & vous son assassin,  
 Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.  
 Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,  
 Que votre ambition s'est immolé mon père ;  
 Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,  
 A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, *Æmilie*, arrête & considère  
 Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :  
 Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,  
 Fut un crime d'*Octave* & non de l'Empereur.

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,

Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne ;  
 Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,  
 Le passé devient juste & l'avenir permis.  
 Qui peut y parvenir ne peut être coupable,  
 Quoiqu'il ait fait ou fasse, il est inviolable.  
 Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,

Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

*ÆMILIE*.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre ;  
 Je parlois pour l'aigrir & non pour me défendre.

Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas  
 Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;  
 Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres ;  
 Si j'ai séduit *Cinna*, j'en séduirai bien d'autres ;  
 Et je suis plus à craindre & vous plus en danger,  
 Si j'ai l'amour ensemble & le sang à venger.

*CINNA*.

Que vous m'ayez séduit, & que je souffre encore  
 D'être deshonoré par celle que j'adore !

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer,  
 J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer.  
 A mes plus saints desirs la trouvant inflexible,  
 Je crus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,

Je parlai de son pere & de votre rigueur ;  
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.  
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !  
 Je l'attaquai par-là , par-là je pris son ame ;  
 Dans mon peu de mérite elle me négligeoit ,  
 Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.  
 Elle n'a conspiré que par mon artifice ,  
 J'en suis le seul auteur , elle n'est que complice.

Æ M I L I E.

Cinna , qu'oses-tu dire ? Est-ce là me chérir ,  
 Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

C I N N A.

Mourez , mais en mourant ne souillez point ma  
 gloire.

Æ M I L I E.

La mienne se flétrit , si César te veut croire.

C I N N A.

Et la mienne se perd , si vous tirez à vous  
 Toute celle qui fuit de si généreux coups.

Æ M I L I E.

Hé bien , prends-en ta part & me laisse la mienne ,  
 Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne ;  
 La gloire & le plaisir , la honte & les tourmens ,  
 Tout doit être commun entre de vrais amans.

Nos deux ames , Seigneur , sont deux ames Ro-  
 maines ,

Unissant nos desirs nous unîmes nos haines.

De nos parens perdus le vif ressentiment

Nous apprit nos devoirs en un même moment ,

En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ,

Nos esprits généreux ensemble le formerent ,

Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau  
 trépas ,

Vous vouliez nous unir , ne nous séparez pas.

A U G U S T E.

Oui je vous unirai , couple ingrat & perfide ,  
 Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ,

Oui je vous unirai puisque vous le voulez ;  
 Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ,  
 Et que tout l'univers , sçachant ce qui m'anime ,  
 S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.  
 Mais enfin le Ciel m'aime , & ses bienfaits nouveaux  
 Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.



SCENE DERNIERE.

AUGUSTE , LIVIE , CINNA ;  
 MAXIME , ÆMILIE , FULVIE.

AUGUSTE.

**A** Pproche , seul ami que j'éprouve fidelle.

M A X I M E.

Honorez moins , Seigneur , une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir ,  
 Après que du péril tu m'as sçu garantir ;  
 C'est à toi que je dois & le jour & l'Empire.

M A X I M E.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire.  
 Si vous régnerez encor , Seigneur , si vous vivez ,  
 C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon ame ;  
 Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame ;  
 Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé ,  
 De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.  
 Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie ,  
 Effrayer son esprit , la tirer d'Italie ,  
 Et pensois la résoudre à cet enlèvement  
 Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;  
 Mais au lieu de goûter ces grossieres amorces ,  
 Sa vertu combattue a redoublé ses forces ;

Elle a lu dans mon cœur. Vous sçavez le surplus ;  
 Et je vous en ferois des récits superflus :  
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice ;  
 Si pourtant quelque grace est dûe à mon indice ,  
 Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens ,  
 Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans .  
 J'ai trahi mon ami , ma maîtresse , mon maître ,  
 Ma gloire , mon pays , par l'avis de ce traître ,  
 Et croirai toutefois mon bonheur infini ,  
 Si je puis m'en punir après l'avoir puni .

A U G U S T E .

En est-ce assez , ô Ciel , & le sort pour me nuire  
 A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor sé-  
 duire ?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ,  
 Je suis maître de moi comme de l'univers ,  
 Je le suis , je veux l'être . O siècles , ô mémoire ,  
 Conservez à jamais ma dernière victoire ;  
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous .

Soyons amis , Cinna , c'est moi qui t'en convie ,  
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;  
 Et malgré la fureur de ton lâche destin ,  
 Je te la donne encor comme à mon assassin .  
 Commençons un combat qui montre par l'issue  
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue .  
 Tu trahis mes bienfaits , je les veux redoubler ,  
 Je t'en avois comblé , je t'en veux accabler .  
 Avec cette beauté que je t'avois donnée ,  
 Reçois le Consulat pour la prochaine année .

Aime Cinna , ma fille , en cet illustre rang ,  
 Préferes-en la pourpre à celle de mon sang ,  
 Apprens sur mon exemple à vaincre ta colère ,  
 Te rendant un époux , je te rends plus qu'un pere .

Æ M I L I E .

Et je me rends , Seigneur , à ces hautes bontés ,  
 Je recouvre la vue auprès de leurs clartés ,

T R A G E D I E. 221

Je connois mon forfait qui me sembloit justice ;  
Et ce que n'avoit pu la terreur du supplice ,  
Je sens naître en mon ame un repentir puissant ,  
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le Ciel a résolu votre grandeur suprême ,  
Et pour preuve , Seigneur , je n'en veux que moi-  
même ,

J'ose avec vanité me donner cet éclat ,  
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.  
Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle ,  
Elle est morte , & ce cœur devient sujet fidelle ,  
Et prenant désormais cette haine en horreur ,  
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur

C I N N A.

Seigneur , que vous dirai - je , après que nos  
offenses

Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?  
O vertu sans exemple ! O clémence qui rend  
Votre pouvoir plus juste & mon crime plus grand !

A U G U S T E.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ,  
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;  
Il nous a trahi tous , mais ce qu'il a commis  
Vous conserve innocent & me rend mes amis.

( à Maxime. )

Reprens auprès de moi ta place accoutumée ,  
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée ;  
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour ;  
Et que demain l'hymen couronne leur amour.  
Si tu l'aimes encor , ce sera ton supplice.

M A X I M E.

Je n'en murmure point , il a trop de justice ,  
Et je suis plus confus , Seigneur , de vos bontés ;  
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

C I N N A.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée  
Vous consacre une foi lâchement violée ,

Mais si ferme à présent , si loin de chanceler ;  
 Que la chute du Ciel ne pourroit l'ébranler.  
 Puisse le grand moteur des belles destinées ,  
 Pour prolonger vos jours retrancher nos années ;  
 Et moi par un bonheur dont chacun soit jaloux ,  
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de  
 vous.

## L I V I E .

Ce n'est pas tout , Seigneur , une céleste flamme  
 D'un rayon prophétique illumine mon ame.  
 Oyez ce que les Dieux vous font sçavoir par  
 moi ,  
 De votre heureux destin c'est l'immuable loi.  
 Après cette action vous n'avez rien à crain-  
 dre ,

On portera le joug désormais sans se plaindre ,  
 Et les plus indomptés renversant leurs projets ,  
 Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets.  
 Aucun lâche dessein , aucune ingrate envie  
 N'attaquera le cours d'une si belle vie ,  
 Jamais plus d'affassins ni de conspirateurs ;  
 Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.  
 Rome avec une joie & sensible & profonde ,  
 Se démet en vos mains de l'Empire du monde ,  
 Vos royales vertus lui vont trop enseigner  
 Que son bonheur consiste à vous faire régner.  
 D'une si longue erreur pleinement affranchie ,  
 Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie ,  
 Vous prépare déjà des temples , des autels ,  
 Et le Ciel une place entre les immortels ;  
 Et la postérité dans toutes les Provinces ,  
 Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

## A U G U S T E .

J'en accepte l'augure & j'ose l'espérer ;  
 Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer.

TRAGÉDIE. 223

Qu'on redouble demain les heureux sacrifices  
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;  
Et que vos conjurés entendent publier  
Qu'Auguste a tout appris & veut tout oublier.

*FIN.*







J U G E M E N T  
S U R L A T R A G E D I E  
D E C I N N A.

*C'Est à cette Pièce que d'une commune voix on a donné la préférence sur toutes celles de notre Poëte. Il juge que cette approbation si forte & si générale ne peut venir que de ce que la vrai-semblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire, quoique beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu. Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier: mais il prétend que c'étoit une nécessité indispensable de le faire.*

*Au reste Cinna est la dernière Pièce où l'Auteur se soit pardonné les longs Monologues. Comme les Vers de la Tragedie d'Horace ont quelque chose de plus net & de moins guindé pour les pensées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de Cinna ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la Pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'elle a reçue.*



*POLYEUCTE*

MARTYR,

*TRAGÉDIE*

CHRÉTIENNE.

---

---

## A C T E U R S.

FELIX , Sénateur Romain , Gouverneur  
d'Arménie.

POLYEUCTE , Seigneur Arménien ,  
Gendre de Félix.

SEVERE , Chevalier Romain , Favori  
de l'Empereur Décie.

NEARQUE , Seigneur Arménien , Ami  
de Polyeucte.

PAULINE , fille de Felix , & femme de  
Polyeucte.

STRATONICE , Confidente de Pauline.

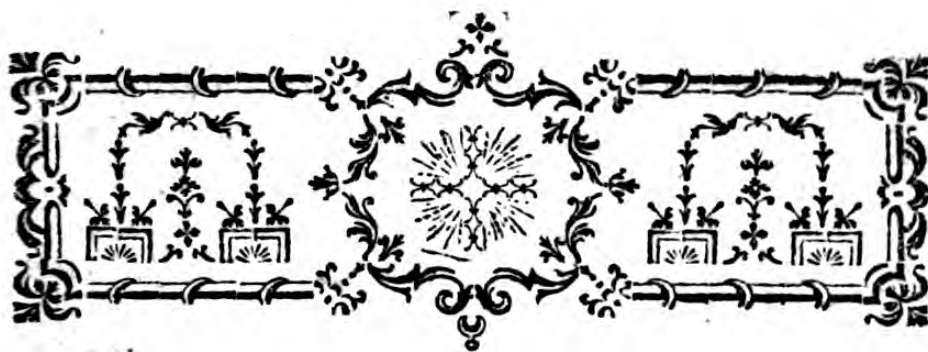
ALBIN , Confident de Félix.

FABIAN , Domestique de Sévere.

CLEON , Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

*La Scène est à Mélitene , Capitale d'Arménie ,  
dans le Palais de Félix.*



# POLYEUCTE

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.



UOI, vous vous arrêtez aux songes  
d'une femme !

De si foibles sujets troublent cette  
grande ame !

Et ce cœur tant de fois dans la guerre  
éprouvé

S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sçais ce qu'est un songe , & le peu de croyance  
Qu'un homme doit donner à son extravagance ,

Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit  
 Forme de vains objets que le réveil détruit.  
 Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une femme,  
 Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,  
 Quand après un long-temps qu'elle a sçu nous  
 charmer ,

Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.  
 Pauline sans raison dans la douleur plongée  
 Craint & croit déjà voir ma mort qu'elle a songée,  
 Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,  
 Et tâche à m'empêcher de sortir du palais ;  
 Je méprise sa crainte , & je cède à ses larmes ,  
 Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes :  
 Et mon cœur attendri sans être intimidé  
 N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.  
 L'occasion , Néarque , est-elle si pressante ,  
 Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une  
 amante ?

Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui ,  
 Nous le pourrons demain aussi-bien qu'aujourd'hui.

## N É A R Q U E .

Avez-vous cependant une pleine assurance  
 D'avoir assez de vie ou de persévérance ,  
 Et Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa  
 main

Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?  
 Il est toujours tout juste & tout bon , mais sa grace  
 Ne descend pas toujours avec même efficace.  
 Après certains momens que perdent nos longueurs ,  
 Elle quitte ses traits qui pénètrent les cœurs ,  
 Le nôtre s'endurcit , la repousse , l'égare ,  
 Le bras qui la verçoit en devient plus avare ;  
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien ,  
 Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.  
 Celle qui vous pressoit de courir au Baptême ,  
 Languissante déjà , cesse d'être la même ;

T R A G E D I E. 229

Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr ,  
Sa flamme se dissipe & va s'évanouir.

P O L Y E U C T E.

Vous me connoissez mal, la même ardeur me  
brûle ,

Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.

Ces pleurs que je regarde avec un œil d'époux  
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;

Mais pour en recevoir le sacré caractère

Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire ,

Et qui purgeant notre ame & dessillant nos  
yeux ,

Nous rend le premier droit que nous avions aux  
cieux ,

Bien que je le préfère aux grandeurs d'un Empire ,

Comme le bien suprême & le seul où j'aspire ,

Je crois , pour satisfaire un juste & saint amour ,

Pouvoir un peu remettre & différer d'un jour.

N E A R Q U E.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse ,

Ce qu'il ne peut de force , il l'entreprend de ruse.

Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler ,

Quand il ne les peut rompre , il pousse à reculer ;

D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre ,

Aujourd'hui par des pleurs , chaque jour par quel-  
que autre ;

Et ce songe rempli de noires visions

N'est que le coup d'essai de ses illusions.

Il met tout en usage & prière & menace ,

Il attaque toujours & jamais ne se lasse ,

Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu ;

Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ses premiers coups , laissez pleurer  
Pauline ;

Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine ;

Qui regarde en arrière , & douteux en son choix ,

Lorsque sa voix l'appelle , écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;  
 Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs  
 Veut le premier amour & les premiers honneurs.  
 Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,  
 Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,  
 Négliger pour lui plaire & femme, & biens, & rang,  
 Exposer pour sa gloire & verser tout son sang :  
 Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite  
 Qui vous est nécessaire, & que je vous souhaite !  
 Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux,  
 Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous  
 lieux,

Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persécute,  
 Qu'aux plus âpres tourmens un chrétien est en  
 butte,

Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,  
 Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point. La pitié qui me blesse  
 Sied bien aux plus grands cœurs & n'a point de  
 foiblesse.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort,  
 Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;  
 Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,  
 Y trouver des appas, en faire mes délices,  
 Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien ;  
 M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque ;  
 Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;  
 Mais Pauline s'afflige, & ne peut consentir,  
 Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

TRAGÉDIE. 231

NEARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes,  
Dans une heure au plus tard vous essuieriez ses larmes,

Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,  
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.

Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaisez donc sa crainte,

Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.

Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut,

Fuyez un ennemi qui sçait votre défaut,  
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,  
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut.

---

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NEARQUE,  
PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

**A** Dieu, Pauline, adieu.  
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?  
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?



POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le sçavez un jour , je vous quitte à regret ,  
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime ,

Le ciel m'en soit témoin , cent fois plus que moi-  
même ;

Mais....

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !  
Vous avez des secrets que je ne puis sçavoir !  
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée  
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains ;

Je le sçais ; mais enfin je vous aime &amp; je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.  
Adieu. Vos pleurs sur moi prennent trop de puis-  
sance ;

Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter ,  
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.



SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

**V**A, néglige mes pleurs, cours, & te précipite  
 Au devant de la mort que les Dieux m'ont  
 prédite.

Sui cet agent fatal de tes mauvais destins,  
 Qui peut-être te livre aux mains des assassins.  
 Tu vois, ma Stratonice, en quel siecle nous sommes ;  
 Voilà notre pouvoir sur les esprit des hommes,  
 Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet  
 De l'amour qu'on nous offre & des vœux qu'on  
 nous fait.

Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souve-  
 raines,  
 Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines ;  
 Mais après l'hyménée ils font Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.  
 S'il ne vous traite ici d'entiere confiance,  
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de pru-  
 dence ;

Sans vous en affliger présumez avec moi  
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;  
 Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.  
 Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,  
 Qu'il soit quelquefois libre, & ne s'abaisse pas  
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.  
 On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes  
 traverses,  
 Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses ;

Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés ;  
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous trem-  
blez.

Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en  
peine,

Il est Arménien , & vous êtes Romaine ;  
Et vous pouvez sçavoir que nos deux nations  
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.  
Un songe en notre esprit passe pour ridicule ,  
Il ne nous laisse espoir , ni crainte , ni scrupule ;  
Mais il passe dans Rome avec autorité  
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne ;  
Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne ,  
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit ,  
Si je t'en avois fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Ecoute , mais il faut te dire davantage ,  
Et que pour mieux comprendre un si triste dis-  
cours ,

Tu sçaches ma foiblesse & mes autres amours.  
Une femme d'honneur peut avouer sans honte  
Ces surprises des sens que la raison surmonte ,  
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ,  
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome où je naquis , ce malheureux visage  
D'un chevalier Romain captiva le courage ,  
Il s'appelloit Sévere. Excuse les soupirs  
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes desirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie  
Sauva des ennemis votre Empereur Décie ,  
Qui leur tira mourant la victoire des mains ,  
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?

Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,  
On ne put rencontrer ou du moins reconnoître,  
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux  
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'étoit lui-même, & jamais notre Rome  
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête  
homme.

Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien ;  
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.  
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?  
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commune :  
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement  
Triomphe auprès d'un pere un vertueux amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Di plutôt d'une indigne & folle résistance ;  
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,  
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.  
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévere  
J'attendois un époux de la main de mon pere,  
Toujours prête à le prendre, & jamais ma raison  
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.  
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée,  
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée ;  
Nous soupirions ensemble & pleurions nos mal-  
heurs,

Mais au lieu d'espérance il n'avoit que des pleurs ;  
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,  
Mon pere & mon devoir étoient inexorables.  
Enfin, je quittai Rome & ce parfait amant,  
Pour suivre ici mon pere en son gouvernement ;  
Et lui désespéré s'en alla dans l'armée  
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.  
Le reste, tu le sçais : Mon abord en ces lieux  
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ses yeux ;

Et comme il est ici le chef de la noblesse ,  
 Mon pere fut ravi qu'il me prît pour maîtresse ,  
 Et par son alliance il se crut assuré  
 D'être plus redoutable & plus considéré.  
 Il approuva sa flamme & conclut l'hymenée ,  
 Et moi , comme à son lit je me vis destinée ,  
 Je donnai par devoir à son affection  
 Tout ce que l'autre avoit par inclination :  
 Si tu peux en douter , juge-le par la crainte  
 Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez :  
 Mais quel songe après tout tient vos sens alarmés ?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit , ce malheureux Sévere ,  
 La vengeance à la main , l'œil ardent de colere.  
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux  
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;  
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de  
 gloire

Qui retranchant sa vie assurent sa mémoire ,  
 Il sembloit triomphant & tel que sur son char  
 Victorieux dans Rome entre notre César.  
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue ,  
*Portes à qui tu voudras la faveur qui m'est due ;*  
*Ingrate , m'a-t-il dit , & ce jour expiré ,*  
*Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré.*  
 A ces mots j'ai frémi , mon ame s'est troublée ;  
 Ensuite des chrétiens une impie assemblée ,  
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal ,  
 A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.  
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon pere ;  
 Hélas ! C'est de tout point ce qui me désespère ,  
 J'ai vu mon pere même un poignard à la main  
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein.  
 Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ,  
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages ;

Je ne sçais ni comment ni quand ils l'ont tué ,  
 Mais je sçais qu'à sa mort tous ont contribué.  
 Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ,  
 Mais il faut que votre ame à ces frayeurs résiste ;  
 La vision de soi peut faire quelque horreur ,  
 Mais non pas vous donner une juste terreur.  
 Pouvez - vous craindre un mort ? Pouvez - vous  
 craindre un pere  
 Qui chérit votre époux , que votre époux révère ,  
 Et dont le juste choix vous a donnée à lui  
 Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant & rit de mes alarmes ,  
 Mais je crains des Chrétiens les complots & les  
 charmes ;  
 Et que sur mon époux leur troupeau ramassé  
 Ne venge tant de sang que mon pere a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée , impie , & sacrilège ,  
 Et dans son sacrifice use de sortilège ;  
 Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels ,  
 Elle n'en veut qu'aux Dieux & non pas aux mortels.  
 Quelque sévérité que sur eux on déploie ,  
 Ils souffrent sans murmure & meurent avec joie ;  
 Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat ,  
 On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi , mon pere vient.



## SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE,  
STRATONICE.

FELIX.

**M**A fille, que ton songe  
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !  
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FELIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FELIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,  
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.  
Le destin aux grands cœurs si souvent mal propice  
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous savoir ?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ,  
 Un gros de courtisans en foule l'accompagne ,  
 Et montre assez quel est son rang & son crédit.  
 Mais , Albin , redi-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous scavez quelle fut cette grande journée  
 Que sa perte pour nous rendit si fortunée ,  
 Où l'Empereur captif par sa main dégagé  
 Rassura son parti déjà découragé ,  
 Tandis que sa vertu succomba sous le nombre :  
 Vous scavez les honneurs qu'on fit faire à son  
 ombre ,  
 Après qu'entre les morts on ne le put trouver ;  
 Le Roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.  
 Témoin de ses hauts faits & de son grand courage ,  
 Ce Monarque en voulut connoître le visage ;  
 On le mit dans sa tente où tout percé de coups ,  
 Tout mort qu'il paroissoit , il fit mille jaloux.  
 Là bien-tôt il montra quelque signe de vie ,  
 Ce Prince généreux en eut l'ame ravie ;  
 Et sa joie , en dépit de son dernier malheur ,  
 Du bras qui le caufoit honora la valeur.  
 Il en fit prendre soin , la cure en fut secrète ;  
 Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite ,  
 Il offrit dignités , alliance , trésors ,  
 Et pour gagner Sévere il fit cent vains efforts.  
 Après avoir comblé ses refus de louange ,  
 Il envoie à Décie en proposer l'échange ,  
 Et soudain l'Empereur transporté de plaisir  
 Offre au Perse son frere & cent chefs à choisir.  
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévere  
 De sa haute vertu recevoir le salaire ;  
 La faveur de Décie en fut le digne prix.  
 De nouveau l'on combat & nous sommes surpris ;  
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ,  
 Lui seul rétablit l'ordre & gagne la victoire ,



Mais si belle & si pleine, & par tant de beaux faits,

Qu'on nous offre tribut & nous faisons la paix.  
L'Empereur qui lui montre une amour infinie,  
Après ce grand succès l'envoie en Arménie:  
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,  
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

FELIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai sçu d'un homme de sa suite,  
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FELIX.

Ah sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser.  
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ;  
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chèrement.

FELIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?  
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance  
Une juste colère avec tant de puissance ?  
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FELIX.

Tu veux flatter en vain un pere malheureux,  
Il nous perdra, ma fille. Ah, regret qui me tue,  
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !  
Ah, Pauline, en effet tu m'as trop obéi ;  
Ton courage étoit bon, ton devoir l'a trahi ;  
Que ta rébellion m'eût été favorable !  
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !  
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui  
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui :  
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,  
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

PAULINE.

Moi ! moi , que je revoie un si puissant vainqueur ,

Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !  
 Mon pere , je suis femme , & je sçais ma foiblesse ,  
 Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse ,  
 Et poussera sans doute , en dépit de ma foi ,  
 Quelque soupir indigne & de vous & de moi ,  
 Je ne le verrai point.

FELIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable , & je suis toujours femme ;  
 Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu ,  
 Je n'ose m'assurer de toute ma vertu ;  
 Je ne le verrai point.

FELIX.

Il faut le voir , ma fille ;

Ou tu trahis ton pere & toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir puisque vous commandez ;  
 Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ,

Ce n'est pas le succès que mon ame redoute :  
 Je crains ce dur combat , & ces troubles puissans  
 Que fait déjà chez moi la révolte des sens.  
 Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que  
 j'aime ,

Souffrez que je me puisse armer contre moi-même ;  
 Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vais le recevoir.

Rappelle cependant tes forces étonnées ,  
 Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentimens ;  
Pour servir de victime à vos commandemens.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice ;  
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si  
propice ,  
Pourrai-je voir Pauline , & rendre à ses beaux yeux  
L'hommage souverain que l'on va rendre aux  
Dieux ?

Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amene ,  
Le reste est un prétexte à soulager ma peine ,  
Je viens sacrifier , mais c'est à ses beautés  
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez , Seigneur.

SEVERE.

Ah , quel comble de joie !  
Cette chère beauté consent que je la voie !  
Mais ai-je sur son ame encor quelque pouvoir ?  
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?  
Quel trouble , quel transport lui cause ma venue ?  
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?  
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser  
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser :

**T R A G E D I E.** 243

Elles font pour Félix , non pour triompher d'elle ,  
Jamais à ses desirs mon cœur ne fut rebelle ;  
Et si mon mauvais sort avoit changé le sien ,  
Je me vaincrois moi-même & ne prétendrois rien.

**F A B I A N.**

Vous la verrez , c'est tout ce que je vous puis dire.

**S E V E R E.**

D'où vient que tu frémis & que ton cœur soupire ?  
Ne m'aime-t-elle plus ? Eclaircis-moi ce point.

**F A B I A N.**

M'en croirez-vous , Seigneur ? ne la revoyez point ;  
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :  
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;  
Et dans ce haut degré de puissance & d'honneur ,  
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

**S E V E R E.**

Qu'à des penfers si bas mon ame se ravale !  
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !  
Elle en a mieux usé , je la dois imiter ,  
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.  
Voyons-la , Fabian , ton discours m'importune ;  
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune ,  
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement  
En cherchant une mort digne de son amant.  
Ainsi ce rang est sien , cette faveur est sienne ;  
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

**F A B I A N.**

Non , mais encor un coup ne la revoyez point.

**S E V E R E.**

Ah ! c'en est trop , enfin éclairci-moi ce point.  
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

**F A B I A N.**

Je tremble à vous le dire , elle est...

**S E V E R E.**

Quoi ?

**F A B I A N.**

Mariée.

L 2

SEVERE.

Soutien-moi , Fabian , ce coup de foudre est grand ;  
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur , qu'est devenu ce généreux courage ?

SEVERE.

La constance est ici d'un difficile usage ,  
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ,  
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;  
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises ,  
La mort les trouble moins que de telles surprises.  
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours,  
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui , depuis quinze jours ,  
Polyeucte , un Seigneur des premiers d'Arménie ,  
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ,  
Polyeucte a du nom & sort du sang des Rois.  
Foibles soulagemens d'un malheur sans remède !  
Pauline , je verrai qu'un autre vous possède !

O Ciel ! qui malgré moi me renvoyez au jour ,  
O sort ! qui redonnez l'espoir à mon amour ,  
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée ,  
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.

Voyons-la toutefois , & dans ce triste lieu  
Achevons de mourir en lui disant adieu ;  
Que mon cœur chez les morts emportant son  
image  
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur , considérez . . .

SEVERE.

Tout est considéré ;  
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?  
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, Seigneur, mais...

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;  
Je ne veux que la voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence ;  
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;  
Dans un tel entretien il suit sa passion,  
Et ne pousse qu'injure & qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore ;  
Tout violent qu'il est mon désespoir l'adore.

Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?  
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?  
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère,  
Son devoir m'a trahi, mon malheur, & son pere.  
Mais son devoir fut juste, & son pere eut raison,  
J'impute à mon malheur toute la trahison.  
Un peu moins de fortune & plutôt arrivée  
Eût gagné l'un par l'autre & me l'eût conservée,  
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir ;  
Laisse-la-moi donc voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême  
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.  
Elle a craint comme moi ces premiers mouvemens  
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amans ;  
Et dont la violence excite assez de trouble,  
Sans que l'objet présent l'irrite & le redouble.

SEVERE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous : : :

SEVERE.

Hélas ! elle aime un autre , un autre est son époux.

## S C E N E II.

SEVERE , PAULINE , STRATONICE ;  
FABIAN.

PAULINE.

**O**ui , je l'aime , Sévere , & n'en fais point d'excuse ,  
 Que tout autre que moi vous flatte & vous abuse ,  
 Pauline a l'ame noble & parle à cœur ouvert.  
 Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.  
 Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée ,  
 A vos seules vertus je me serois donnée ;  
 Et toute la rigueur de votre premier sort  
 Contre votre mérite eût fait un vain effort.  
 Je découvrois en vous d'assez illustres marques  
 Pour vous préférer même aux plus heureux Monarques ;  
 Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix ,  
 De quelque amant pour moi que mon pere eût fait  
 choix ,  
 Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne  
 Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne ,  
 Quand je vous aurois vu , quand je l'aurois haï ,  
 J'en aurois soupiré , mais j'aurois obéi ;  
 Et sur mes passions ma raison souveraine  
 Eût blâmé mes soupirs & dissipé ma haine.

S E V E R E.

Que vous êtes heureuse , & qu'un peu de soupirs  
 Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !  
 Ainsi de vos desirs toujours reine absolue,  
 Les plus grands changemens vous trouvent résolue ;  
 De la plus forte ardeur vous portez vos esprits  
 Jusqu'à l'indifférence & peut-être au mépris ;  
 Et votre fermeté fait succéder sans peine  
 La faveur au dédain & l'amour à la haine.

Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu  
 Soulageroit les maux de ce cœur abattu !  
 Un soupir , une larme à regret épandue  
 M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue ,  
 Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli ,  
 Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;  
 Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre ,  
 Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.

O trop aimable objet qui m'avez trop charmé ,  
 Est-ce-là comme on aime , & m'avez-vous aimé ?

P A U L I N E.

Je vous l'ai trop fait voir , Seigneur , & si mon ame  
 Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme ,  
 Dieux , que j'éviterois de rigoureux tourmens !  
 Ma raison , il est vrai , dompte mes sentimens ;  
 Mais quelqu'autorité que sur eux elle ait prise ,  
 Elle n'y régne pas , elle les tyrannise ;  
 Et quoique le dehors soit sans émotion ,  
 Le dedans n'est que trouble & que sédition.  
 Un je ne sçai quel charme encor vers vous m'em-  
 porte ,

Votre mérite est grand , si ma raison est forte ;  
 Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux  
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux ,  
 Qu'il est environné de puissance & de gloire ,  
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire ,  
 Que j'en sçai mieux le prix , & qu'il n'a point déçu  
 Le généreux espoir que j'en avois conçu.



Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome ;  
 Et qui me range ici dessous les loix d'un homme ,  
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas ,  
 Qu'il déchire mon ame & ne l'ébranle pas.  
 C'est cette vertu même à nos desirs cruelle  
 Que vous louiez alors en blasphémant contr'elle ;  
 Plaignez-vous-en encor , mais louez sa rigueur  
 Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur ;  
 Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins sùr-  
 cere

N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévere.

SEVERE.

Ah ! Madame , excusez une aveugle douleur  
 Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur ;  
 Je nommois inconstance & prenois pour un crime  
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.  
 De grace , montrez moins à mes sens défolés  
 La grandeur de ma perte & ce que vous valez ;  
 Et cachant par pitié cette vertu si rare  
 Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare ,  
 Faites voir des défauts qui puissent à leur tour  
 Afoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu , quoiqu'enfin invincible ;  
 Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.  
 Ces pleurs en font témoins , & ces lâches soupirs  
 Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs ,  
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence ,  
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense.  
 Mais si vous estimez ce vertueux devoir ,  
 Conservez-m'en la gloire & cessez de me voir.  
 Epargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;  
 Epargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;  
 Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens ,  
 Qui ne font qu'irriter vos tourmens & les miens.

SEVERE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SEVERE.

Quel prix de mon amour ! Quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SEVERE.

Je veux mourir des miens , aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens, ils souilleroient ma gloire ;

SEVERE.

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt ,  
 Il faut que ma douleur cède à son intérêt ;  
 Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?  
 Elle me rend les soins que je dois à la mienne.  
 Adieu. Je vais chercher au milieu des combats  
 Cette immortalité que donne un beau trépas ,  
 Et remplir dignement par une mort pompeuse  
 De mes premiers exploits l'attente avantageuse ;  
 Si toutefois , après ce coup mortel du sort ,  
 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi , dont votre vue augmente le supplice ,  
 Je l'éviterai même en votre sacrifice ;  
 Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets ,  
 Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SEVERE.

Puisse le juste ciel content de ma ruine  
 Combler d'heur & de jours Polyucte & Pauline.

PAULINE.

Puisse trouver Sévere , après tant de malheur ,  
 Une félicité digne de sa valeur.

SEVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un pere.

SEVERE.

O devoir qui me perd & qui me désespere !  
Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

## SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ai plaint tous deux, j'en verse encor des  
larmes,

Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes.  
Vous voyez clairement que votre songe est vain ;  
Sévere ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer, du moins si tu m'as plainte,  
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;  
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,  
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi, vous craignez encor !

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;

Et bien que je m'effraie avec peu de justice,  
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit  
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévere est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue  
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je croi même au besoin qu'il seroit son appui ;  
 Mais soit certe croyance , ou fausse ou véritable ;  
 Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ;  
 A quoi que sa vertu puisse le disposer ,  
 Il est puissant , il m'aime , & vient pour m'épouser.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NEARQUE,  
 PAULINE, STRATONICE,

POLYEUCTE.

C'Est trop verser de pleurs , il est temps qu'ils  
 tarissent ,  
 Que votre douleur cesse , & vos craintes finissent :  
 Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés ,  
 Je suis vivant , Madame , & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long , & ce qui plus m'effraie ,  
 La moitié de l'avis se trouve déjà vraie ;  
 J'ai cru Sévere mort , & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sçai , mais enfin j'en prens peu de souci :  
 Je suis dans Mélitene , & quel que soit Sévere ;  
 Votre pere y commande , & l'on m'y considère ;  
 Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison  
 D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.  
 On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite ,  
 Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste & confus ,  
 Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi, vous me soupçonnez déjà de quelque om-  
brage !

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.  
J'affure mon repos que troublent ses regards :  
La vertu la plus ferme évite les hazards ;  
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;  
Et pour vous en parler avec une ame ouverte ,  
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer ,  
Sa présence toujours a droit de nous charmer.  
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre ;  
On souffre à résister , on souffre à s'en défendre ;  
Et bien que la vertu triomphe de ces feux ,  
La victoire est pénible & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite & devoir trop sincère !  
Que vous devez coûter de regrets à Sévere !  
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heu-  
reux ,  
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !  
Plus je vois mes défauts , & plus je vous contemple ;  
Plus j'admire ...

## S C E N E V.

POLYEUCTE, PAULINE, NEARQUE,  
STRATONICE, CLEON.

CLEON.

SEigneur , Félix vous mande au Temple ;  
La victime est choisie & le peuple à genoux ,  
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

TRAGÉDIE. 253

POLYEUCTE.

Va , nous allons te suivre. Y venez-vous , Madame?

PAULINE.

Sévere craint ma vue , elle irrite sa flamme ,  
Je lui tiendrai parole & ne veux plus le voir.  
Adieu. Vous l'y verrez , pensez à son pouvoir ;  
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez , tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;  
Et comme je connois sa générosité ,  
Nous ne nous combattons que de civilité.

---

SCÈNE VI.

POLYEUCTE , NEARQUE.

OU pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoi , vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !  
Oubliez-vous déjà que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis , vous en souvient-il bien ?

NEARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moi , je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

## POLYEUCTE,

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,  
Et mourir dans leur temple ou les y terrasser.  
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des  
hommes

Braver l'idolatrie & montrer qui nous sommes;  
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir,  
Je viens de le promettre & je vais l'accomplir.  
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître  
De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,  
Où déjà sa bonté prête à me couronner,  
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NEARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on ré-  
vère.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il suffit sans chercher d'attendre & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déjà la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter ;  
 Pourquoi mettre au hazard ce que la mort assure ?  
 Quand elle ouvre le Ciel , peut-elle sembler dure ?  
 Je suis Chrétien , Néarque , & le suis tout-à-fait ,  
 La foi que j'ai reçue aspire à son effet ;  
 Qui fuit croit lâchement , & n'a qu'une foi morte :

NEARQUE.

Ménagez votre vie , à Dieu même elle importe ;  
 Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NEARQUE.

Vous voulez donc mourir !

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre !

NEARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre ,  
 Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.  
 Dieu fait part au besoin de sa force infinie ,  
 Qui craint de le nier dans son ame le nie ,  
 Il croit le pouvoir faire & doute de sa foi.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace & rien de ma foiblesse ;  
 Mais loin de me presser il faut que je vous presse :  
 D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort :

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant , suivons ce saint effort ;



Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.  
 Il faut, je me souviens encor de vos paroles,  
 Négliger pour lui plaire, & femme, & biens, &  
 rang,  
 Exposer pour sa gloire & verser tout son sang.  
 Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite  
 Que vous me souhaitiez & que je vous souhaite?  
 S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux  
 Qu'à grand'peine Chrétien j'en montre plus que  
 vous?

## NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, & ce qui vous anime  
 C'est sa grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime;  
 Comme encor toute entière elle agit pleinement,  
 Et tout semble possible à son feu véhément.  
 Mais cette même grace en moi diminuée,  
 Et par mille péchés sans cesse exténuée,  
 Agit aux grands effets avec tant de langueur,  
 Que tout semble impossible à son peu de vigueur.  
 Cette indigne mollesse & ces lâches défenses  
 Sont des punitions qu'attirent mes offenses;  
 Mais Dieu dont on ne doit jamais se défier,  
 Me donne votre exemple à me fortifier.  
 Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hom-  
 mes

Braver l'idolâtrie & montrer qui nous sommes;  
 Puissai-je vous donner l'exemple de souffrir,  
 Comme vous me donnez celui de vous offrir.

## POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie  
 Je reconnois Néarque, & j'en pleure de joie.  
 Ne perdons plus de temps le sacrifice est prêt,  
 Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt,  
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule  
 Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;  
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal,  
 Allons briser ces Dieux de pierre & de métal;

TRAGÉDIE. 257

Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,  
Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

N E A R Q U E.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,  
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PAULINE.

**Q**ue de foudres flottans ! que de confus nuages  
 Présentent à mes yeux d'inconstantes images !  
 Douce tranquillité que je n'ose espérer ,  
 Que ton divin rayon tarde à les éclairer !  
 Mille agitations que mes troubles produisent  
 Dans mon cœur ébranlé tour-à-tour se détruisent ,  
 Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ,  
 Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.  
 Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine ,  
 Voit tantôt mon bonheur & tantôt ma ruine ;  
 Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet ,  
 Qu'il ne peut espérer ni craindre tout-à-fait.  
 Sévère incessamment brouille ma fantaisie ,  
 J'espère en sa vertu , je crains sa jalousie ;  
 Et je n'ose penser que d'un œil bien égal  
 Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.  
 Comme entre deux rivaux la haine est naturelle ;  
 L'entrevue aisément se termine en querelle ;  
 L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter ;  
 L'autre un désespéré qui peut tout attendre :  
 Quelque haute raison qui règle leur courage ,  
 L'un conçoit de l'envie & l'autre de l'ombrage ;  
 La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir ,  
 Ou de nouveau reçue , ou prête à recevoir ,  
 Consumant dès l'abord toute leur patience ,  
 Forme de la colere & de la défiance ;  
 Et saisissant ensemble & l'époux & l'amant ,  
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.

Mais que je me figure une étrange chimère,  
 Et que je traite mal Polyeucte & Sévere,  
 Comme si la vertu de ces fameux rivaux  
 Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts !  
 Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses  
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses ;  
 Ils se verront au Temple en hommes généreux ;  
 Mais las ! ils se verront , & c'est beaucoup pour eux.  
 Que sert à mon époux d'être dans Mélitene ,  
 Si contre lui Sévere arme l'aigle Romaine ,  
 Si mon pere y commande & craint ce Favori ;  
 Et se repent déjà du choix de mon mari ?  
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte ;  
 En naissant il avorte & fait place à la crainte ,  
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper :  
 Dieu , faites que ma peur puisse enfin se tromper.  
 Mais sçachons-en l'issue.

## S C E N E II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

**H**E bien , ma Stratonice,  
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?  
 Ces rivaux généreux au Temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?  
 J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.  
 Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte , Néarque ,  
 Les Chrétiens . . . . .

260 P O L Y E U C T È ,

PAULINE.

Parle donc , les Chrétiens ?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sçauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose ,

Tout votre songe est vrai , Polyeucte n'est plus....

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non , il vit , mais ô pleurs superflus !

Ce courage si grand , cette ame si divine  
N'est plus digne du jour ni digne de Pauline.  
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;  
C'est l'ennemi commun de l'État & des Dieux ,  
Un méchant , un infame , un rebelle , un perfide ;  
Un traître , un scélérat , un lâche , un parricide ,  
Une peste exécration à tous les gens de bien ,  
Un sacrilège impie , en un mot un Chrétien.

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis , s'il embrasse leur foi ;  
Mais il est mon époux , & tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir , ce devoir dure encore.

TRAGÉDIE. 261

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr ;  
Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir,

PAULINE.

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie ;  
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie ,  
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien.  
Qu'il y manque s'il veut , je dois faire le mien.  
Quoi , s'il aimoit ailleurs , serois-je dispensée  
A suivre à son exemple une ardeur insensée ?  
Quelque Chrétien qu'il soit , je n'en ai point d'hor-  
reur ,

Je chéris sa personne , & je hais son erreur.  
Mais quel ressentiment en témoigne mon pere ?

STRATONICE.

Une secrète rage , un excès de colere ,  
Malgré qui toutefois un reste d'amitié.  
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié ;  
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice ,  
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ,  
De leur vieille amitié c'est-là l'indigne fruit,  
Ce perfide tantôt en dépit de lui-même ,  
L'arrachant de vos bras le traînoit au baptême.  
Voilà ce grand secret & si mystérieux  
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs ;  
Il me faut essayer la force de mes pleurs ,

162 P O L Y E U C T E ,

En qualité de femme ou de fille , j'espere  
 Qu'ils vaincront un époux ou fléchiront un pere ;  
 Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir ,  
 Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.  
 Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

S T R A T O N I C E .

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ,  
 Je ne puis y penser sans frémir à l'instant ,  
 Et crains de faire un crime en vous la racontant.  
 Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le Prêtre avoit à peine obtenu du silence ,  
 Et devers l'orient assuré son aspect ,  
 Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect :  
 A chaque occasion de la cérémonie ,  
 A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie ,  
 Des mysteres sacrés hautement se moquoit ;  
 Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit ;  
 Tout le peuple en murmure , & Félix s'en offense ;  
 Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence ,  
 Quoi , lui dit Polyeucte en élevant sa voix ,  
*Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois ?*  
 Ici dispensez-moi du récit des blasphêmes  
 Qu'ils ont vomi tous deux contre Jupiter même ,  
 L'adultère & l'inceste en étoient les plus doux.  
 Oyez , dit-il ensuite , oyez peuple , oyez tous.

*Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque  
 De la terre & du ciel est l'absolu Monarque ,  
 Seul Etre indépendant , seul maître du destin ,  
 Seul principe éternel & souveraine fin.  
 C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie  
 Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie ,  
 Lui seul tient en sa main le succès des combats ,  
 Il le veut élever , il le peut mettre à bas ;  
 Sa bonté , son pouvoir , sa justice est immense ,  
 C'est lui seul qui punit , lui seul qui récompense ;  
 Vous adorez en vain des monstres impuissans.  
 Se jettant à ces mots sur le vin & l'encens ,*

Après en avoir mis les saints vases par terre ;  
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre ;  
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel.  
 Cieux, a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?  
 Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue  
 Par une main impie à leurs pieds abattue,  
 Les mystères troublés, le Temple profané ;  
 La fuite & les clameurs d'un peuple mutiné  
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste ;  
 Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre & plein d'émotion !  
 Qu'il montre de tristesse & d'indignation !

### SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FELIX.

UNE telle insolence avoir osé paroître !  
 En public ! à ma vue ! il en mourra le traître !

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FELIX.

Je parle de Néarque & non de votre époux.  
 Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gen-  
 dre,

Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre ;  
 La grandeur de son crime & de mon déplaisir  
 N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un pere.

FELIX.

Je pouvois l'immoler à ma juste colere,



Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur  
De son audace impie a monté la fureur ;  
Vous l'avez pu sçavoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sçai que de Néarque il doit voir le supplice.

FELIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit ;  
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre ,  
La crainte de mourir & le desir de vivre  
Reffaissent une ame avec tant de pouvoir ,  
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.  
L'exemple touche plus que ne fait la menace ;  
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace ;  
Et nous verrons bientôt son cœur inquieté  
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FELIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais hélas ! où me renvoyez-vous ,  
Et quels tristes hazards ne court point mon époux ;  
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espere  
Le bien que j'espérois de la bonté d'un pere ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir , Pauline , à consentir  
Qu'il évite la mort par un prompt repentir ;  
Je devois même peine à des crimes semblables ,  
Et mettant différence entre ces deux coupables ,  
J'ai trahi la justice à l'amour paternel ,  
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;  
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes ;  
Plus de remerciemens que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?  
Je sçai quelle est l'humeur & l'esprit d'un Chrétien :  
Dans

TRAGÉDIE. 265

Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure,  
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FELIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon père, au nom des Dieux...

FELIX.

Ne les reclamez pas;

Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Hé bien, qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place...

FELIX.

J'ai son pouvoir en main; mais s'il me l'a com-  
mis,

C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;  
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute & ne vois plus son rang.  
Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,  
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !  
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FELIX.

Les Dieux &amp; l'Empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FELIX.

J'ai les Dieux & Décie ensemble à redouter.  
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste ;  
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?  
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,  
C'est d'un nouveau Chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance  
Que deux fois en un jour il change de croyance :  
Outre que les Chrétiens ont plus de dureté,  
Vous attendez de lui trop de légèreté.  
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,  
Que sans l'examiner son ame ait embrassée ;  
Polyeucte est Chrétien parce qu'il l'a voulu,  
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.

Vous devez présumer de lui comme du reste.  
 Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste,  
 Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux,  
 Aveugles pour la terre, ils aspirent aux Cieux;  
 Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,  
 Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,  
 Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,  
 Et les menent au but où tendent leurs desirs;  
 La mort la plus infame ils l'appellent martyre.

FELIX.

Hé bien donc, Polyeucte aura ce qu'il desire;  
 N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon pere...

SCÈNE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE,  
 STRATONICE.

FELIX,

ALBIN, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, & Néarque a payé son forfait.

FELIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais hélas ! avec un œil d'envie ;  
 Il brûle de le suivre au lieu de reculer,  
 Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon pere,  
 Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main, mon amour est sans crime;  
Il est de votre choix la glorieuse estime,  
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu  
Qui d'une ame bien née ait mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle & prompte obéissance  
Que j'ai toujours rendue aux loix de la naissance,  
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,  
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.  
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,  
Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre;  
Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,  
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop; bien que j'aie un cœur  
tendre,

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre;  
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs,  
Malgré moi m'en toucher c'est perdre & temps &  
pleurs,

J'en veux être le maître, & je veux bien qu'on sça-  
che

Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.  
Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien;  
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien:  
Allez, n'irritez plus un pere qui vous aime,  
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.  
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir;  
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace, permettez...

FELIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;  
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige,

**A** gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;  
**V**ous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

**A**lbin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie ;  
 En bravant les tourmens, en dedaignant la vie,  
 Sans regret, sans murmure, & sans étonnement,  
 Dans l'obstination & l'endurcissement,  
 Comme un Chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FELIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche ;  
 Loin d'en être abattu son cœur en est plus haut,  
 On l'a violenté pour quitter l'échafaut,  
 Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;  
 Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne sçait pas les maux dont mon cœur est atteint.  
 De pensers sur pensers mon ame est agitée,  
 De soucis sur soucis elle est inquiétée ;  
 Je sens l'amour, la haine, & la crainte, & l'espoir,  
 La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.  
 J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables ;  
 J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables,

J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,  
 J'en ai même de bas, & qui me font rougir.  
 J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre;  
 Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre,  
 Je déplore sa perte; & le voulant sauver,  
 J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver,  
 Je redoute leur foudre & celui de Décie;  
 Il y va de ma charge, il y va de ma vie:  
 Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,  
 Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-pere,  
 Et d'ailleurs Polyecte est d'un sang qu'on révere.

FELIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux;  
 Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.  
 On ne distingue point quand l'offense est publique,  
 Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,  
 Par quelle autorité peut-on, par quelle loi  
 Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,  
 Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FELIX.

Sévère me perdrait si j'en usois ainsi:  
 Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci;  
 Si j'avois différé de punir un tel crime,  
 Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnani-  
 me,

Il est homme & sensible, & je l'ai dédaigné,  
 Et de tant de mépris son esprit indigné,  
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline,  
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.  
 Pour venger un affront tout semble être permis,  
 Et les occasions tentent les plus remis.  
 Peut-être, & ce soupçon n'est pas sans apparence,  
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance,

Et croyant bientôt voir Polyeucte puni ,  
 Il rappelle un amour à grand'peine banni.  
 Juge si sa colere en ce cas implacable  
 Me feroit innocent de sauver un coupable ,  
 Et s'il m'épargneroit , voyant par mes bontés  
 Une seconde fois ses desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne , bas , & lâche ?  
 Je l'étouffe , il renaît , il me flatte & me fâche ,  
 L'ambition toujours me le vient présenter ,  
 Et tout ce que je puis c'est de le détester.

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;  
 Mais si par son trépas l'autre épousoit ma fille ,  
 J'acquerrois bien par-là de plus puissans appuis  
 Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.  
 Mon cœur en prend par force une maligne joie ;  
 Mais que plutôt que le Ciel à tes yeux me foudroie ,  
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir ,  
 Que jusques-là ma gloire ose se démentir.

A L B I N.

Votre cœur est trop bon & votre ame trop haute ;  
 Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

F E L I X.

Je vais dans la prison faire tout mon effort  
 A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ,  
 Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

A L B I N.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

F E L I X.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir  
 Je ne puis que résoudre & ne sçai que choisir.

A L B I N.

Je dois vous avertir en serviteur fidèle  
 Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle ,  
 Et ne peut voir passer par la rigueur des loix  
 Sa dernière espérance & le sang de ses Rois.  
 Je tiens sa prison même assez mal assurée ,  
 J'ai laissé tout au tour une troupe éplorée ,



272      **POLYEUCTE;**

Je crains qu'on ne la force.

**FELIX.**

Il faut donc l'en tirer ;

Et l'amener ici pour nous en assurer.

**ALBIN.**

Tirez-l'en donc vous-même , & d'un espoir de grace

Appaisez la fureur de cette populace.

**FELIX,**

Allons , & s'il persiste à demeurer Chrétien ;

Nous en disposerons sans qu'elle en sçache rien.

*Fin du troisième Acte.*





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, CLEON.

Trois autres Gardes.

POLYEUCTE.

**G**ardes, que me veut-on ?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

Ô présence, ô combat que sur-tout j'appréhende !  
 Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,  
 J'ai ri de ta menace, & t'ai vu sans effroi,  
 Tu prens pour t'en venger de plus puissantes armes ;  
 Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses  
 larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,  
 En ce pressant besoin redouble ton secours.  
 Et toi qui tout sortant encor de la victoire  
 Regardes mes travaux du séjour de la gloire,  
 Cher Néarque pour vaincre un si fort ennemi,  
 Prête du haut du Ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ;  
 Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,  
 Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;  
 Mais comme il suffira de trois à me garder,  
 L'autre m'obligeroit d'aller quérir Sévere ;  
 Je crois que sans péril on peut me satisfaire ;  
 Si j'avois pu lui dire un secret important,  
 Il vivroit plus heureux & je mourrois content,

CLEON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévere à mon défaut fera ta récompense.

Ma, ne perds point de temps; &amp; revien promptement.

CLEON.

Je ferai de retour, Seigneur, dans un moment.

## S C E N E II.

POLYEUCTE,

*Les Gardes se retirent au côté du Théâtre.*

Source délicieuse en miseres féconde,  
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?  
 Honteux attachemens de la chair & du monde,  
 Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?  
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre;  
 Toute votre félicité  
 Sujette à l'instabilité  
 En moins de rien tombe par terre;  
 Et comme elle a l'éclat du verre,  
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire,  
 Vous étalez en vain vos charmes impuissans,  
 Vous me montrez en vain par-tout ce vaste Empire  
 Les ennemis de Dieu pompeux & florissans;  
 Il étale à son tour des revers équitables  
 Par qui les grands sont confondus;  
 Et les glaives qu'il tient pendus  
 Sur les plus fortunés coupables,  
 Sont d'autant plus inévitables,  
 Que leur coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang , Décie impitoyable ,  
**C**e Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens ,  
**D**e ton heureux destin voi la fuite effroyable ,  
**L**e Scythe va venger la Perse & les Chrétiens.  
**E**ncore un peu plus outre , & ton heure est venue ,  
 Rien ne t'en sçauroit garantir ;  
 Et la foudre qui va partir ,  
 Toute prête à crever la nue ,  
 Ne peut plus être retenue  
 Par l'attente du repentir.

**Q**ue cependant Félix m'immole à ta colere ,  
 Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ,  
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-pere ,  
 Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux ;  
**J**e consens ou plutôt j'aspire à ma ruine :  
 Monde , pour moi tu n'as plus rien ;  
 Je porte en un cœur tout Chrétien  
 Une flamme toute divine ,  
 Et je ne regarde Pauline  
 Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel , adorables idées ,  
 Vous remplissez un cœur qui vous petit recevoir ,  
 De vos sacrés attraits les ames possédées  
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir ,  
 Vous promettez beaucoup & donnez davantage ;  
 Vos biens ne sont point inconstans ,  
 Et l'heureux trépas que j'attens  
 Ne vous sert que d'un doux passage  
 Pour nous introduire au partage  
 Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous , ô feu divin , que rien ne peut étein-  
 dre ,  
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Je la voi , mais mon cœur d'un saint zèle enflammé ;  
 N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé ;  
 Et mes yeux éclairés des célestes lumieres  
 Ne trouvent plus aux fiens leurs graces coutumieres.

## S C E N E III.

P O L Y E U C T E , P A U L I N E ;  
 Gardes.

P O L Y E U C T E .

**M**Adame , quel dessein vous fait me demander ?  
 Est-ce pour me combattre ou pour me secon-  
 der ;

Cet effort généreux de votre amour parfaite  
 Vient-il à mon secours , vient-il à ma défaite ?  
 Apportez-vous ici la haine ou l'amitié ,  
 Comme mon ennemie ou ma chere moitié ?

P A U L I N E .

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même ;  
 Seul vous vous haïssez , lorsque chacun vous aime ;  
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé ;  
 Ne veuillez pas vous perdre , & vous êtes sauvé.  
 A quelque extrémité que votre crime passe ,  
 Vous êtes innocent si vous vous faites grace.  
 Daignez considérer le sang dont vous sortez ,  
 Vos grandes actions , vos rares qualités ;  
 Chéri de tout le peuple , estimé chez le Prince ;  
 Gendre du Gouverneur de toute la Province ;  
 Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;  
 C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour  
 vous ;

Mais après vos exploits , après votre naissance ,  
 Après votre pouvoir , voyez notre espérance ;

Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau  
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

P O L Y E U C T E.

Je considère plus, je sçai mes avantages  
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.  
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers  
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;  
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,  
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boue,  
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,  
Que peu de vos Césars en ont joui long-tems.

J'ai de l'ambition, mais plus noble & plus belle,  
Cette grandeur périt j'en veux une immortelle,  
Un bonheur assuré, sans mesure & sans fin,  
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.  
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie  
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,  
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,  
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

P A U L I N E.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,  
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs men-  
songes,  
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux ;  
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?  
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,  
Le jour qui vous la donne en même-tems l'engage,  
Vous la devez au Prince, au Public, à l'Etat.

P O L Y E U C T E.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,  
Je sçai quel en est l'heur & quelle en est la gloire ;  
Des aïeux de Décie on vante la mémoire,  
Et ce nom précieux encore à vos Romains,  
Au bout de six cent ans lui met l'Empire aux mains.  
Je dois ma vie au peuple, au Prince, à sa Couronne,  
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne ;

Si mourir pour son Prince est un illustre sort ;  
 Quand on meurt pour son Dieu , quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles,  
 Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles ,  
 Insensibles & sourds , impuissans , mutilés ,  
 De bois , de marbre , ou d'or , comme vous le voulez.  
 C'est le Dieu des Chrétiens , c'est le mien , c'est le  
 vôtre ;

Et la Terre & le Ciel n'en connoissent point d'autre

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame , & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble Idolâtre & Chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment , laissez partir Sévere ,  
 Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon pere.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :  
 Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir ,  
 Et sans me laisser lieu de tourner en arrière ,  
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ,  
 Du premier coup de vent il me conduit au port ,  
 Et sortant du baptême , il m'envoie à la mort.  
 Si vous pouviez comprendre , & le peu qu'est la vie,  
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie...  
 Mais que sert de parler de ces trésors cachés  
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel , car il est temps que ma douleur éclate ,  
 Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate ;  
 Est-ce là ce beau feu ? Sont-ce là tes sermens ?  
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens ?  
 Je ne te parlois point de l'état déplorable  
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;

Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ,  
 Et je ne voulois pas de sentimens forcés.  
 Mais cette amour si ferme & si bien méritée  
 Que tu m'avois promise & que je t'ai portée ,  
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir ;  
 Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?  
 Tu me quittes , ingrat , & le fais avec joie ,  
 Tu ne la caches pas , tu veux que je la voie ,  
 Et ton cœur insensible à ces tristes appas  
 Se figure un bonheur où je ne ferai pas !  
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !  
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

P O L Y E U C T E .

Hélas !

P A U L I N E .

Que cet hélas a de peine à sortir !  
 Encor s'il commençoit un heureux repentir ,  
 Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !  
 Mais courage , il s'émeut , je vois couler des larmes.

P O L Y E U C T E .

J'en verse , & plût à Dieu qu'à force d'en verser  
 Ce cœur trop endurci se pût enfin percer.  
 Le déplorable état où je vous abandonne  
 Est bien digne des pleurs que mon amour vous  
 donne ,

Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs ,  
 J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :  
 Mais si dans ce séjour de gloire & de lumière  
 Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma priere ,  
 S'il y daigne écouter un conjugal amour ,  
 Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur , de vos bontés il faut que je l'obtienne ;  
 Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne :  
 Avec trop de mérite il vous plut la former ,  
 Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer ,  
 Pour vivre des enfers esclave infortunée ,  
 Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.



PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense ;  
 Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense,  
 Ce bienheureux moment n'est pas encor venu,  
 Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, &amp; m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que  
 moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, & me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets plus en peine ;  
Je vais . . .

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE ;  
SEVERE, FABIAN, Gardes.

PAULINE.

**M**Ais quel dessein en ce lieu vous amenez,  
Sévère ? auroit-on cru qu'un cœur si généreux  
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite ;  
A ma seule prière il rend cette visite.  
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité  
Que vous pardonnerez à ma captivité.  
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne ;  
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,  
Et laissez la vertu la plus rare à nos yeux  
Qu'une femme jamais pût recevoir des Cieux ;  
Aux mains du plus vaillant & du plus honnête homme  
Qu'ait adoré la terre & qu'ait vu naître Rome.  
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous,  
Ne la refusez pas de la main d'un époux ;  
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre,  
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre ;

Rendez-lui votre cœur, & recevez sa foi,  
 Vivez heureux ensemble, & mourez comme moi,  
 C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.

Qu'on me mene à la mort, je n'ai plus rien à  
 dire,  
 Allons, Gardes, c'est fait.

## SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

**D**Ans mon étonnement  
 Je suis confus pour lui de son aveuglement ;  
 Sa résolution a si peu de pareilles  
 Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.  
 Un cœur qui vous chérit, mais quel cœur assez bas  
 Auroit pu vous connoître & ne vous chérir pas ?  
 Un homme aimé de vous, si-tôt qu'il vous possède,  
 Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous cède :  
 Et comme si vos feux étoient un don fatal,  
 Il en fait un présent lui-même à son rival !  
 Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,  
 Ou leurs félicités doivent être infinies,  
 Puisque pour y prétendre ils osent rejeter  
 Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.  
 Pour moi si mes destins un peu plutôt propices  
 Eussent de votre hymen honoré mes services,  
 Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,  
 J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux,  
 On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en  
 cendre  
 Avant que ...

PAULINE.

Brifons là , je crains de trop entendre ,  
 Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux ;  
 Ne pousse quelque fuite indigne de tous deux ;  
 Sévere , connoissez Pauline toute entiere.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière ,  
 Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;  
 Vous en êtes la cause , encor qu'innocemment.  
 Je ne sçai si votre ame à vos desirs ouverte  
 Auroit osé former quelque espoir sur sa perte ;  
 Mais sçachez qu'il n'est point de si cruels trépas  
 Où d'un front assuré je ne porte mes pas ,  
 Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'en-  
 dure ,

Plutôt que de souiller une gloire si pure ,  
 Que d'épouser un homme après son triste sort ,  
 Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;  
 Et si vous me croyez d'une ame si peu faine ,  
 L'amour que j'eus pour vous tourneroit tout en haine ;  
 Vous êtes généreux , soyez-le jusqu'au bout ;  
 Mon pere est en état de vous accorder tout ,  
 Il vous craint , & j'avance encor cette parole ,  
 Que s'il perd moi époux c'est à vous qu'il l'immole.  
 Sauvez ce malheureux , employez-vous pour lui ,  
 Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.  
 Je sçai que c'est beaucoup que ce que je demande ,  
 Mais plus l'effort est grand , plus la gloire en est  
 grande ;

Conserver un rival dont vous êtes jaloux ,  
 C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;  
 Et si ce n'est assez de votre renommée ,  
 C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée ;  
 Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher ,  
 Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.  
 Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévere.  
 Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire ;  
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer ,  
 Pour vous priser encor , je le veux ignorer.

## SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'est ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre

Tombe sur mon bonheur & le réduit en poudre ?  
 Plus je l'estime près, plus il est éloigné,  
 Je trouve tout perdu quand je croi tout gagné ;  
 Et toujours la fortune à me nuire obstinée  
 Tranche mon espérance aussi-tôt qu'elle est née.  
 Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,  
 Toujours triste, toujours & honteux & confus,  
 De voir que lâchement elle ait osé renaître,  
 Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,  
 Et qu'une femme enfin dans la calamité  
 Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle ame est haute autant que malheureuse,  
 Mais elle est inhumaine autant que généreuse,  
 Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur  
 D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.  
 C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous  
 donne,

Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;  
 Et que par un cruel & généreux effort,  
 Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;  
 Qu'il accorde, s'il veut, le pere avec la fille,  
 Polyeucte & Felix, l'épouse avec l'époux,  
 D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle

Que Sévere l'égalé & qu'il est digne d'elle ,  
 Qu'elle m'étoit bien dûe , & que l'ordre des Cieux  
 En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le Ciel d'injustice ,  
 Prenez garde au péril qui suit un tel service.  
 Vous hazardez beaucoup , Seigneur , pensez-y bien ;  
 Quoi , vous entreprenez de sauver un Chrétien ?  
 Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie  
 Quelle est & fut toujours la haine de Décie ?  
 C'est un crime vers lui si grand , si capital ,  
 Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis feroit bon pour quelque ame commune.  
 S'il tient entre ses mains ma vie & ma fortune ,  
 Je suis encor Sévere , & tout ce grand pouvoir  
 Ne peut rien sur ma gloire & rien sur mon devoir.  
 Ici l'honneur m'oblige , & j'y veux satisfaire ;  
 Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire ;  
 Comme son naturel est toujours inconstant ,  
 Périssant glorieux je périrai content.

Je te dirai bien plus , mais avec confiance ,  
 La secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense ;  
 On les hait , la raison je ne la connois point ,  
 Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.  
 Par curiosité j'ai voulu les connoître ,  
 On les tient pour forciers dont l'enfer est le maître ;  
 Et sur cette croyance on punit du trépas  
 Des mystères secrets que nous n'entendons pas.  
 Mais Cérés , Eleusine , & la bonne Déesse  
 Ont leurs secrets comme eux à Rome & dans la  
 Grece ;

Encore impunément nous souffrons en tous lieux ,  
 Leur Dieu seul excepté , toute sorte de Dieux ;  
 Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans  
 Rome ,

Nos aïeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme ;

Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs ;  
 Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs ,  
 Mais à parler sans fard de tant d'Apothéoses ,  
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu , maître absolu de  
 tout ,

De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :  
 Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble ,  
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;  
 Et me dût leur colère écraser à tes yeux ,  
 Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.  
 Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes ;  
 Les vices détestés , les vertus florissantes ,  
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ,  
 Et depuis tant de temps que nous les tourmentons ;  
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?  
 Nōs Princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?  
 Furieux dans la guerre ils souffrent nos bourreaux ;  
 Et Lions au combat ils meurent en agneaux.  
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.  
 Allons trouver Félix , commençons par son gendre ,  
 Et contentons ainsi d'une seule action ,  
 Et Pauline , & ma gloire , & ma compassion.

*Fin du quatrieme Acte.*





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.

**A**lbin, as-tu bien vu la fourbe de Sévere ?  
As-tu bien vu sa haine, & vois-tu ma misere ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,  
Et ne vois rien en vous qu'un pere rigoureux.

FELIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !  
Dans l'ame il hait Félix & dédaigne Pauline ;  
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui  
Les restes d'un rival trop indignes de lui.  
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace ;  
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace ;  
Tranchant du généreux il croit m'épouvanter ;  
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer :  
Je sçai des gens de Cour quelle est la politique ;  
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique ;  
C'est en vain qu'il tempête & feint d'être en fureur ;  
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur,  
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,  
Epargnant son rival je serois sa victime ;  
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,  
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait.  
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule ;  
Il voit quand on le joue & quand on dissimule ;  
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,  
Qu'à lui-même au besoin j'en serois des leçons.



ALBIN.

Dieux , que vous vous gênez par cette défiance !

FELIX.

Pour subsister en Cour c'est la haute science.

Quand un homme une fois a droit de nous haïr ;

Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;

Toute son amitié nous doit être suspecte :

Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte ,

Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit ;

Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grace ; grace , Seigneur , que Pauline l'obtienne :

FELIX.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne ,

Et loin de le tirer de ce pas dangereux ,

Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévere promet . . .

FELIX.

Albin , je m'en défie ;

Et connois mieux que lui la haine de Décie ;

En faveur des Chrétiens s'il choquoit son courroux ;

Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie.

Amenez Polyeucte , & si je le renvoie ,

S'il demeure insensible à ce dernier effort ;

Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FELIX.

Il faut que je le suive

Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.

Je voi le peuple ému pour prendre son parti ;

Et toi-même tantôt tu m'en averti.

Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître ,

Je ne sçai si long-temps j'en pourrois être maître :

Peut-être dès demain , dès la nuit , dès ce soir ,

J'en verrois des effets que je ne veux pas voir ;

Et

Et Sévere aussi-tôt courant à sa vengeance  
M'iroit calomnier de quelque intelligence.  
Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !  
Tout vous nuit , tout vous perd , tout vous fait de  
l'ombrage ,  
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ,  
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FELIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;  
Et s'il ose venir à quelque violence ,  
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence ;  
J'aurai fait mon devoir , quoi qu'il puisse arriver.  
Mais Polyeucte vient , tâchons à le sauver.  
Soldats , retirez-vous & gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte ,  
Malheureux Polyeucte , & la loi des Chrétiens  
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie , & j'en aime l'usage ,  
Mais sans attachement qui sente l'esclavage ,  
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;  
La raison me l'ordonne & la loi des Chrétiens ,  
Et je vous montre à tous par-là comme il faut vivre ,  
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FELIX.

Te suivre dans l'abîme où tu veux te jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FELIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connoître ;  
 Pour me faire Chrétien fers-moi de guide à l'être ,  
 Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi ,  
 Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix , il fera votre juge ,  
 Vous ne trouverez point devant lui de refuge.  
 Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang.  
 De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répandrai plus , & quoi qu'il en arrive ,  
 Dans la foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive ;  
 J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non , non , persécutez ,  
 Et soyez l'instrument de nos félicités.  
 Celled'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances ;  
 Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses ;  
 Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions ,  
 Pour comble donne encor les persécutions.  
 Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à compren-  
 dre ,  
 Ce n'est qu'à ses Elus que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FELIX.

La présence importune . . .

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévere ?

FELIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère ;  
 Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix , c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?

Portez à vos Païens, portez à vos idoles  
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.  
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,  
Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FELIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire ;  
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,  
Elle est un don du Ciel & non de la raison ;  
Et c'est-là que bientôt voyant Dieu face à face ;  
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer ;  
En vous ôtant un gendre on vous en donne un autre  
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;  
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.  
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;  
Mais malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites ;  
Cette insolence enfin te rendroit odieux,  
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous changez bien-tôt d'humeur & de lan-  
gage !

Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage !  
Celui d'être Chrétien s'échappe, & par hazard  
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard.

FELIX.

Va, ne présume pas que quoi que je te jure ;  
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture ;  
Je flattois ta manie afin de t'arracher  
Du honteux précipice où tu vas trébucher.

Je voulois gagner temps pour ménager ta vie  
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;  
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puiffans ;  
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

P O L Y E U C T E .

Mon choix n'est point douteux ; mais j'apperçois

Pauline.

O Ciel !

### S C E N E III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE,  
ALBIN.

P A U L I N E .

Q U I de vous deux aujourd'hui m'affassine ?  
Sont-ce tous deux ensemble ou chacun à son tour ?  
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour ,  
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un pere ?

F E L I X .

Parlez à votre époux.

P O L Y E U C T E .

Vivez avec Sévere.

P A U L I N E .

Tigre , assassine-moi du moins sans m'outrager.

P O L Y E U C T E .

Mon amour par pitié cherche à vous soulager ;  
Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède ,  
Et sçait qu'une autre amour en est le seul remède.  
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer ,  
Sa présence toujours a droit de vous charmer ,  
Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée . . .

P A U L I N E .

Que t'ai-je fait , cruel , pour être ainsi traitée ,

Et pour me reprocher au mépris de ma foi  
 Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?  
 Voi pour te faire vaincre un si fort adverfaire  
 Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ,  
 Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur  
 Si justement acquis à son premier vainqueur ;  
 Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine ,  
 Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline ;  
 Apprens d'elle à forcer ton propre sentiment ,  
 Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ,  
 Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie ,  
 Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.  
 Si tu peux rejeter de si justes desirs ,  
 Regarde au moins ses pleurs , écoute ses soupirs ,  
 Ne désespère pas une ame qui t'adore.

P O L Y E U C T E .

Je vous l'ai déjà dit & vous le dis encore ,  
 Vivez avec Sévere ou mourez avec moi.  
 Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi ;  
 Mais de quoi que pour vous notre amour m'entre-  
 tienne ,  
 Je ne vous connois plus si vous n'êtes Chrétienne.  
 C'en est assez , Félix , reprenez ce courroux ,  
 Et sur cet insolent vengez vos Dieux & vous.

P A U L I N E .

Ah , mon pere , son crime à peine est pardonnable ;  
 Mais s'il est insensé , vous êtes raisonnable ;  
 La nature est trop forte , & ses aimables traits  
 Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais ;  
 Un pere est toujours pere , & sur cette assurance  
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel ,  
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ,  
 Et les Dieux trouveront sa peine illégitime ,  
 Puisqu'elle confondra l'innocence & le crime ;  
 Et qu'elle changera par ce redoublement  
 En injuste rigueur un juste châtiment.

Nos destins par vos mains rendus inféparables  
 Nous doivent rendre heureux ensemble ou miséra-  
 bles,

Et vous seriez cruel jusques au dernier point ,  
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.  
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ,  
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.  
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs ;  
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un pere est toujours pere ;  
 Rien n'en peut effacer le sacré caractere ,  
 Je porte un cœur sensible , & vous l'avez percé ,  
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte , es-tu seul insensible ,  
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?  
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?  
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?  
 Ne reconnois-tu plus ni beau pere ni femme ,  
 Sans amitié pour l'un & pour l'autre sans flamme ?  
 Pour reprendre le nom & de gendre & d'époux ,  
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace !  
 Après avoir deux fois essayé la menace ,  
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort ;  
 Après avoir tenté l'amour & son effort ,  
 Après m'avoir montré cette soif du baptême ,  
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même ,  
 Vous vous joignez ensemble ! Ah , ruses de l'enfer !  
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?  
 Vos résolutions usent trop de remise ,  
 Prenez la vôtre enfin , puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu , Maître de l'Univers ,  
 Sous qui tremblent le Ciel , la Terre & les Enfers ,  
 Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie  
 Youlut mourir pour nous avec ignominie ,

Et qui par un effort de cet excès d'amour ,  
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre ,  
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre.  
 Des crimes les plus noirs vous fouillez tous vos  
 Dieux ,  
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux  
 Cieux.

La prostitution , l'adultere , l'inceste ,  
 Le vol , l'affassinat , & tout ce qu'on déteste ,  
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels ;  
 J'ai profané leur Temple & brisé leurs Autels ,  
 Je le ferois encor si j'avois à le faire ,  
 Même aux yeux de Félix , même aux yeux de Sé-  
 vere ,  
 Même aux yeux du Sénat , aux yeux de l'Empereur.

F E L I X.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur.  
 Adore-les , ou meurs.

P O L Y E U C T E.

Je suis Chrétien.

F E L I X.

Impie ;

Adore-les , te dis-je , ou renonce à la vie.

P O L Y E U C T E.

Je suis Chrétien.

F E L I X.

Tu l'es ? ô cœur trop obstiné !  
 Soldats , exécutez l'ordre que j'ai donné.

P A U L I N E.

Où le conduisez-vous ?

F E L I X.

A la mort.

P O L Y E U C T E.

A la gloire !

Chere Pauline , adieu , conservez ma mémoire.



PAULINE.

Je te suivrai par-tout , &amp; mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas , ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux , & que l'on m'obéisse ,  
Puisqu'il aime à périr je consens qu'il périsse.

## SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

**J**E me fais violence , Albin , mais je l'ai dû.  
 Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.  
 Que la rage du peuple à présent se déploie ,  
 Que Sévere en fureur tonne , éclatte , foudroie ,  
 M'étant fait cet effort j'ai fait ma sûreté.  
 Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?  
 Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables ,  
 Ou des impiétés à ce point exécrables ?  
 Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé ,  
 Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ,  
 J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;  
 Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphêmes  
 Qui m'ont rempli soudain de colere & d'effroi ,  
 J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire  
 Qui tient je ne sçai quoi d'une action trop noire ,  
 Indigne de Félix , indigne d'un Romain ,  
 Répandant votre sang par votre propre main.

FELIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute & Manlie ,  
 Mais leur gloire en a crû loin d'en être affoiblie ;

TRAGÉDIE. 297

Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang,  
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais quoi qu'elle vous  
die ,

Quand vous la sentirez une fois refroidie ,  
Quand vous verrez Pauline , & que son désespoir  
Par ses pleurs & ses cris sçaura vous émouvoir. . . .

FELIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître ,  
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître  
De mes commandemens pourra troubler l'effet.  
Va donc , cours y mettre ordre & voir ce qu'elle  
fait ,

Romps ce que ses douleurs y donneroient d'ob-  
stacle ,

Tire-la , si tu peux , de ce triste spectacle ,  
Tâche à la consoler , va donc , qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin , Seigneur , elle revient.

---

SCÈNE V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

**P**Ere barbare , acheve , acheve ton ouvrage ,  
Cette seconde hostie est digne de ta rage ,  
Joins ta fille à ton gendre , ose , que tardes-tu ?  
Tu vois le même crime ou la même vertu ,  
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.  
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumieres ,  
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir  
M'a défilé les yeux & me les vient d'ouvrir.

N. 5.

Je voi , je sçai , je croi , je suis désabusée ;  
 De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;  
 Je suis Chrétienne enfin ; n'est-ce point assez dit ;  
 Conserve en me perdant ton rang & ton crédit ,  
 Redoute l'Empereur , appréhende Sévere ;  
 Si tu ne veux périr , ma perte est nécessaire.  
 Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ,  
 Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.  
 Mene , mene-moi voir tes Dieux que je déteste ;  
 Ils n'en ont brisé qu'un , je briserai le reste ,  
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez ,  
 Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous pei-  
 gnez ;  
 Et faintement rebelle aux loix de la naissance ,  
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.  
 Ce n'est point ma douleur que par-là je fais voir ,  
 C'est la grace qui parle & non le désespoir.  
 Le faut-il dire encor , Félix ? Je suis Chrétienne ;  
 Affermi par ma mort ta fortune & la mienne ,  
 Le coup à l'un & l'autre en fera précieux ,  
 Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux Cieux.

---

## SCENE DERNIERE.

SEVERE, FELIX, PAULINE, ALBIN,  
FABIAN.

SEVERE.

**P**Ère dénaturé , malheureux politique ,  
 Esclave ambitieux d'une peur chimérique ;  
 Polyeucte est donc mort , & par vos cruautés  
 Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
 La faveur que pour lui je vous avois offerte ,  
 Au lieu de le sauver précipite sa perte ,

T R A G E D I E. 299

J'ai prié , menacé , mais sans vous émouvoir ;  
 Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir.  
 Hé bien , à vos dépens vous verrez que Sévere  
 Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;  
 Et par votre ruine il vous fera juger  
 Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protég-  
 ger.

Continuez aux Dieux ce service fidèle ,  
 Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle ,  
 Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous ,  
 Ne doutez point du bras d'où partiront les coups.

F E L I X.

Arrêtez-vous , Seigneur , & d'une ame apaisée  
 Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.

Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
 Je tâche à conserver mes tristes dignités ,  
 Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;  
 Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ,  
 Je m'y trouve forcé par un secret appas ,  
 Je cède à des transports que je ne connois pas ,  
 Et par un mouvement que je ne puis entendre  
 De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.  
 C'est lui , n'en doutez point , dont le sang innocent  
 Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ,  
 Son amour épanché sur toute la famille  
 Tire après lui le pere aussi-bien que la fille :  
 J'en ai fait un Martyr , sa mort me fait Chrétien ;  
 J'ai fait tout son bonheur , il veut faire le mien.  
 C'est ainsi qu'un Chrétien se venge & se courrouce :  
 Heureuse cruauté dont la fuite est si douce !  
 Donne la main , Pauline. Apportez des liens ,  
 Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens ;  
 Je le suis , elle l'est , suivez votre colere.

P A U L I N E.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon pere !

300 POLYEUCTE, TRAGÉDIE.

Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle ?  
De pareils changemens ne vont point sans miracle ;  
Sans doute vos Chrétiens qu'on persécute en vain  
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;  
Ils menent une vie avec tant d'innocence ,  
Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance.  
Se relever plus forts , plus ils sont abattus ,  
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.  
Je les aimai toujours quoi qu'on m'en ait pu dire ;  
Je n'en voi point mourir que mon cœur n'en soupire ;  
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.  
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux ,  
Qu'il les serve à sa mode & sans peur de la peine.  
Si vous êtes Chrétien ne craignez plus ma haine ,  
Je les aime , Félix , & de leur protecteur  
Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur.

Gardez votre pouvoir , reprenez-en la marque ;  
Servez bien votre Dieu , servez notre Monarque ,  
Je perdrai mon crédit envers sa Majesté ,  
Ou vous verrez finir cette sévérité ;  
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage ;  
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez ;  
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités.

Nous autres , bénissons notre heureuse aventure ;  
Allons à nos Martyrs donner la sépulture ,  
Baïser leurs corps sacrés , les mettre en digne lieu ,  
Et faire retentir par-tout le nom de Dieu.

F I N.

  
**J U G E M E N T**  
**S U R L A T R A G E D I E**  
**D E P O L Y E U C T E ,**  
**M A R T Y R .**

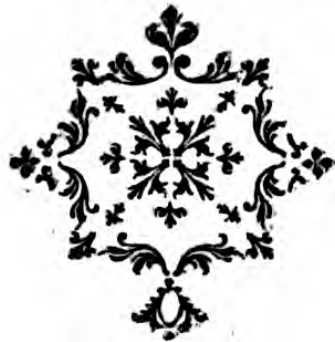
**Q**uelque heureux succès qu'ait eu cette Tragédie de Monsieur Corneille, elle n'a cependant pas échappé la censure des Auteurs graves, par rapport aux libertés qu'il a prises de faire monter les Saints sur son Théâtre, & pour y avoir corrompu les vertus Chrétiennes.

Il avoue lui-même qu'il s'y est donné la licence de changer l'histoire en quelque chose & d'y mêler des Episodes d'invention; mais il prétend pouvoir justifier sa conduite, sous prétexte que son sujet n'est pris que de l'Histoire Ecclésiastique, qui ne peut être que l'objet d'une croyance pieuse.

Au reste le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de Cinna, mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin (c'est le langage de l'Auteur,) que sa représentation a satisfait tout ensemble les Dévots & la mode & les gens du monde.

**302 JUG. SUR LA TR. DE POLYEUCTE.**

*M. Corneille ajoute qu'à son gré il n'a point fait de Pièce où l'ordre du Théâtre soit plus beau & l'enchaînement des Scènes mieux menagé. L'unité d'Action, celle de Jour, & celle de Lieu y ont toute la justesse requise.*



LA MORT  
*DE POMPÉE,*  
TRAGÉDIE.





## ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, Femme de Pompée.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

CLÉOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conseil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant-Général des  
Armées du Roi d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain, à la solde  
du Roi d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de  
Cléopatre.

ACHORÉE, Ecuyer de Cléopatre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

*La Scène est en Alexandrie, dans le Palais  
de Ptolomée.*



LA MORT  
DE POMPÉE,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS,  
SEPTIME.

PTOLOMÉE.



Le destin se déclare, & nous venons  
d'entendre

Ce qu'il a résolu du beau-père & du  
gendre.

Quand les Dieux étonnés sembloient  
se partager,

Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

306 LA MORT DE POMPÉE ;

Ses fleuves teints de fang & rendus plus rapides  
Par le débordement de tant de parricides ,  
Cet horrible débris d'aigles , d'armes , de chars ,  
Sur ces champs empestés confusément épars ,  
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes ,

Que la nature force à se venger eux-mêmes ,  
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivans ,  
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée  
Justifiant César a condamné Pompée.

Ce déplorable chef du parti le meilleur ,  
Que sa fortune lasse abandonne au malheur ,  
Devient un grand exemple , & laisse à la mémoire  
Des changemens du sort une éclatante histoire.

Il fuit , lui qui toujours triomphant & vainqueur  
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;  
Il fuit , & dans nos ports , dans nos murs , dans nos  
villes ;

Et contre son beau-pere ayant besoin d'asyles ,  
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes  
lieux

Où contre les Titans en trouverent les Dieux.

Il croit que ce climat en dépit de la guerre ,  
Ayant sauvé le Ciel , sauvera bien la terre ,  
Et dans son désespoir à la fin se mêlant  
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.  
Oui , Pompée avec lui porte le sort du monde ;  
Et veut que notre Egypte en miracles féconde  
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui ,  
Et relève sa chûte ou trébuche sous lui.

C'est de quoi , mes amis , nous avons à résoudre ;  
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre ,  
S'il couronna le pere , il hazarde le fils ,  
Et nous l'ayant donnée il expose Memphis.  
Il faut le recevoir ou hâter son supplice ,  
Le suivre ou le pousser dedans le précipice ;

L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,  
 Et je crains d'être injuste & d'être malheureux ;  
 Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie  
 M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.  
 C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser  
 A quel choix vos conseils me doivent disposer :  
 Il s'agit de Pompée & nous aurons la gloire  
 D'achever de César ou troubler la victoire ;  
 Et je puis dire enfin que jamais Potentat  
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,  
 La justice & le droit sont de vaines idées ;  
 Et qui veut être juste en de telles faisons  
 Balance le pouvoir & non pas les raisons  
 Voyez donc votre force, & regardez Pompée,  
 Sa fortune abattue & sa valeur trompée.  
 César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,  
 Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat  
 Dont plus de la moitié piteusement étale  
 Une indigne curée aux vautours du Pharsale ;  
 Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains  
 A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;  
 Il fuit le désespoir des peuples & des Princes,  
 Qui vengeroient pour lui le sang de leurs provinces,  
 Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisés,  
 Leurs trônes mis en cendre & leurs sceptres brisés ;  
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,  
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.  
 Le défendez-vous seul contre tant d'ennemis ?  
 L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,  
 Lui seul pouvoit pour soi, cédez alors qu'il tombe ;  
 Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,  
 Sous qui tout l'Univers se trouve foudroyé,  
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?  
 Quand on veut soutenir ceux que le fort accable,  
 A force d'être juste en est souvent coupable ;

308 LA MORT DE POMPÉE ;

Et la fidélité qu'on garde imprudemment  
Après un peu d'éclat , traîne un long châtimant ,  
Trouve un noble revers dont les coups invincibles  
Pour être glorieux ne sont pas moins sensibles.

Seigneur , n'attirez point le tonnerre en ces  
lieux ,

Rangez-vous du parti des destins & des Dieux ,  
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage ,  
Puisqu'ils sont les heureux , adorez leur ouvrage ,  
Quels que soient leurs décrets , déclarez-vous pour  
eux ,

Et pour leur obéir perdez le malheureux .  
Pressé de toutes parts des colères célestes  
Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;  
Et sa tête qu'à peine il a pu dérober  
Toute prête de cheoir cherche avec qui tomber.  
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime ,  
Elle marque sa haine & non pas son estime ,  
Il ne vient que vous perdre en venant prendre  
port ,

Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !  
Il devoit mieux remplir nos vœux & notre at-  
tente ,

Faire voir sur ses nerfs la victoire flottante ;  
Il n'eût ici trouvé que joie & que festins ;  
Mais puisqu'il est vaincu , qu'il s'en prenne aux  
destins.

J'en veux à sa disgrâce & non à sa personne ,  
J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne ;  
Et du même poignard pour César destiné  
Je perce en soupirant son cœur infortuné.  
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête  
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête.  
Laissez nommer sa mort un injuste attentat ,  
La justice n'est pas une vertu d'Etat ,  
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes  
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ,

Le droit des Rois consiste à ne rien épargner,  
 L'humide équité détruit l'art de régner,  
 Quand on craint d'être injuste on a toujours à  
 craindre,

Qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,  
 Voir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
 Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

C'est-là mon sentiment ; Achillas & Septime  
 attacheront peut-être à quelque autre maxime,  
 Chacun a son avis ; mais quel que soit le leur,  
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai, mais quoique de Pompée  
 Je voie & la fortune & la valeur trompée,  
 Je regarde son sang comme un sang précieux  
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.

Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,  
 Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.

Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?

Qui n'est point au vaincu ne craint point le vain-  
 queur,

Neutre jusqu'à présent vous pouvez l'être encore,

Vous pouvez adorer César, si on l'adore ;

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,

Cette grande victime est trop pour son autel ;

Et sa tête immolée au Dieu de la victoire

Imprime à votre nom une tache trop noire ;

Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.

En usant de la sorte on ne peut vous blâmer.

Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée

A fait rendre le sceptre au feu Roi Ptolomée ;

Mais la reconnoissance & l'hospitalité

Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.

Quoi que doive un Monarque, & dût-il sa Cou-  
 ronne,

Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,

310 LA MORT DE POMPÉE ,

Et cesse de devoir , quand la dette est d'un rang  
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.  
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère ,  
Que hazardoit Pompée en servant votre pere ?  
Il se voulut par-là faire voir tout-puissant ;  
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.  
Il le servit enfin , mais ce fut de la langue ;  
La bourse de César fit plus que sa harangue ;  
Sans ses mille talens , Pompée & ses discours  
Pour rentrer en Epypte étoient un froid secours.  
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles ,  
Les effets de César valent bien ses paroles ;  
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui ;  
Comme il parla pour vous , vous parlerez pour lui.  
Ainsi vous le pouvez & devez reconnoître ,  
Le recevoir chez vous c'est recevoir un maître  
Qui tout vaincu qu'il est , bravant le nom de Roi ,  
Dans vos propres Etats vous donneroit la loi.

Fermez-lui donc vos ports , mais épargnez sa tête.  
S'il le faut toutefois , ma main est toute prête ,  
J'obéis avec joie , & je serois jaloux  
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur , je suis Romain , je connois l'un & l'autre :  
Pompée a besoin d'aide , il vient chercher la vôtre ,  
Vous pouvez , comme maître absolu de son sort ,  
Le servir , le chasser , le livrer vif ou mort :  
Des quatre le premier vous seroit trop funeste ,  
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser , c'est vous faire un puissant ennemi ;  
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi ,  
Puisque c'est lui laisser & sur mer & sur terre  
La suite d'une longue & difficile guerre ,  
Dont peut-être tous deux également lassés  
Se vengeroient sur vous de tous les maux passés.  
Le livrer à César n'est que la même chose ;

Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose ;  
 Et s'armant à regret de générosité,  
 D'une fausse clémence il fera vanité ;  
 Heureux de l'affervir en lui donnant la vie,  
 Et de plaire par-là même à Rome asservie,  
 Cependant que forcé d'épargner son rival,  
 Aussi-bien que Pompée il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril & du crime,  
 Assurer sa puissance & sauver son estime,  
 Et du parti contraire en ce grand chef détruit  
 Prendre sur vous la honte & lui laisser le fruit.  
 C'est-là mon sentiment, ce doit être le vôtre,  
 Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre ;

Mais suivant d'Achillas le conseil hazardeux,  
 Vous n'en gagnez aucun & les perdez tous deux.

P T O L O M É E.

N'examinons donc plus la justice des causes ;  
 Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.  
 Je passe au plus de voix, & de mon sentiment  
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.  
 Assez & trop long-temps l'arrogance de Rome  
 A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme ;  
 Abattons sa superbe avec sa liberté,  
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,  
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde ;  
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde ;  
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,  
 Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.  
 Rome, tu serviras, & ces Rois que tu braves  
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves  
 Adoreront César avec moins de douleur,  
 Puisqu'il sera ton maître aussi-bien que le leur.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime  
 Nous immortaliser par cet illustre crime ;  
 Qu'il plaise au Ciel ou non, laissez-m'en le souci ;



312 LA MORT DE POMPÉE,  
Je croi qu'il veut sa mort puisqu'il l'amene ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je croi tout juste alors qu'un Roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez & hâtez-vous d'affurer ma Couronne,  
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains  
Le destin de l'Egypte & celui des Romains.

---

## SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

**P**hotin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue,  
De l'abord de Pompée elle espère autre issue:  
Sçachant que de mon pere il a le testament,  
Elle ne doute point de son couronnement,  
Elle se croit déjà souveraine maîtresse  
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse;  
Et se promettant tout de leur vieille amitié,  
De mon trône en son ame elle prend la moitié,  
Ou de son vain orgueil les cendres rallumées  
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas,  
Qui devoit de Pompée avancer le trépas.  
Sans doute il jugeroit de la sœur & du frere  
Suivant le testament du feu Roi votre pere,  
Son hôte & son ami qui l'en daigna saisir;  
Jugez après cela de votre déplaisir.  
Ce n'est pas que je veuille en vous parlant contre  
elle  
Rompre les sacrés noeuds d'une amour fraternelle,  
Du

**D**u Trône & non du cœur je la veux éloigner ;  
**C**ar c'est ne régner pas qu'être deux à régner.  
**U**n Roi qui s'y résout est mauvais politique ,  
**I**l détruit son pouvoir quand il le communique ;  
**E**t les raisons d'Etat . . . Mais , Seigneur , la voici.

---

S C E N E III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE,  
 PHOTIN.

**S** Eigneur , Pompée arrive , & vous êtes ici !  
 CLEOPATRE.

PTOLOMÉE.  
 J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime ,  
 Et lui viens d'envoyer Achilles & Septime.

CLEOPATRE.  
 Quoi ! Septime à Pompée ! à Pompée Achilles !

PTOLOMÉE.  
 Si ce n'est assez d'eux , allez , suivez leurs pas.

CLEOPATRE.  
 Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-  
 même ?

PTOLOMÉE.  
 Ma sœur , je dois garder l'honneur du diadème.

CLEOPATRE.  
 Si vous en portez un , ne vous en souvenez  
 Que pour baiser la main de qui vous le tenez ,  
 Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand  
 homme.

PTOLOMÉE.  
 Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLEOPATRE.  
 Fût-il dans son malheur de tous abandonné ,  
 Il est toujours Pompée & vous a couronné.

314 LA MORT DE POMPÉE,

P T O L O M É E.

Il n'en est plus que l'ombre , & couronna mon pere  
Dont l'ombre , & non pas moi , lui doit ce qu'il espère,  
Il peut aller , s'il veut , dessus son monument  
Recevoir ses devoirs & son remerciement.

C L E O P A T R E.

Après un tel bienfait c'est ainsi qu'on le traite !

P T O L O M É E.

Je m'en souviens , ma sœur , & je vois sa défaite.

C L E O P A T R E.

Vous la voyez de vrai , mais d'un œil de mépris.

P T O L O M É E.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix ;  
Vous qui l'estimez tant , allez lui rendre hommage,  
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

C L E O P A T R E.

Il peut faire naufrage & même dans le port !  
Quoi , vous auriez osé lui préparer la mort ?

P T O L O M É E.

J'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire ;  
Et que pour mon état j'ai jugé nécessaire.

C L E O P A T R E.

Je ne le voi que trop , Photin & ses pareils  
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils ;  
Ces ames que le Ciel ne forma que de boue ...

P H O T I N.

Ce font de nos conseils , oui , Madame , & j'avoue ...

C L E O P A T R E.

Photin , je parle au Roi , vous répondrez pour tous  
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

P T O L O M É E à *Photin*.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine ,  
Je sçai votre innocence , & je connois sa haine ;  
Après tout , c'est ma sœur , oyez sans répartir.

C L E O P A T R E.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir ,  
Affranchissez-vous d'eux & de leur tyrannie ,

Rappelez la vertu par leurs conseils bannie ,  
 Cette haute vertu dont le Ciel & le sang  
 Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

P T O L O M É E.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée  
 Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée ,  
 Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu  
 Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !  
 Confessez-le , ma sœur , vous sçauriez vous en taire ,  
 N'étoit le testament du feu Roi notre pere ,  
 Vous sçavez qu'il le garde.

C L E O P A T R E.

Et vous sçavez aussi

Que la seule vertu me fait parler ainsi ;  
 Et que si l'intérêt m'avoit préoccupée ,  
 J'agirois pour César & non pas pour Pompée.  
 Apprenez un secret que je voulois cacher ,  
 Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie  
 Fit quitter au feu Roi son Trône & sa patrie ,  
 Et que jusques dans Rome il alla du Sénat  
 Implorer la pitié contre un tel attentat ,  
 Il nous mena tous deux pour toucher son courage ;  
 Vous assez jeune encor , moi déjà dans un âge  
 Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux  
 D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.  
 César en fut épris , & du moins j'eus la gloire  
 De le voir hautement donner lieu de le croire ;  
 Mais voyant contre lui le Sénat irrité ,  
 Il fit agir Pompée & son autorité.

Ce dernier nous servit à sa seule priere  
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière ;  
 Vous en sçavez l'effet & vous en jouissez ,  
 Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez.  
 Après avoir pour nous employé ce grand homme  
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome ,  
 Son amour en voulut seconder les efforts ,

## 316 LA MORT DE POMPÉE ,

Et nous ouvrant son cœur nous ouvrit ses trésors.  
 Nous eumes de ses feux , encore en leur naissance ;  
 Et les nerfs de la guerre & ceux de la puissance ;  
 Et les mille talens qui lui sont encor dûs  
 Remirent en nos mains tous nos Etats perdus.  
 Le Roi qui s'en souvint à son heure fatale  
 Me laissa comme à vous la dignité Royale ;  
 Et par son testament il vous fit cette loi ,  
 Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.  
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office  
 Vous appelez faveur ce qui n'est que justice ,  
 Et l'osez accuser d'une aveugle amitié ,  
 Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

P T O L O M É E .

Certes , ma sœur , le conte est fait avec adresse.

C L E O P A T R E .

César viendra bientôt , & j'en ai lettre expresse ;  
 Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins  
 De ce que votre esprit s'imagine le moins.  
 Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine ;  
 Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine ,  
 Et de ma part du sceptre indigne ravisseur ,  
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;  
 Même pour éviter des effets plus sinistres ,  
 Il m'a fallu flatter vos insolens ministres ;  
 Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison ;  
 Mais Pompée ou César m'en va faire raison ;  
 Et quoi qu'avec Photin Achilles en ordonne ,  
 Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne ;  
 Cependant mon orgueil vous laisse à démêler  
 Quel étoit l'intérêt qui me faisoit parler.



SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

**Q**ue dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse ;  
Je n'en sçai que penser, & mon cœur étonné  
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné,  
Inconstant & confus dans son incertitude,  
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort ;  
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.  
Cléopatre vous hait, elle est fière, elle est belle ;  
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,  
La tête de Pompée est l'unique présent  
Qui vous fasse contr'elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si tout grand qu'il est il cède à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,  
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime ;  
Consultez-en encore Achilles & Septime.

318 LA MORT DE POMPÉE,  
PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, & montons à la Tour,  
Et nous en réfoudrons ensemble à leur retour.

*Fin du premier Acte.*





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

**J**E l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,  
 Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon  
 ame,

Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur  
 Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.  
 Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute  
 Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;  
 Et je le traiterois avec indignité,  
 Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César; & si vous étiez crüe;  
 L'Egypte pour Pompée armeroit à sa vue,  
 En prendroit la défense, & par un prompt secours  
 Du destin de Pharsale arrêteroit le cours!  
 L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naissance:  
 Leur ame dans leur sang prend des impressions  
 Qui dessous leur vertu rangent leurs passions,  
 Leur générosité soumet tout à leur gloire,  
 Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;  
 Et si le peuple y voit quelques dérèglements,  
 C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.



320 LA MORT DE POMPÉE ;

Ce malheur de Pompée acheve la ruine ;  
Le Roi l'eût secouru , mais Photin l'assassine ;  
Il croit cette ame basse & se montre sans foi ,  
Mais s'il croyoit la sienne il agiroit en Roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante & l'ennemie . . .

CLEOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie ;  
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

CLEOPATRE.

Je croi le posséder.

CHARMION.

Mais le sçavez-vous bien ?

CLEOPATRE.

Apprens qu'une Princesse aimant sa renommée ,  
Quand elle dit qu'elle aime , est sûre d'être aimée ,  
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris ,  
N'oseroient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Notre séjour à Rome enflamma son courage ;  
Là j'eus de son amour le premier témoignage ,  
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses couriers  
M'apportent en tribut ses vœux & ses lauriers.  
Par-tout , en Italie , aux Gaules , en Espagne  
La fortune le suit & l'amour l'accompagne ;  
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux  
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes  
yeux ;

Et de la même main dont il quitte l'épée  
Fumant encor du sang des amis de Pompée ,  
Il trace des soupirs , & d'un stile plaintif  
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.  
Oui , tout victorieux il m'écrit de Pharsale ,  
Et si sa diligence à ses feux est égale ,  
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux ,  
L'Egypte le va voir me présenter ses vœux.

**I**l vient, ma Charmion, jusques dans nos murailles  
**C**hercher auprès de moi le prix de ses batailles,  
**M'**offrir toute sa gloire, & soumettre à mes loix  
**C**e cœur & cette main qui commandent aux Rois;  
**E**t ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre  
**F**eroit un malheureux du maître de la terre.

C H A R M I O N.

**J'**oserois bien jurer que vos charmans appas  
 Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas;  
**E**t que le grand César n'a rien qui l'importune  
 Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.  
**M**ais quelle est votre attente, & que prétendez-  
 vous,

**P**uisque d'une autre femme il est déjà l'époux,  
**E**t qu'avec Calpurnie un paisible hymenée  
**P**ar des liens sacrés tient son ame enchaînée?

C L E O P A T R E.

**L**e divorce aujourd'ui si commun aux Romains  
**P**eut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains;  
**C**ésar en sçait l'usage & la cérémonie,  
**U**n divorce chez lui fit place à Calpurnie.

C H A R M I O N.

**P**ar cette même voie il pourra vous quitter.

C L E O P A T R E.

**P**eut-être mon bonheur sçaura mieux l'arrêter,  
**P**eut-être mon amour aura quelque avantage  
**Q**ui sçaura mieux pour moi ménager son courage.  
**M**ais laissons au hazard ce qui peut arriver,  
**A**chevons cet hymen s'il se peut achever,  
**N**e dura-t-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde  
**D'**être du moins un jour la maîtresse du monde.  
**J'**ai de l'ambition, & soit vice ou vertu,  
**M**on cœur sous son fardeau veut bien être abattu,  
**J'**en aime la chaleur & la nomme sans cesse  
**L**a seule passion digne d'une Princesse.  
**M**ais je veux que la gloire anime ses ardeurs,  
**Q**u'elle mene sans honte au faite des grandeurs;

322 LA MORT DE POMPÉE ;

Et je la défavoue alors que sa manie  
Nous présente le trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus , Charmion , de me voir  
Défendre encor Pompée & suivre mon devoir.  
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite ,  
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite ,  
Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux  
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.  
Mais voici de retour le fidele Achorée  
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

---

S C E N E II.

CLEOPATRE, ACHORÉE,  
CHARMION.

CLEOPATRE.

**E**N est-ce déjà fait , & nos bords malheureux  
Sont-ils déjà fouillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame , j'ai couru par votre ordre au rivage ,  
J'ai vu la trahison , j'ai vu toute sa rage ,  
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort ;  
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;  
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte  
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte ,  
Ecoutez , admirez , & plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas ,  
Et voyant dans le port préparer nos galeres ,  
Il croyoit que le Roi touché de ses miseres ,  
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir ,  
Avec toute sa Cour le venoit recevoir ;  
Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites  
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites ,

Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,  
 Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.  
 Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,  
 Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,  
 Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui  
 A ne hazarder point Cornélie avec lui.

*N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête  
 A la réception que l'Egypte m'apprête ;*

*Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,  
 Songe à prendre la fuite afin de me venger.*

*Le Roi Juba nous garde une foi plus sincère,  
 Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père ;  
 Mais quand tu les verrois descendre chez Pluton ;  
 Ne désespere point du vivant de Caton.*

Tandis que leur amour en cet adieu conteste,  
 Achilles à son bord joint son esquif funeste,  
 Septime se présente, & lui tendant la main  
 Le salue Empereur en langage Romain ;  
 Et comme député de ce jeune Monarque,  
*Passer, Seigneur, dit-il, passer dans cette barque ;  
 Les sables & les bancs cachés dessous les eaux  
 Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux.*

Ce héros voit la fourbe & s'en moque dans l'ame ;  
 Il reçoit les adieux des siens & de sa femme,  
 Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas  
 Avec le même front qu'il donnoit les Etats.  
 La même majesté sur son visage empreinte,  
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;  
 Sa vertu toute entière à la mort le conduit ;  
 Son affranchi Philippe est le seul qui le suit,  
 C'est de lui que j'ai sçu ce que je viens de dire,  
 Mes yeux ont vu le reste & mon cœur en soupire ;  
 Et croit que César même à de si grands malheurs  
 Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez point les miens, achevez, Achorée ;  
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

324 LA MORT DE POMPÉE ;

A C H O R É E.

On l'amene , & du port nous le voyons venir  
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.  
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre ;  
Si-tôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre ,  
Il se leve , & soudain pour signal Achillas  
Derriere ce héros tirant son coutelas ,  
Septime & trois des siens , lâches enfans de Rome ;  
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme ,  
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur  
De ces quatre enragés admire la fureur.

C L E O P A T R E.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles ,  
Si vous vengez sa mort, Dieux , épargnez nos villes ;  
N'imputez rien aux lieux , reconnoissez les mains ,  
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.  
Mais que fait & que dit ce généreux courage ?

A C H O R É E.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage ,  
A son mauvais destin en aveugle obéit ,  
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit ,  
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense  
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.  
Aucun gémissement à son cœur échappé  
Ne le montre en mourant digne d'être frappé ;  
Immobile à leurs coups en lui-même il rappelle  
Ce qu'eut de beau sa vie & ce qu'on dira d'elle ,  
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit  
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.  
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ;  
Et son dernier soupir est un soupir illustre  
Qui de cette grande ame achevant les destins ,  
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.  
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin panchée  
Par le traître Septime indignement tranchée ,  
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas  
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats ;

**O**n descend , & pour comble à sa noire aventure  
**O**n donne à ce héros la mer pour sépulture ;  
**E**t le tronc sous les flots roule dorénavant  
**A**u gré de la fortune , & de l'onde , & du vent.  
**L**a triste Cornélie à cet affreux spectacle  
**P**ar de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle ;  
**D**éfend ce cher époux de la voix & des yeux ,  
**P**uis n'espérant plus rien leve les mains aux Cieux ;  
**E**t cédant tout-à-coup à la douleur plus forte  
**T**ombe dans sa galere évanouie ou morte.  
**L**es siens en ce désastre à force de ramer  
**L'**éloignent de la rive & regagnent la mer ;  
**M**ais sa fuite est mal sûre , & l'infame Septime  
**Q**ui se voit dérober la moitié de son crime ,  
**A**fin de l'achever prend six vaisseaux au port ,  
**E**t poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

**C**ependant Achillas porte au Roi sa conquête ,  
**T**out le peuple tremblant en détourne la tête ,  
**U**n effroi général offre à l'un sous ses pas  
**D**es abîmes ouverts pour venger ce trépas ,  
**L'**autre entend le tonnerre , & chacun se figure  
**U**n désordre soudain de toute la nature ,  
**T**ant l'excès du forfait troublant leurs jugemens  
**P**résente à leurs terreurs l'excès des châtimens.

**Philippe** d'autre part , montrant sur le rivage  
**D**ans une ame servile un généreux courage ,  
**E**xamine d'un œil & d'un soin curieux  
**O**ù les vagues rendront ce dépôt précieux ,  
**P**our lui rendre , s'il peut , ce qu'aux morts on doit  
 rendre ,

**D**ans quelque urne chétive en ramasser la cendre ,  
**E**t d'un peu de poussiere élever un tombeau  
**A** celui qui du monde eut le sort le plus beau.  
**M**ais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie ;  
**O**n voit d'ailleurs César venir de Thessalie ,  
**U**ne flotte paroît qu'on a peine à compter.....

326 LA MORT DE POMPÉE ,

CLEOPATRE.

C'est lui-même , Achorée , il n'en faut point douter ;  
Tremblez , tremblez , méchans , voici venir la foudre ,  
Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre ;  
César vient , elle est Reine , & Pompée est vengé ,  
La tyrannie est bas , & le sort est changé.

Admirons cependant le destin des grands hommes ,  
Plaignons-les , & par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce Prince d'un Sénat , maître de l'univers ,  
Dont le bonheur sembloit au-dessus du revers ,  
Lui que sa Rome a vu plus craindre que le tonnerre ,  
Triompher en trois fois des trois parts de la terre ,  
Et qui voyoit encore en ces derniers hazards  
L'un & l'autre Consul suivre ses étendards ,  
Si-tôt que d'un malheur sa fortune est suivie ,  
Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie ;  
On voit un Achillas , un Septime , un Photin ,  
Arbitres souverains d'un si noble destin ;  
Un Roi qui de ses mains a reçu la Couronne ,  
A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne :  
Ainsi finit Pompée , & peut-être qu'un jour  
César éprouvera même sort à son tour.  
Rendez l'augure faux , Dieux qui voyez mes larmes ;  
Et secondez par-tout & mes vœux & ses armes.

CHARMION.

Madame , le Roi vient qui pourra vous ouïr.



SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE,  
CHARMION.

PTOLOMÉE.

S Cavez-vous le bonheur dont nous allons jouir,  
Ma sœur ?

CLEOPATRE.

Oui, je le sçai, le grand César arrive,  
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidele sujet.

CLEOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisoit-il dont vous pussiez vous plain-  
dre ?

CLEOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, & j'avois plus à craindre ;  
Un si grand politique est capable de tout,  
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connois la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'Etat tout est juste en un Roi.

CLEOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi ;  
Après ma part du sceptre à ce titre usurpée,  
Il en coûte la vie & la tête à Pompée.



328 LA MORT DE POMPÉE ,

P T O L O M É E .

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris ;  
Le voulant secourir César nous eût surpris ,  
Vous voyez sa vitesse , & l'Egypte troublée  
Avant qu'être en défense en seroit accablée.  
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur  
Offrir en sûreté mon Trône & votre cœur.

C L E O P A T R E .

Je ferai mes présens , n'ayez soin que des vôtres ;  
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

P T O L O M É E .

Les vôtres sont les miens étant de même sang.

C L E O P A T R E .

Vous pouvez dire encore étant de même rang ,  
Etant Rois l'un & l'autre ; & toutefois je pense  
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

P T O L O M É E .

Oui , ma sœur , car l'Etat dont mon cœur est con-  
tent

Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend ;  
Mais César à vos loix soumettant son courage ,  
Vous va faire régner sur le Gange & le Tage.

C L E O P A T R E .

J'ai de l'ambition , mais je la sçai régler ,  
Elle peut m'éblouir & non pas m'aveugler.  
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange ,  
Je connois ma portée & ne prends point le change.

P T O L O M É E .

L'occasion vous rit , & vous en userez.

C L E O P A T R E .

Si je n'en use bien , vous m'en accuserez.

P T O L O M É E .

J'en espere beaucoup vu l'amour qui l'engage.

C L E O P A T R E .

Vous la craignez peut-être encore davantage  
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui ,  
N'ayez aucune peur , je ne veux rien d'autrui ,

TRAGÉDIE. 329

Je ne garde pour vous ni haine ni colére ;  
Et je suis bonne sœur , si vous n'êtes bon frere.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLEOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connoître.

CLEOPATRE.

Le grand César arrive , & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde , & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage , & j'attendrai le sien ;  
Allez , ce n'est pas trop pour lui que de vous-même ;  
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.

Photin vous vient aider à le bien recevoir.

Consultez avec lui quel est votre devoir.

---

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'Ai suivi tes conseils , mais plus je l'ai flattée ;  
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée ,  
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités ,  
Je m'allois emporter dans les extrémités ;  
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue  
N'eût plus considéré César ni sa venue ,  
Et l'eût mise en état , malgré tout son appui ,  
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.  
L'arrogante ! à l'ouïr , elle est déjà ma Reine ,  
Et si César en croit son orgueil & sa haine ,

330 LA MORT DE POMPÉE ;  
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet ;  
De son frere & son Roi je deviens son sujet.  
Non, non, prévenons-la, c'est foiblesse d'attendre  
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre,  
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,  
Otons-lui les moyens de plaire & de régner ;  
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades  
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César  
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.  
Ce cœur ambitieux qui par toute la terre  
Ne cherche qu'à porter l'esclavage & la guerre  
Enflé de sa victoire & des ressentimens  
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans,  
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,  
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,  
Et pour s'affujettir & vos Etats & vous,  
Imputeroit à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cleopatre vit, s'il la voit, elle est Reine.

PHOTIN.

Si Cleopatre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

PTOLOMÉE.

Quoi, pour voir sur sa tête éclater ma Couronne ?  
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,  
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.  
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,  
Il partira bientôt, & vous serez le maître.

L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur  
 Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur ;  
 Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées  
 Par Juba , Scipion , & les jeunes Pompées ;  
 Et le monde à ses loix n'est point assujetti ,  
 Tant qu'il verra durer ces restes du parti.  
 Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine  
 Sçauroit mal son métier , s'il laissoit prendre haleine ,  
 Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis  
 De relever du coup dont ils sont étourdis.  
 S'il les vaine , s'il parvient où son desir aspire ,  
 Il faut qu'il aille à Rome établir son Empire ,  
 Jouir de sa fortune & de son attentat ,  
 Et changer à son gré la forme de l'Etat :  
 Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.  
 Seigneur , voyez César , forcez-vous à lui plaire ,  
 En lui déferant tout , veuillez vous souvenir  
 Que les événemens regleront l'avenir.  
 Remettez en ses mains trône , sceptre , couronne ;  
 Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne :  
 Il en croira sans doute ordonner justement  
 En suivant du feu Roi l'ordre & le testament ;  
 L'importance d'ailleurs de ce dernier service  
 Ne permet pas d'en craindre une entière injustice :  
 Quoi qu'il en fasse enfin , feignez d'y consentir ,  
 Louez son jugement , & laissez-le partir.  
 Après , quand nous verrons le temps propre aux  
 vengeances ,  
 Nous aurons & la force & les intelligences :  
 Jusques-là réprimez ces transports violens  
 Qu'excitent d'une sœur les mépris insolens ;  
 Les bravades enfin sont des discours frivoles ,  
 Et qui songe aux effets néglige les paroles.

P T O L O M É E .

Ah ! tu me rends la vie & le sceptre à la fois ;  
 Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.

332 LA MORT DE POMPÉE ;  
Cher appui de mon Trone , allons sans plus attendre  
Offrir tout à César afin de tout reprendre ,  
Avec toute ma flotte allons le recevoir ,  
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Où, tandis que le Roi va lui-même en personne  
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa Couronne,

Cléopâtre s'enferme en son appartement,

Et sans s'en émouvoir attend son compliment.

Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juste, & digne d'une Reine ;

Qui soutient avec cœur & magnanimité

L'honneur de sa naissance & de sa dignité,

Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie

Sçavoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,

Ce qu'à ce beau présent César a témoigné,

S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,

S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;

Ce qu'à nos assassins enfin il a pu dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets

Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.

Je ne sçai si César prendroit plaisir à feindre,

Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre ;

S'ils aimoient Ptolomée ; ils l'ont fort mal servi.

Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai suivi,

## 334 LA MORT DE POMPÉE ;

Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville ,  
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.  
 Il venoit à plein voile , & si dans les hazards  
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars ,  
 Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune  
 Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.  
 Dès le premier abord notre Prince étonné  
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;  
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ,  
 Toutes ses actions ont senti la bassesse ,  
 J'en ai rougi moi-même , & me suis plaint à moi  
 De voir là Ptolomée , & n'y voir point de Roi ;  
 Et César qui lisoit sa peur sur son visage  
 Le flattoit par pitié pour lui donner courage.  
 Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal ,  
*Seigneur, vous n'avez plus , lui dit-il , de rival ;*  
*Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie ,*  
*Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie ,*  
*En voici déjà l'un , & pour l'autre elle fuit ,*  
*Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit.*  
 A ces mots Achilles découvre cette tête ,  
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ,  
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur  
 En sanglots mal formés exhale sa douleur.  
 Sa bouche encore ouverte & sa vue égarée  
 Rappellent sa grande ame à peine séparée ;  
 Et son courroux mourant fait un dernier effort  
 Pour reprocher aux Dieux sa défaite & sa mort.  
 César à cet aspect comme frappé du foudre ,  
 Et comme ne sçachant que croire ou que résoudre ;  
 Immobile , & les yeux sur l'objet attachés ,  
 Nous tient assez long-temps ses sentimens cachés ;  
 Et je dirai , si j'ose en faire conjecture ,  
 Que par un mouvement commun à la nature ,  
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit ,  
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.  
 L'aïe de voir la terre à son pouvoir soumise

Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise ;  
 Et de cette douceur son esprit combattu  
 Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.  
 S'il aime sa grandeur , il hait la perfidie ,  
 Il se juge en autrui , se tâte , s'étudie ,  
 Examine en secret sa joie & ses douleurs ,  
 Les balance , choisit , laisse couler des pleurs ;  
 Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse ,  
 Se montre généreux par un trait de foiblesse.  
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux ,  
 Leve les mains ensemble & les regards aux Cieux ;  
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ,  
 Puis tout triste & pensif il s'obstine au silence ,  
 Et même à ses Romains ne daigne répartir  
 Que d'un regard farouche & d'un profond soupir.  
 Enfin ayant pris terre avec trente cohortes ,  
 Il se saisit du port , il se saisit des portes ,  
 Met des gardes par-tout & des ordres secrets ,  
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets ,  
 Parle d'Egypte en maître , & de son adversaire ,  
 Non plus comme ennemi , mais comme son beau-  
 pere.

Voilà ce que j'ai vu.

C H A R M I O N.

Voilà ce qu'attendoit ,  
 Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.  
 Je vais bien la ravir avec cette nouvelle ,  
 Vous , continuez-lui ce service fidèle.

A C H O R É E.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient , allez ;  
 Peignez-lui bien nos gens pâles & désolés ;  
 Et moi , soit que l'issue en soit douce ou funeste ,  
 J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.





## SCENE II.

CESAR, PTOLOMÉE, LEPIDE,  
PHOTIN, ACHORÉE, Soldats  
Romains, Soldats Egyptiens.

PTOLOMÉE,

**S**igneur, montez au Trône & commandez ici,

CESAR.

Connoissez-vous César de lui parler ainsi ?  
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,  
A moi qui tiens le Trône égal à l'infamie ?  
Certes Rome à ce coup pourroit bien se vanter  
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,  
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne ;  
Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime ou qu'elle  
craigne,  
Et qui verse en nos cœurs avec l'ame & le sang,  
Et la haine du nom, & le mépris du rang.  
C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre ;  
S'il en eût aimé l'offre, il eût sçu s'en défendre ;  
Et le Trône & le Roi se seroient ennoblis  
A soutenir la main qui les a rétablis.  
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,  
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;  
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,  
César eût pris plaisir à vous en relever.  
Vous n'avez pu former une si noble envie ;  
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?  
Que vous devoit son sang pour y tremper vos  
mains,  
Vous qui devez respect au moindre des Romains.

Ai-je

Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharfale ?

Et par une victoire aux vaincus trop fatale ,  
 Vous ai-je acquis sur eux en ce dernier effort  
 La puissance absolue & de vie & de mort ?  
 Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée ,  
 La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée ;  
 Et que de mon bonheur vous ayez abusé  
 Jusqu'à plus attendre que je n'aurois osé ?  
 De quel nom après tout pensez-vous que je nomme  
 Ce coup où vous tranchez du Souverain de Rome ,  
 Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront ,  
 Que sur tant de milliers ne fit le Roi de Pont ?  
 Pensez-vous que j'ignore , ou que je diffimule  
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule ;  
 Et que s'il m'eût vaincu , votre esprit complaisant  
 Lui faisoit de ma tête un semblable présent ?  
 Grates à ma victoire on me rend des hommages  
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;  
 Au vainqueur , non à moi , vous faites tout l'honneur ,

Si César en jouit , ce n'est que par bonheur.

Amitié dangereuse & redoutable zèle ,

Que regle la fortune & qui tourne avec elle !

Mais parlez , c'est trop être interdit & confus.

P T O L O M É E .

Je le suis , il est vrai , si jamais je le fus ,

Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.

Etant né Souverain , je vois ici mon maître ,

Ici , dis-je , où ma Cour tremble en me regardant ,

Où je n'ai point encore agi qu'en commandant ,

Je vois une autre Cour sous une autre puissance ,

Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.

De votre seul aspect je me suis vu surpris ,

Jugez si vos discours rassurent mes esprits ,

Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble

Que forme le respect , que la crainte redouble ,

338 LA MORT DE POMPÉE.

Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté  
 De voir tant de colere & tant de Majesté.  
 Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée  
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,  
 Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,  
 Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.  
 Votre faveur pour nous éclata la première,  
 Tout ce qu'il fit après fut à votre priere :  
 Il émut le Sénat pour des Rois outragés,  
 Que sans cette priere il auroit négligés.  
 Mais de ce grand Sénat les saintes ordonnances  
 Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos fi-  
 nances ;  
 Par-là de nos mutins le feu Roi vint à bout,  
 Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.  
 Nous avons honoré votre ami, votre gendre,  
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;  
 Mais voyant son pouvoir de vos succès jaloux  
 Passer en tyrannie & s'armer contre vous.....

C E S A R.

Tout beau, que votre haine en son sang assouvie  
 N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.  
 N'avancez rien ici que Rome ose nier,  
 Et justifiez-vous sans le calomnier.

P T O L O M É E.

Je laisse donc aux Dieux à juger ses pensées,  
 Et dirai seulement qu'en vos guerres passées  
 Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,  
 Tous nos vœux ont été pour vos prospérités :  
 Que comme il vous traitoit en mortel adverfaire,  
 J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,  
 Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,  
 Jusques dans les enfers chercheroit du secours ;  
 Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous votre puissance,  
 Il nous falloit pour vous craindre votre clémence,  
 Et que le sentiment d'un cœur trop généreux  
 Usant mal de vos droits vous rendit malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême  
 Nous vous devons, Seigneur, servir malgré vous-  
 même ;

Et sans attendre d'ordre en cette occasion,  
 Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.  
 Vous m'en défavouez, vous l'imputez à crime ;  
 Mais pour servir César rien n'est illégitime,  
 J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver,  
 Vous pouvez en jouir & le désapprouver ;  
 Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,  
 Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire ;  
 Et que ce sacrifice offert par mon devoir  
 Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

C E S A R.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses  
 De mauvaises couleurs & de froides excuses.  
 Votre zèle étoit faux, si seul il redoutoit  
 Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitoit,  
 Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles  
 Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,  
 Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer ;  
 Je ne veux que celui de vaincre & pardonner ;  
 Où mes plus dangereux & plus grands adverfaires,  
 Si-tôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes  
 freres ;

Et mon ambition ne va qu'à les forcer,  
 Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embrasser.  
 O combien d'allégresse une si triste guerre  
 Auroit-elle laissé dessus toute la terre,  
 Si Rome avoit pu voir marcher en même char,  
 Vainqueurs de leur discorde & Pompée & César !  
 Voilà ces grands malheurs que craignoit votre zèle.  
 O crainte ridicule autant que criminelle !  
 Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin,  
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.  
 Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,  
 Je m'appaiserois Rome avec votre supplice ;



ne, & la croit mériter.

CESAR.

est-elle aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime ;  
 Seul attend son diadème,  
 Et s'en vous ! douter de ses ardeurs,  
 Et la mettre au faite des grandeurs !  
 Pour sans crainte à son amour prétendre,  
 De Pompée il faut que tout se rende.  
 Elle craint toutefois  
 Pris que Rome fait des Rois,  
 Et craint l'amour de Calphurnie ;  
 L'autre crainte à votre aspect bannie ;  
 Céder un espoir assez doux,  
 Daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Je franchir de ces frivoles craintes,  
 Et de mon cœur les sensibles atteintes,  
 Gardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir  
 Et Cornélie est en votre pouvoir,  
 Vous l'amène orgueilleux de son crime ;  
 Et après de vous se mettre en haute estime.  
 Ont abordé, vos chefs par vous instruits  
 Bien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Entre. Ah, l'importune & fâcheuse nouvelle !  
 Et son impatience elle semble cruelle !  
 Et ne pourrai-je enfin à mon amour  
 En liberté ce qui reste du jour ?



340 LA MORT DE POMPÉE ,  
Sans que ni vos respects , ni votre repentir ,  
Ni votre dignité vous pussent garantir ;  
Votre trône lui-même en feroit le théâtre :  
Mais voulant épargner le sang de Cléopâtre ,  
J'impute à vos flatteurs toute la trahison ,  
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison ;  
Suivant les sentimens dont vous ferez capable.  
Je sçaurai vous tenir innocent ou coupable.  
Cependant à Pompée élevez des autels ,  
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels ;  
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes ,  
Et sur-tout pensez bien aux choix de vos victimes.  
Allez y donner ordre , & me laissez ici  
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

---

### S C E N E III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

**A**Ntoine , avez-vous vu cette Reine adorable ?

ANTOINE.

Oui , Seigneur , je l'ai vue , elle est incomparable ;  
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords  
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps ;  
Une Majesté douce épand sur son visage  
De quoi s'assujettir le plus noble courage ,  
Ses yeux sçavent ravir , son discours sçait charmer ;  
Et si j'étois César , je la voudrois aimer.

CESAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire & la croyant dans l'ame ;  
Par un refus modeste & fait pour inviter ,

Elle s'en dit indigne , & la croit mériter.

CESAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime ;

Elle qui de vous seul attend son diadème ,  
 Qui n'espère qu'en vous ! douter de ses ardeurs ,  
 Vous qui pouvez la mettre au faite des grandeurs !  
 Que votre amour sans crainte à son amour prétende ,  
 Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ,  
 Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois  
 L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois ,  
 Et sur-tout elle craint l'amour de Calphurnie ;  
 Mais l'une & l'autre crainte à votre aspect bannie ;  
 Vous ferez succéder un espoir assez doux ,  
 Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes ,  
 Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ,  
 Allons , ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir

Sçachez que Cornélie est en votre pouvoir ,  
 Septime vous l'amene orgueilleux de son crime ;  
 Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.  
 Dès qu'ils ont abordé , vos chefs par vous instruits  
 Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre. Ah , l'importune & fâcheuse nouvelle !  
 Qu'à mon impatience elle semble cruelle !  
 O ciel ! & ne pourrai-je enfin à mon amour  
 Donner en liberté ce qui reste du jour ?





S C E N E I V.

CESAR , ANTOINE , LEPIDE ,  
SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur.....

CESAR.

Allez , Septime , allez vers votre maître ;  
César ne peut souffrir la présence d'un traître ,  
D'un Romain lâche assez pour servir sous un Roi ,  
Après avoir servi sous Pompée & sous moi.

---

---

S C E N E V.

CORNELIE , CESAR , ANTOINE ,  
LEPIDE.

CORNELIE.

César , car le destin que dans tes fers je brave  
Me fait ta prisonnière , & non pas ton esclave ;  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur  
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur :  
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée ,  
Veuve du jeune Craffe , & veuve de Pompée ,  
Fille de Scipion , & pour dire encor plus ,  
Romaine , mon courage est encore au-dessus ;  
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre ,  
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.

J'ai vu mourir Pompée & ne l'ai pas suivi ;  
 Et bien que le moyen m'en ait été ravi ,  
 Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes  
 M'ait ôté le secours & du fer & des ondes ,  
 Je dois rougir pourtant après un tel malheur  
 De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.  
 Ma mort étoit ma gloire , & le destin m'en prive  
 Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.  
 Je dois bien toutefois rendre graces aux Dieux  
 De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux ,  
 Que César y commande , & non pas Ptolomée.  
 Hélas ! & sous quel astre , ô Ciel , m'as-tu formée ;  
 Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis  
 Que je rencontre ici mes plus grands ennemis ,  
 Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un  
 Prince

Qui doit à mon époux son trône & sa province ?  
 César , de ta victoire écoute moins le bruit ,  
 Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;  
 Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craffe ,  
 Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ,  
 Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti  
 A chassé tous les Dieux du plus juste parti.  
 Heureuse en mes malheurs , si ce triste hyménée  
 Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée ,  
 Et si j'eusses avec moi porté dans ta maison  
 D'un astre envenimé l'invincible poison.  
 Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine ,  
 Je te l'ai déjà dit , César , je suis Romaine ;  
 Et quoique ta captive , un cœur comme le mien  
 De peur de s'oublier ne te demande rien.  
 Ordonne , & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,  
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

C E S A R.

O d'un illustre époux noble & digne moitié  
 Dont le courage étonne & le sort fait pitié !  
 Certes vos sentimens font assez reconnoître

## 344 LA MORT DE POMPÉE ;

Qui vous donna la main , & qui vous donna l'être ;  
Et l'on juge aisément au cœur que vous portez  
Où vous êtes entrée , & de qui vous sortez.  
L'ame du jeune Craffe & celle de Pompée ,  
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée ;  
Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux ,  
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux ;  
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille ,  
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.  
Plût au grand Jupiter , plût à ces mêmes Dieux ,  
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux ,  
Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare  
N'eût pas si mal connu la Cour d'un Roi barbare ,  
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi  
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;  
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes  
Eût vaincu ses soupçons , dissipé ses allarmes ;  
Et qu'enfin m'attendant , sans plus se défier ,  
Il m'eût donné moyen de me justifier.  
Alors foulant aux pieds la discorde & l'envie ,  
Je l'eusse conjuré de se donner la vie ,  
D'oublier ma victoire , & d'aimer un rival  
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.  
J'eusse alors regagné son ame satisfaite ,  
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite ;  
Il eût fait à son tour , en me rendant son cœur ,  
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.  
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde  
Le sort a dérobé cette allégresse au monde ,  
César s'efforcera de s'acquitter vers vous  
De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre époux.  
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière ,  
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière ,  
Afin d'être témoin comme après nos débats  
Je chéris sa mémoire & venge son trépas ,  
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie  
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.

TRAGÉDIE. 345

Je vous laisse à vous-même, & vous quitte un moment.

Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement ;  
Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,  
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.  
Commandez, & chacun aura soin d'obéir

CORNÉLIE.

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE , ACHILLAS , PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Q Uoi ! de la même main & de la même épée  
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,  
Septime par César indignement chassé ,  
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, Seigneur, & sa mort a de quoi vous apprendre  
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.  
Jugez quel est César à ce courroux si lent.  
Un moment pousse & rompt un transport violent ,  
Mais l'indignation qu'on prend avec étude  
Augmente avec le temps & porte un coup plus rude.  
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré ,  
Par adresse il se fâche après s'être assuré ,  
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire ,  
Il poursuivoit Pompée & chérit sa mémoire ;  
Et veut tirer à soi par un courroux accort  
L'honneur de sa vengeance & le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! si je t'avois cru, je n'aurois pas de maître ,  
Je serois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître ;  
Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois  
D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.  
Le destin les aveugle au bord du précipice ,  
Ou si quelque lumière en leur ame se glisse ,

Cette fausse clarté dont il les éblouit  
Les plonge dans un gouffre & puis s'évanouit.

P H O T I N.

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime  
Un si rare service est un énorme crime ,  
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver ,  
C'est-là qu'est notre grace , il nous l'y faut trouver.  
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure ,  
D'attendre son départ pour venger cette injure ,  
Je sçai mieux conformer les remèdes au mal ;  
Justifions sur lui la mort de son rival ,  
Et notre main alors également trempée  
Et du sang de César & du sang de Pompée ,  
Rome , sans leur donner de titres différens ,  
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

P T O L O M É E.

Oui , par-là seulement ma perte est évitable ,  
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable ;  
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains ,  
Deux fois en même jour disposons des Romains ,  
Faisons leur liberté comme leur esclavage.  
César , que tes exploits n'enflent plus ton courage ,  
Considère les miens , tes yeux en sont témoins ,  
Pompée étoit mortel , & tu ne l'es pas moins ,  
Il pouvoit plus que toi , tu lui portois envie ,  
Tu n'as non plus que lui qu'une ame & qu'une vie ;  
Et son sort que tu plains te doit faire penser  
Que ton cœur est sensible & qu'on peut le percer.  
Tonne , tonne à ton gré , fais peur de ta justice ,  
C'est à moi d'appaiser Rome par ton supplice ,  
C'est à moi de punir ta cruelle douceur  
Qui n'épargne en un Roi que le sang de sa sœur ,  
Je n'abandonne plus ma vie & ma puissance  
Au hazard de sa haine ou de ton inconstance ;  
Ne croi pas que jamais tu puisses à ce prix  
Récompenser sa flamme ou punir ses mépris.

## 348 LA MORT DE POMPÉE ;

J'emploierai contre toi de plus nobles maximes ;  
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,  
 De bien penser aux choix , j'obéis , & je voi  
 Que je n'en puis choisir de plus digne que toi ,  
 Ni dont le sang offert , la fumée , & la cendre  
 Puissent mieux satisfaire aux manes de ton gendre.

Mais ce n'est pas assez , amis , de s'irriter ,  
 Il faut voir quels moyens on a d'exécuter ,  
 Toute cette chaleur est peut-être inutile ,  
 Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ,  
 Que pouvons-nous contr'eux ? & pour le prévenir ,  
 Quel temps devons-nous prendre , & quel ordre  
 tenir ?

## ACHILLAS.

Nous pouvons tout , Seigneur , en l'état où nous  
 sommes.

A deux mille d'ici vous avez six mille hommes  
 Que depuis quelques jours craignant des remuemens  
 Je faisois tenir prêts à tous événemens.  
 Quelques soins qu'ait César , sa prudence est déçue,  
 Cette ville a sous terre une secrète issue ,  
 Par où fort aisément on les peut cette nuit  
 Jusques dans le Palais introduire sans bruit :  
 Car contre sa fortune aller à force ouverte ,  
 Ce seroit trop courir vous-même à votre perte ;  
 Il nous le faut surprendre au milieu du festin ,  
 Enivré des douceurs de l'amour & du vin.  
 Tout le peuple est pour nous ; tantôt à son entrée  
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée ;  
 Lors qu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux  
 Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.  
 Au spectacle insolent de ce pompeux outrage ,  
 Ses farouches regards étinceloient de rage ,  
 Je voyois sa fureur à peine se dompter ;  
 Et pour peu qu'on le pousse , il est prêt d'éclater.  
 Mais sur-tout les Romains que commandoit Septime,  
 Pressés de la terreur que sa mort leur imprime ,

TRAGÉDIE. 349

Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux  
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

P T O L O M É E.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,  
Si durant le festin sa garde l'environne ?

P H O T I N.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains  
Ont déjà reconnu des freres, des germains  
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître  
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître.  
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous  
Dans les flancs de César porter les premiers coups.  
Son faux art de clémence ou plutôt sa folie  
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,  
Leur donnera sans doute un assez libre accès  
Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Mais voici Cléopâtre, agissez avec feinte,  
Seigneur, & ne montrez que foiblesse & que crainte,  
Nous allons vous quitter, comme objets odieux  
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

P T O L O M É E.

Allez, je vous rejoins.





## S C E N E II.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE,  
ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

J'Ai vu César, mon frere,  
Et de tout mon pouvoir combattu sa colere.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse, & j'avois attendu,  
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.  
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,  
Il a voulu lui-même appaiser les débats,  
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats;  
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire  
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre Em-  
pire,

Et que le grand César blâme votre action  
Avec moins de courroux que de compassion.  
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques  
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques;  
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas;  
En vain on les élève à régir des États,  
Un cœur né pour servir sçait mal comme on com-  
mande,

Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande;  
Et sa main que le crime en vain fait redouter  
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, & ces effets sinistres  
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres.

Si j'avois écouté de plus nobles conseils ,  
 Je vivrois dans la gloire où vivent mes pareils ,  
 Je mériterois mieux cette amitié si pure  
 Que pour un frere ingrat vous donne la nature ,  
 César embrasseroit Pompée en ce Palais ,  
 Notre Egypte à la terre auroit rendu la paix ,  
 Et verroit son Monarque encore à juste titre  
 Ami de tous les deux & peut-être l'arbitre.  
 Mais puisque le passé ne peut se révoquer ,  
 Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expli-  
 quer.

Je vous ai maltraitée , & vous êtes si bonne  
 Que vous me conservez la vie & la couronne ,  
 Vainquez-vous tout-à-fait , & par un digne effort  
 Arrachez Achilles & Photin à la mort.  
 Elle leur est bien dûe , ils vous ont offensée ;  
 Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :  
 Si César les punit des crimes de leur Roi ,  
 Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ,  
 Il me punit en eux , leur supplice est ma peine.  
 Forcez en ma faveur une trop juste haine ;  
 De quoi peut satisfaire un cœur si généreux  
 Le sang abject & vil de ces deux malheureux ?  
 Que je vous doive tout , César cherche à vous  
 plaire ,  
 Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colére.]

C L E O P A T R E.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas ,  
 Je les méprise assez pour ne me venger pas ;  
 Mais sur le grand César je puis fort peu de chose ,  
 Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose.  
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ,  
 J'en ai déjà parlé , mais il a sçu gauchir ;  
 Et tournant le discours sur une autre matiere ,  
 Il n'a ni refusé ni souffert ma priere.  
 Je veux bien toutefois encor m'y hazarder ,  
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder ;

352 LA MORT DE POMPÉE ;  
Et j'ose croire ...

P T O L O M É E .

Il vient , souffrez que je l'évite ;  
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite ,  
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;  
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

---

### S C E N E III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE ;  
LEPIDE, CHARMION, ACHORÉE,  
Romains.

C E S A R .

**R**eine , tout est paisible , & la ville calmée  
Qu'un trouble assez léger avoit trop alarmée ;  
N'a plus à redouter le divorce intestin  
Du soldat insolent & du peuple mutin.  
Mais , ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée  
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;  
Et ces soins importuns qui m'arrachoient de vous  
Contre ma grandeur même allumoient mon cour-  
roux.

Je lui voulois du mal de m'être si contraire ,  
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;  
Mais je lui pardonnois au simple souvenir  
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.  
C'est elle dont je tiens cette haute espérance  
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence ;  
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux ;  
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux ,  
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête ,  
N'ayant plus que les Dieux au-dessus de sa tête.

Oui, Reine, si quelqu'un dans ce vaste univers  
 Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers ;  
 S'il étoit quelque trône où vous puissiez paroître  
 Plus dignement assise en captivant son maître ,  
 J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir  
 Que pour lui disputer le droit de vous servir ,  
 Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire  
 Qu'après avoir mis bas un si grand adverfaire.  
 C'étoit pour acquérir un droit si précieux  
 Que combattoit par-tout mon bras ambitieux ;  
 Et dans Pharsale même il a tiré l'épée  
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.  
 Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats  
 M'y favorisoit moins que vos divins appas,  
 Ils conduisoient ma main, ils enfloient mon cou-  
 rage,

Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,  
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer ;  
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupiner,  
 Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,  
 M'ont rendu le premier & de Rome & du Monde.  
 C'est ce glorieux titre à présent effectif  
 Que je viens ennoblir par celui de captif,  
 Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre  
 Qu'il en estime l'un & me permette l'autre.

C L E O P A T R E.

Je sçai ce que je dois au souverain bonheur.  
 Dont me comble & m'accable un tel excès d'hon-  
 neur,

Je ne vous tiendrai plus mes passions secretes,  
 Je sçai ce que je suis, je sçais ce que vous êtes ;  
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;  
 Le sceptre que je porte est un de vos présens,  
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadême,  
 J'avoue après cela, Seigneur, que je vous aime ;  
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits  
 Ni de tant de vertus ni de tant de bienfaits.

354 LA MORT DE POMPÉE ,

Mais hélas ! ce haut rang , cette illustre naissance ,  
 Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance ,  
 Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis ,  
 A mes vœux innocens font autant d'ennemis.  
 Ils allument contr'eux une implacable haine ,  
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font Reine ,  
 Et si Rome est encor telle qu'auparavant ,  
 Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant ;  
 Et ces marques d'honneur , comme titres infames ,  
 Me rendent à jamais indigne de vos flammes.

J'ose encor toutefois , voyant votre pouvoir ,  
 Permettre à mes desirs un généreux espoir.  
 Après tant de combats je sçai qu'un si grand hom-  
 me

A droit de triompher des caprices de Rome ,  
 Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des  
 Rois

Peut céder par votre ordre à de plus justes loix.  
 Je sçai que vous pouvez forcer d'autres obstacles ,  
 Vous me l'avez promis , & j'attends ces miracles ;  
 Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands  
 coups ,

Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

C E S A R .

Tout miracle est facile où mon amour s'applique ,  
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique ,  
 Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté  
 Du parti malheureux qui m'a persécuté.

Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire ,  
 Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ;  
 Et vos yeux la verront par un superbe accueil  
 Immoler à vos pieds sa haine & son orgueil.

Encore une défaite , & dans Alexandrie  
 Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;  
 Et qu'un juste respect conduisant ses regards  
 A votre chaste amour demande des Césars.

C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent ;

**C'**est le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent;  
**Heureux**, si mon destin encore un peu plus doux  
 Me les faisoit cueillir sans m'eloigner de vous.  
**Mais las!** contre mon feu mon feu me sollicite,  
 Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte;  
 En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir  
 Pour achever de vaincre & de vous conquérir.  
 Permettez cependant qu'à ces douces amorces  
 Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces;  
 Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi  
 Que venir, voir & vaincre est même chose en moi.

C L E O P A T R E.

**C'est trop, c'est trop, Seigneur, souffrez que j'en**  
 abuse,

**Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.**

**Vous me rendez le sceptre, & peut-être le jour:**  
 Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour,  
 Je vous conjure encor par les plus puissans charmes,  
 Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,  
 Par tout ce que j'espere & que vous attendez,  
 De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.  
 Faites grace, Seigneur, ou souffrez que j'en fasse;  
 Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place:  
 Achilles & Photin font gens à dédaigner,  
 Ils sont assez punis en me voyant régner,  
 Et leur crime.....

C E S A R.

**Ah! prenez d'autres marques de Reine;**  
 Dessus mes volontés vous êtes souveraine;  
 Mais si mes sentimens peuvent être écoutés,  
 Choisissez des sujets dignes de vos bontés,  
 Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime;  
 Et ne me rendez point complice de leur crime.  
 C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi,  
 Et si mes feux n'étoient.....

## SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE,  
ACHORÉE, ANTOINE, LEPIDE,  
CHARMION, Romains.

CORNEILLE.

César, prends garde à toi.  
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête,  
A celle de Pompée on veut joindre ta tête ;  
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu  
Bientôt parmi le sien se verra confondu.  
Mes esclaves en font, apprends de leurs indices  
L'auteur de l'attentat, & l'ordre, & les complices ;  
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain ;  
Et digne du héros qui vous donna la main !  
Ses manes qui du Ciel ont vu de quel courage  
Je préparois la mienne à venger son outrage,  
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui  
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.  
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,  
Il parle par sa bouche, il agit dans son ame,  
Il la pousse & l'oppose à cette indignité,  
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNELIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance  
Que la haine ait fait place à la reconnoissance ;  
Ne le présume plus, le sang de mon époux  
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.

J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte ,  
Afin de l'employer toute entiere à ta perte ;  
Et je te chercherai par-tout des ennemis ,  
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.  
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine ,  
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine ,  
Et forme des desirs avec trop de raison  
Pour en aimer l'effet par une trahison.  
Qui la sçait & la souffre a part à l'infamie ,  
Si je veux ton trépas , c'est en juste ennemie ;  
Mon époux a des fils , il aura des neveux ,  
Quand ils te combattront , c'est-là que je le veux ,  
Et qu'une digne main par moi-même animée ,  
Dans ton champ de bataille , aux yeux de ton ar-  
mée ,

T'immole noblement & par un digne effort  
Aux manes du héros dont tu venges la mort.  
Tous mes soins , tous mes vœux hâtent cette ven-  
geance ,

Ta perte la recule , & ton salut l'avance ;  
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir ,  
Ma juste impatience auroit trop à souffrir.  
La vengeance éloignée est à demi perdue ,  
Et quand il faut l'attendre , elle est trop cher ven-  
due.

Je n'irai point chercher sur les bords Afriquains  
Le foudre souhaité que je vois en tes mains ,  
La tête qu'il menace en doit être frappée.  
J'ai pu donner la tiende au lieu d'elle à Pompée ;  
Ma haine avoit le choix , mais cette haine enfin  
Sépare son vainqueur d'avec son assassin ,  
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire  
Qu'après le châtement d'une action si noire.

Rome le veut ainsi , son adorable front  
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront ;  
De voir en même jour après tant de conquêtes  
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.



358 LA MORT DE POMPÉE ;

Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois soumis  
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis ,  
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre ,  
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tybre.  
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir ,  
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.  
Tu tomberois ici sans être sa victime ,  
Au lieu d'un châtiment ta mort seroit un crime ,  
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi ,  
L'exemple que tu dois périroit avec toi.  
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale ,  
Et je la vengerai si je puis de Pharsale.  
Va, ne perds point de temps , il presse. Adieu. Tu  
peux  
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

---

---

S C E N E V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,  
LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

C E S A R.

**S**on courage m'étonne autant que leur audace ;  
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

C L E O P A T R E.

Je n'ai rien à vous dire, allez, Seigneur, allez  
Venger sur ces méchans tant de droits violés.  
On m'en veut plus qu'à vous, c'est ma mort qu'ils  
respirent ,  
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent,  
Leur rage pour l'abattre attaque mon soutien ,  
Et par votre trépas cherche un passage au mien.  
Mais parmi ces transports d'une juste colere ,  
Je ne puis oublier que leur Chef est mon frere ,

TRAGÉDIE. 359

Le sçavez-vous, Seigneur, & pourrai-je obtenir  
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui je me souviendrai que ce cœur magnanime  
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.  
Adieu. Ne craignez rien, Achilles & Photin  
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.  
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs com-  
plices,

Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,  
Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux  
Qui portent hautement mes hachés pour drapeaux.

( *César rentre avec les Romains.* )

CLEOPATRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,  
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée,  
Et quand il punira nos lâches ennemis,  
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis,  
Ayez l'œil sur le Roi dans la chaleur des armes,  
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,  
Si mon zèle & mes soins peuvent le secourir.

*Fin du quatrieme Acte.*





## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

CORNELIE *tenant une petite urne en sa main ;*  
PHILIPPE.

CORNELIE.

**M**Es yeux puis-je vous croire , & n'est-ce point  
un songe

Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Te revois-je , Philippe , & cet époux si cher

A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher ?

Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?

O vous , à ma douleur objet terrible & tendre ;

Eternel entretien de haine & de pitié ,

Reste du grand Pompée , écoutez sa moitié.

N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ,

Un grand cœur à ses maux applique d'autres char-  
mes.

Les foibles déplaîsirs s'amusent à parler ;

Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Moi , je jure des Dieux la puissance suprême ,

Et pour dire encor plus , je jure par vous-même ;

Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé

Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé :

Je jure donc par vous , ô pitoyable reste ,

Ma Divinité seule après ce coup funeste ,

Par vous qui seul ici pouvez me soulager ,

De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.

Ptolomée à César par un lâche artifice ,

Rome de ton Pompée a fait un sacrifice ,

Et

Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,  
 Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolés.  
 Faites-m'en souvenir & soutenez ma haine,  
 O cendres, mon espoir aussi-bien que ma peine;  
 Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,  
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon  
 cœur.

Toi, qui l'as honoré sur cette infame rive  
 D'une flamme pieuse autant comme chétive,  
 Dis-moi quel bon démon a mis en ton pouvoir  
 De rendre à ce héros ce funebre devoir.

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, & plus mort que lui-  
 même,

Après avoir cent fois maudit le diadème,  
 Madame, j'ai porté mes pas & mes sanglots  
 Du côté que le vent pouffoit encor les flots.  
 Je cours long-temps en vain, mais enfin d'une  
 roche

J'en découvre le tronc vers un fable assez proche,  
 Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir  
 A feindre de le rendre & puis s'en ressaisir.  
 Je m'y jette & l'embrasse, & le pousse au rivage;  
 Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage,  
 Je lui dresse un bucher à la hâte & sans art,  
 Tel que je pus sur l'heure & qu'il plût au hazard.  
 A peine brûloit-il, que le Ciel plus propice  
 M'envoie un compagnon en ce pieux office;  
 Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces  
 lieux,

Retournant de la ville y détourne les yeux;  
 Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,  
 A cette triste marque il reconnoît Pompée.  
 Soudain la larme à l'œil: *O toi, qui que tu sois,*  
*A qui le Ciel permet de si dignes emplois,*  
*Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses,*  
*Tu crains des châtimens, attends des récompenses,*

362 LA MORT DE POMPÉE ,

*César est en Egypte, & venge hautement  
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.  
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre ;  
Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre ;  
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect  
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à son aspect.  
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,  
Et rapporte aussi-tôt ce vase qu'il me donne,  
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé  
Ces restes d'un Héros par le feu consumé.*

CORNELIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

*En entrant j'ai trouvé des désordres étranges ;  
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port  
Où le Roi, disoit-on, s'étoit fait le plus fort.  
Les Romains poursuivoient, & César dans la place  
Ruisselante du sang de cette populace,  
Montroit de sa justice un exemple assez beau,  
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau :  
Aussi-tôt qu'il me voit, il daigne me connoître,  
Et prenant de ma main les cendres de mon maître ;  
Restes d'un demi-Dieu dont à peine je puis  
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,  
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes,  
Attendant des autels recevez ces victimes,  
Bien d'autres vont les suivre ; & toi, cours aux Palais  
Porter à sa moitié ce don que je lui fais,  
Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,  
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance.  
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant ;  
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.*

CORNELIE.

*O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre  
Le fort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre !  
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,  
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,*

Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire  
 Fait notre sûreté comme il croît notre gloire !  
 César est généreux, j'en veux être d'accord ;  
 Mais le Roi le veut perdre, & son rival est mort.  
 Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie  
 De ce qu'elle feroit s'il le voyoit en vie ;  
 Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat ;  
 Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,  
 L'amour même s'y mêle, & le force à combattre ;  
 Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.  
 Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,  
 Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,  
 Si comme par soi-même un grand cœur juge un  
 autre,  
 Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre,  
 Et croire que nous seuls armons ce combattant,  
 Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

S C E N E II.

CLEOPATRE, CORNELIE, PHILIPPE ;  
 CHARMION.

CLEOPATRE.

**J**E ne viens pas ici pour troubler une plainte  
 Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;  
 Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un  
 Héros  
 Qu'un fidele affranchi vient d'arracher aux flots,  
 Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame ;  
 Que j'aurois conservé ce maître de votre ame,  
 Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur  
 M'en eût donné la force aussi-bien que le cœur.  
 Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie  
 Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joie ;

364 LA MORT DE POMPÉE ,  
Si la vengeance avoit de quoi vous soulager ,  
Je vous dirois auffi qu'on vient de vous venger ,  
Que le traître Photin.... Vous le sçavez peut-être ?

CORNELIE.

Oui , Princesse , je sçais qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un si prompt châtement vous doit être bien doux.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur , elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent,

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos sentimens différent.

Si César à sa mort joint celle d'Achillas ,

Vous êtes satisfaite , & je ne la suis pas.

Aux manes de Pompée il faut une autre offrande ,

La victime est trop basse , & l'injure est trop grande ;

Et ce n'est pas un sang que pour la réparer

Son ombre & ma douleur daignent considérer.

L'ardeur de le venger dans mon ame allumée ,

En attendant César demande Ptolomée :

Tout indigne qu'il est de vivre & de régner ,

Je sçai bien que César se force à l'épargner ;

Mais quoique son amour ait osé vous promettre ;

Le Ciel plus juste enfin n'osera le permettre ;

Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux ,

Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux :

Mon ame à ce bonheur , si le Ciel me l'envoie ,

Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;

Mais si ce grand souhait demande trop pour moi ,

Si vous n'en perdez qu'un , ô Ciel , perdez le Roi.

CLEOPATRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNELIE.

Le Ciel règle souvent les effets sur les causes ,

Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

TRAGÉDIE. 365

CLEOPATRE.

Comme de la justice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,  
Que sa justice agit & non pas sa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en sœur ;  
Chacun a son objet d'aigreur ou de tendresse,  
Qui dans le sort du Roi justement l'intéresse.  
Apprenons par le sang qu'on aura répandu  
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu ;  
Voici votre Achorée.

---

SCÈNE III.

CORNELIE, CLEOPATRE, ACHORÉE,  
PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

**H**Elas ! sur son visage  
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.  
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter,  
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à re-  
gretter ?

ACHORÉE.

Aussi-tôt que César eut sçu la perfidie...

CLEOPATRE.

Ce ne sont pas ces soins que je veux qu'on me die ;  
Je sçai qu'il fit trancher & clore ce conduit  
Par où ce grand secours devoit être introduit,  
Qu'il manda tous les siens pour s'affurer la place  
Où Photin a reçu le prix de son audace,



366 LA MORT DE POMPÉE ,

Que d'un si prompt supplice Achillas étonné  
S'est aisément saisi du port abandonné ,  
Que le Roi l'a suivi , qu'Antoine a mis à terre  
Ce qui dans ses vaisseaux restoit de gens de guerre ,  
Que César l'a rejoint ; & je ne doute pas  
Qu'il n'ait sçu vaincre encore & punir Achillas.

A C H O R É E.

Oui , Madame , on a vu son bonheur ordinaire.....

C L E O P A T R E.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frere ,  
S'il m'a tenu promesse.

A C H O R É E.

Oui , de tout son pouvoir.

C L E O P A T R E.

C'est-là l'unique point que je voulois sçavoir.  
Madame , vous voyez , les Dieux m'ont écoutée.

C O R N E L I E.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

C L E O P A T R E.

Vous la vouliez sur l'heure , ils l'en ont garanti.

A C H O R É E.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

C L E O P A T R E.

Que disiez-vous n'aguère , & que viens-je d'en-  
tendre ?

Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

A C H O R É E.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir ,  
Malgré César & nous il a voulu périr ;  
Mais il est mort , Madame , avec toutes les marques  
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques ,  
Sa vertu rappelée a soutenu son rang ,  
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang ,  
Il combattoit Antoine avec tant de courage ,  
Qu'il emportoit déjà sur lui quelque avantage ,  
Mais l'abord de César a changé le destin :  
Aussi-tôt Achillas suit le fort de Photin ,

**I**l meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,  
 Les armes à la main en défendant son maître.  
 Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le Roi,  
 Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;  
 Son esprit alarmé les croit un artifice  
 Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.  
 Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir  
 Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ;  
 Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse  
 Cherche par-tout la mort que chacun lui refuse.  
 Enfin perdant haleine après ces grands efforts,  
 Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,  
 Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,  
 Il s'y jette, & les siens qui suivent leur Monarque  
 D'un si grand nombre en foule accablent ce vais-  
 seau,  
 Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.  
 C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,  
 A vous toute l'Egypte, à César la victoire,  
 Il vous proclame Reine ; & bien qu'aucun Romain  
 Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,  
 Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,  
 Il soupire, il gémit : mais le voici lui-même  
 Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur  
 Que lui donne du Roi l'invincible malheur.



## S C E N E IV.

CESAR, CORNELIE, CLEOPATRE,  
ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE,  
CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

César, tiens-moi parole, & me rends mes galeres,  
Achillas & Photin ont reçu leurs salaires,  
Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,  
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.  
Je n'y scaurois plus voir qu'un funeste rivage  
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image.  
Ta nouvelle victoire, & le bruit éclatant  
Qu'au changement de Roi pousse un peuple inconf-  
tant ;  
Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,  
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.  
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,  
Et souffre que ma haine agisse en liberté.  
A cet empressement j'ajoute une requête,  
Voi l'urne de Pompée, il y manque sa tête ;  
Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur  
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CESAR.

Il est juste, & César est tout prêt de vous rendre  
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;  
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots  
A ses manes errans nous rendions le repos,  
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre  
Le venge pleinement de la honte de l'autre,  
Que son ombre s'appaise en voyant notre ennui,  
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,

Après la flamme éteinte & les pompes finies ,  
 Renferme avec éclat ses cendres réunies.  
 De cette même main dont il fut combattu  
 Il verra des autels dressés à sa vertu ,  
 Il recevra des vœux , de l'encens , des victimes ;  
 Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes.  
 Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ,  
 Ne me refusez pas ce bonneur souverain ,  
 Faites un peu de force à votre impatience ,  
 Vous êtes libre après , partez en diligence ,  
 Portez à notre Rome un si digne trésor ,  
 Portez.....

CORNELIE.

Non pas , César , non pas à Rome encor  
 Il faut que ta défaite & que tes funérailles  
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;  
 Et quoiqu'elle la tienne aussi chere que moi ,  
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.  
 Je la porte en Afrique , & c'est-là que j'espere  
 Que les fils de Pompée , & Caton , & mon pere ;  
 Secondés par l'effort d'un Roi plus généreux ,  
 Ainsi que la justice auront le sort pour eux.  
 C'est-là que tu verras sur la terre & sur l'onde  
 Le débris de Pharfale armer un autre monde ,  
 Et c'est-là que j'irai , pour hâter tes malheurs ,  
 Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.  
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des régles ,  
 Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles ,  
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir  
 Les soins de le venger & ceux de te punir.  
 Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême ,  
 L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même ;  
 Tu m'en veux pour témoin , jobéis au vainqueur ,  
 Mais ne présume pas toucher par-là mon cœur.  
 La perte que j'ai faite est trop irréparable ,  
 La source de ma haine est trop inépuisable ,  
 A l'égal de mes jours je la ferai durer ,

370 LA MORT DE POMPÉE ,

Je veux vivre avec elle , avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,

Que pour toi mon estime est égale à ma haine ,

Que l'une & l'autre est juste , & montre le pouvoir

L'une de ta vertu , l'autre de mon devoir ;

Que l'une est généreuse & l'autre intéressée ,

Et que dans mon esprit l'une & l'autre est forcée.

Tu vois que ta vertu qu'en vain on veut trahir

Me force de priser ce que je dois haïr ;

Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie ,

La veuve de Pompée y force Cornélie.

J'irai , n'en doute point , au sortir de ces lieux

Soulever contre toi les hommes & les Dieux ,

Ces Dieux qui t'ont flatté , ces Dieux qui m'ont trompée ,

Ces Dieux qui dans Pharfale ont mal servi Pompée ;

Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger ;

Ils connoîtront leur faute , & le voudront venger.

Mon zèle à leur refus aidé de sa mémoire ,

Te sçaura bien sans eux arracher la victoire ;

Et quand tout mon effort se trouvera rompu ,

Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.

Je sçai quelle est ta flamme & quelles sont ses forces ;

Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces ,

Que ton amour t'aveugle , & que pour l'épouser

Rome n'a point de loix que tu n'oses briser :

Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse Romaine

Se croira tout permis sur l'époux d'une Reine ,

Et que de cet hymen tes amis indignés

Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.

J'empêche ta ruine empêchant tes caresses.

Adieu. J'attends demain l'effet de tes promesses.



SCÈNE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,  
LEPIDE, CHARMION.

CLEOPATRE.

**P**lutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer ;  
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer ;  
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,  
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point d'au-  
tre,  
Indigne que je suis d'un César pour époux,  
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets sont les seul avantages  
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage :  
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,  
Et s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.  
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,  
Et mes félicités n'en seront pas moins pures,  
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs  
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,  
Et que votre bonté sensible à ma priere,  
Pour un fidele amant oublie un mauvais frere.

On aura pu vous dire avec quel déplaisir  
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir,  
Avec combien d'effort j'ai voulu le défendre  
Des paniques terreurs qui l'avoient pu surprendre ;  
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,  
Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.  
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,  
Tant de soins de vous rendre entiere obéissance,  
Il n'ait pu toutefois en ces événements

372 LA MORT DE POMPÉE ;

Obéir au premier de vos commandemens !  
Prenez-vous-en au Ciel dont les ordres sublimes ;  
Malgré tous nos efforts , sçavent punir les crimes ;  
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux ;  
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

CLEOPATRE.

Je sçai que j'en reçois un nouveau diadème ,  
Qu'on n'en peut accuser que les Dieux , & lui-même ;

Mais comme il est , Seigneur , de la fatalité  
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité ,  
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes ,  
Qui me rend tant de biens , me coûte un peu de larmes ,

Et si voyant sa mort dûe à sa trahison ,  
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.  
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche ,  
Qu'aussi-tôt à mon cœur mon sang ne le reproche ,  
J'en ressens dans mon ame un murmure secret ,  
Et ne puis remonter au trône sans regret.

---

SCENE DERNIERE.

CLEOPATRE, CESAR, ANTOINE,  
LEPIDE, ACHORÉE.

ACHORÉE.

UN grand peuple , Seigneur , dont cette Cour est  
pleine ,  
Par des cris redoublés demande à voir sa Reine ;  
Et tout impatient déjà se plaint aux Cieux  
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux ;

CESAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il desire ;

Princesse, allons par-là commencer votre empire.

Fasse le juste Ciel, propice à mes desirs,  
 Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,  
 Et puissent ne laisser dedans votre pensée  
 Que l'image des traits dont mon ame est blessée.  
 Cependant qu'à l'envi ma fuite & votre Cour  
 Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,  
 Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée  
 Couronne Cléopatre, m'appaise Pompée,  
 Eleve à l'une un trône, à l'autre des autels,  
 Et jure à tous les deux des respects immortels.

**FIN.**







JUGEMENT  
SUR LA TRAGÉDIE  
DE POMPÉE.


**O**N voit peu de Pièces de Théâtre où l'Histoire soit plus conservée & plus falsifiée tout ensemble que dans celle de Pompée. Les événemens historiques n'y sont pas changés, mais on les fait arriver autrement qu'ils ne sont véritablement arrivés. La manière dont l'Auteur a profité de Lucain y est un peu plus délicate & moins visible que celle dont il avoit imité Sénèque dans la Médée; il ne lui est inférieur nulle part, & il n'y a point de comparaison à faire entr'eux dans les endroits où le François s'est passé du secours du Romain.

Le style de cette Pièce est plus élevé que celui de tous les autres Poèmes du même Auteur, & ce sont sans contredit les vers les plus pompeux qu'il ait jamais fait. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poème qui porte le nom d'un Héros qui n'y parle point: mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe.



*ENTREVUE*  
D E  
*SERTORIUS*  
ET POMPÉE.

*Tirée du troisieme Acte de la Tragédie*  
de SERTORIUS.



**N** O U s terminons ce premier Volume par une des plus belles Scènes que M. Corneille ait jamais mise sur le Théâtre : il dit lui-même que cette conférence intéressa tous les Spectateurs, & que quelques-uns des Premiers dans la Cour, & pour la naissance & l'esprit, l'estimerent autant qu'une Pièce entiere. Les deux Généraux qu'il y fait parler déploient toute la noblesse & la fierté des sentimens Romains, & paroissent en même-temps épuiser les grandes ressources de leur Art & de leur Politique : elle a eu les plus illustres suffrages ; & M. de Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria à cet endroit de la Pièce : Où donc Corneille a-t-il appris l'Art de la Guerre ?

---

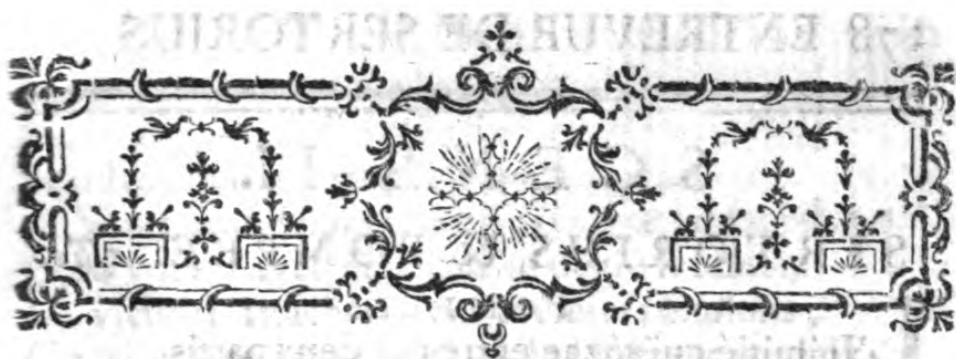
## A C T E U R S.

S E R T O R I U S , Général du parti de Marius en Espagne.

P O M P É E , Général du parti de Sylla.

*La Scène est à Nertobrige, Ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.*





ENTREVUE  
*DESERTORIUS*  
ET POMPÉE.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPÉE, suite.

SERTORIUS.



EIGNEUR, qui des mortels eût jamais  
osé croire

Que la Trêve à tel point dût rehausser  
ma gloire ?

Qu'un nom à qui la guerre a fait trop  
applaudir

Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?

Certes je doute encor si ma vue est trompée,  
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée,  
Et quand il lui plaira je sçaurai quel bonheur  
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons; mais, Seigneur, faites qu'on se retire;  
Afin qu'en liberté je puisse vous le dire.

## S C E N E II.

SERTORIUS & POMPÉE *assis.*

P O M P É E.

L'Inimitié qui régne entre nos deux partis  
 N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis ;  
 Comme le vrai mérite a ses prérogatives  
 Qui prennent le dessus des haines les plus vives ,  
 L'estime & le respect sont de justes tributs  
 Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ,  
 Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance ,  
 Dont je ne fais ici que trop d'expérience ,  
 L'ardeur de voir de près un si fameux héros ,  
 Sans lui voir en la main piques ni javelots ;  
 Et le front défarmé de ce regard terrible  
 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.  
 Je suis jeune & guerrier, & tant de fois vainqueur,  
 Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;  
 Mais, & ce franc aveu sied bien aux grands courages,  
 J'apprends plus contre vous par mes désavantages ,  
 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés  
 Ne m'ont encore appris par mes prospérités.  
 Je voi ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites ;  
 Les sièges, les assauts, les sçavantes retraites ,  
 Bien camper, bien choisir à chacun son emploi ,  
 Votre exemple est par-tout une étude pour moi.  
 Ah, si je vous pouvois rendre à la République,  
 Que je croirois lui faire un présent magnifique !  
 Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,  
 Puisque la Trêve enfin m'en donne le loisir,  
 Si j'y pouvois porter quelque foible espérance  
 D'y conclure un accord d'une telle importance !  
 Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?  
 Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous ;

S E R T O R I U S.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine

Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine ,  
 Mais avant que d'entrer dans ces difficultés ,  
 Souffrez que je réponde à vos civilités.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime  
 Que vous n'avez déjà dans le degré sublime.  
 La victoire attachée à vos premiers exploits ,  
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix ;  
 Avant la dignité qui permet d'y prétendre ,  
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.  
 Si dans l'occasion je ménage un peu mieux  
 L'affiète du pays & la faveur des lieux ,  
 Si mon expérience en prend quelque avantage ,  
 Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ,  
 Le temps y fait beaucoup , & de mes actions  
 S'il vous a plu tirer quelques instructions ,  
 Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres ,  
 Ce que je vous apprend, vous l'apprendrez à d'autres,  
 Et ceux qu'aura ma mort faisis de mon emploi  
 S'instruiront contre vous , comme vous contre moi.

Quant à l'heureux Sylla , je n'ai rien à vous dire.  
 Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire ,  
 Et si je puis jamais y joindre des leçons  
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts ,  
 Je suivrai d'assez près votre illustre retraite ,  
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète ,  
 Et sur les bords du Tibre , une pique à la main ,  
 Lui demander raison pour le peuple Romain.

P O M P É E .

De si hautes leçons , Seigneur , sont difficiles ,  
 Et pourroient vous donner quelques soins inutiles ,  
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer ,  
 Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

S E R T O R I U S .

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine  
 Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine ,  
 Je vous l'ai déjà dit.

P O M P É E .

Ce discours rebattu

380 ENTREVUE DE SERTORIUS

Laisseroit une austère & farouche vertu.

Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre  
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,  
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sçai qu'on n'aime point de telles vérités ;  
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise,  
Bannissant les témoins vous me l'avez permise,  
Et je garde avec vous la même liberté  
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.

Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre  
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?  
Ce nom, sans vous & lui, nous seroit encor dû,  
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu,  
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves,  
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves,  
Et la gloire qui fuit vos plus nobles travaux  
Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux,  
Leur misere est le fruit de votre illustre peine,  
Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine ?  
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux,  
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'ap-  
plique

Aux soins de rétablir un jour la République ;  
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,  
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.

Lorsque deux factions divisent un Empire,  
Chacun suit au hazard la meilleure ou la pire,  
Suivant l'occasion ou la nécessité

Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.

Le plus juste parti difficile à connoître

Nous laisse en liberté de nous choisir un maître,  
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.  
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,  
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste

De nos divisions soutiendra quelque reste.  
 Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,  
 J'ignore quels projets peut former son bonheur :  
 S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;  
 Je lui prête mon bras sans engager mon ame,  
 Je m'abandonne au cours de sa félicité,  
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;  
 Et c'est ce qui me force à garder une place  
 Qu'usurperoient sans moi l'injustice & l'audace,  
 Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir  
 Ne tombe qu'en des mains qui sçachent leur devoir.  
 Enfin je sçai mon but, & vous sçavez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un  
 autre,

Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,  
 Et laissons le dedans à pénétrer aux Dieux,  
 Nous craignons votre exemple, & doutons si dans  
 Rome

Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;  
 Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui  
 Ne seme point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire  
 Que de la liberté vous feriez votre gloire,  
 Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux :  
 Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,  
 Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître ;  
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être ;  
 La main qui les opprime & que vous soutenez  
 Les accoutume au joug que vous leur destinez,  
 Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,  
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

POMPÉE.

Le temps detrompera ceux qui parlent ainsi,  
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?  
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;  
 Votre exemple à la fois m'instruit & m'autorise,  
 Je juge comme vous sur la foi de mes yeux.



### 382 ENTREVUE DE SERTORIUS

Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?  
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?  
Du nom de Dictateur, du nom de Général,  
Qu'importe si des deux le pouvoir est égal ?  
Les titres différens ne font rien à la chose,  
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose,  
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,  
Il ne feroit pas sûr de vous défobéir.

Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,  
J'en userai peut-être alors comme vous faites,  
Jusques-là . . .

S E R T O R I U S.

Vous pourriez en douter jusques-là ;  
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.  
Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne,  
Mes ordres n'ont encore affaffiné personne,  
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;  
Je leur fais bonne guerre, & n'en proscriis pas un.  
C'est un asyle ouvert que mon pouvoir suprême,  
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

P O M P É E.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,  
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,  
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,  
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,  
Et que la liberté trouvera peu de jour  
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.  
Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses,  
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,  
Ni si c'est un Sénat qu'un amas de bannis  
Que cet asyle ouvert sous vous a réunis.  
Une seconde fois, n'est-il aucune voie  
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?  
Elle seroit extrême à trouver des moyens  
De rendre un si grand homme à ses concitoyens ;  
Il est doux de revoir les murs de la patrie,  
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie ;

C'est Rome...

SERTORIUS.

Le séjour de votre Potentat  
 Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'Etat ?  
 Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles  
 Que ses proscriptions comblerent de funérailles ;  
 Ces murs dont le destin fut autrefois si beau ,  
 N'en sont que la prison , ou plutôt le tombeau.  
 Mais pour revivre ailleurs dans sa première force ;  
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ,  
 Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis ,  
 Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis.

Parlons pourtant d'accord. Je ne sçai qu'une voie  
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.  
 Unissons-nous ensemble , & le tyran est bas ,  
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras ;  
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie  
 Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie ;  
 Et nous épargnerons ces flots de sang Romain  
 Que versent tous les ans votre bras & ma main.

POMPÉE.

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire ;  
 N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire ?  
 Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux ,  
 Je ne l'ai qu'en dépôt , & je vous l'abandonne ,  
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne ,  
 Je prétens un peu plus , mais dans cette union  
 De votre Lieutenant m'envieriez-vous le nom ?

POMPÉE.

De pareils Lieutenans n'ont des Chefs qu'en idée ;  
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ,  
 Ils n'en quittent que l'ombre, & l'on ne sçait que c'est  
 De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plait.  
 Je sçais une autre voie & plus noble & plus sûre.  
 Sylla , si vous voulez , quitte sa Dictature ,  
 Et déjà de lui-même il s'en feroit démis ,

384 ENT. DE SERTORIUS, &c.

S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.  
Mettez les armes bas, je répons de l'issue,  
J'en donne ma parole après l'avoir reçue,  
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion,  
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème,  
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.

Vous qu'à sa défiance il a sacrifié,  
Jusques à vous forcer d'être son allié...

POMPÉE.

Hélas, ce mot me tue, & je le dis sans feinte;  
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte,  
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher,  
Mon cœur frémit encore à me le reprocher,  
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle,  
Et je vous rends, Seigneur, mille graces pour elle,  
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion  
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,  
C'est le moindre devoir des ames généreuses;  
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! Dieux, qu'entens-je? Et qui, Seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous!

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance,  
N'imites point Sylla par cette violence,  
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui  
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

*Fin du premier Volume.*

bonjour le malade mineur  
- un bonjour, écrit à Paris  
- du ... .. 71

501120

